


CORN: HENR: À ROY. MEDICINÆ DOCTOR.



# MÉTHODE

POUR TRAITER

TOUTES LES MALADIES.

---

*TOME PREMIER.*

# MÉTHODE POUR TRAITER TOUTES LES MALADIES;

Très-utile aux jeunes Médecins, aux Chirurgiens & aux Gens charitables qui exercent la Médecine dans les campagnes.

DÉDIÉE AU ROI.

*Par M. VACHIER, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine, ancien Professeur des Écoles de Médecine de Paris; Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier.*

---

*Si quid novisti rectius istis,*
*Candidus imperti : si non, his utere mecum.*
HORAT. Ep. VI.

---

TOME PREMIER.




A PARIS,

Chez MÉQUIGNON l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, près des Ecoles de Chirurgie.

M. DCC. LXXXV.

*Avec Approbation, & Privilege du Roi.*



# AU ROI.

*Sire,*

*Vos bontés, vos ſoins infatigables pour le bonheur de vos Peuples, votre bienfaiſance,*

*ſont des exemples plus puiſſans que tous les préceptes de Morale. Ce ſont les vertus de* VOTRE MAJESTÉ, *qui en inſpirent les principes dans les cœurs de vos Sujets: Ce ſont ces principes qui m'ont excité à travailler à me rendre de quelqu'utilité dans mon étroite ſphère. J'ai commencé un Ouvrage que la Faculté de Médecine juge devoir être utile aux jeunes Médecins, & aux Gens charitables qui exercent la Médecine dans les campagnes, où les malades ſont privés des ſecours du Médecin.* VOTRE MAJESTÉ *daigne permettre que mon Ouvrage lui ſoit dédié. Cette faveur mettra ma Méthode à l'abri des traits de l'envie, &*

*elle augmentera mon zèle pour continuer mon travail, & pour lui donner toute l'attention dont je puis être capable.*

*Je ſuis avec un très-profond reſpect,*

SIRE,

DE VOTRE *MAJESTÉ*,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur & ſujet, VACHIER.

*INTRODUCTION.*

# ÉPITRE
## AUX JEUNES MÉDECINS.

Messieurs,

Je vous fais part des connoiſſances que j'ai acquiſes par l'étude & la pratique de la Médecine pendant quarante ans.

J'ai entrepris un ouvrage que Sydenham déſiroit en Médecine, & qu'il jugeoit devoir être très-utile. C'eſt l'Hiſtoire générale des Maladies, dont il a indiqué le plan & les conditions.

J'ai décrit les maladies telles que je les ai obſervées dans toutes leurs périodes; dans des gens de tous états; dans les villes; dans les gens de la campagne; dans tous les âges;

dans les deux ſexes ; dans les riches & dans les pauvres.

J'ai obſervé les cauſes des maladies & leurs progrès dans les individus robuſtes, dans les délicats & dans les foibles.

J'ai obſervé les effets de tous les remèdes, ſoit que je les euſſe ordonnés, ſoit qu'ils euſſent été ordonnés par d'autres Médecins, ſoit qu'ils euſſent été employés par des Empiriques.

J'ai fait autant de claſſes particulières, que j'ai reconnu d'eſpèces de maladies qui ont des cauſes communes, des ſignes communs, & qui exigent des remèdes du même genre.

J'ai rapporté toutes les eſpèces de maladies à vingt-trois claſſes.

J'ai aſſigné le caractère diſtinctif qui conſtitue la différence qu'il y a

entre les maladies d'une classe & celles des autres classes.

Ce n'est pas un système produit de mon opinion que je vous donne. C'est, Messieurs, le résultat de ce que j'ai vu dans les malades ; c'est le récit des traitemens que j'ai administrés dans telles & telles circonstances. Ce sont les fruits de mes observations & de mon expérience.

Dans mes premières années de pratique, j'ai été guidé par M. Serane & M. Petiot, fameux Médecins de Montpellier, qui étoient disciples du célébre Fizes. Ensuite à Paris dans les occasions fréquentes où j'ai eu besoin de lumières, j'ai eu recours à celles de M. Pousse, de M. de Jussieu, de M. Renard, de M. Vernage, de M. Astruc, de M. Ferrein, de M. de Lassone au-

jourd'hui premier Médecin de Leurs Majeftés; de M. Bercher, de M. Borie, de M. Antoine Petit, de M. Lorry, de M. Maloët & de plusieurs autres célébres Médecins de Paris.

C'eft en traitant les malades avec ces Maîtres de l'Art, c'eft en fuivant leurs confeils, que j'ai appris à voir les maladies dans tous leurs détails, à en prévoir les fuites, à en prévenir les accidens, & à en adminiftrer les remèdes.

Il y a plus de trente ans que j'ai conçu cette méthode & que j'en ai mis les premiers élémens par écrit. il y a plus de vingt ans que je la fuis dans ma pratique, & que je me confirme journellement que la manière dont je vois les maladies & dont je les décris, eft leur véritable point de vue.

Les ſuccès multipliés que j'ai eus, par les traitemens très-ſouvent éprouvés & répétés que je vous communique, me confirment auſſi que ma méthode d'adminiſtrer les ſecours de la Médecine, eſt des plus convenables.

J'ai communiqué verbalement, depuis pluſieurs années, les principes de ma méthode à des jeunes Médecins de Paris & de Province, qui étoient très-inſtruits de toutes les parties de la théorie. Ils m'ont donné la ſatisfaction de me dire qu'avec mes principes, ils découvroient facilement les caractères & les cauſes des maladies, & j'ai eu très-ſouvent l'occaſion de voir qu'ils les traitoient avec autant de ſuccès que moi.

Je ne puis pas me flatter d'avoir

rempli dans cette Hiſtoire générale des Maladies, toutes les vues de l'Hypocrate Anglais; mais je puis aſſurer que j'ai lu les meilleurs Ouvrages qui ont été donnés pour inſtruire & former les jeunes Médecins à la pratique, & que je n'en ai vu aucun qui puiſſe les guider auſſi ſûrement que ma méthode.

Je ne parle pas, Meſſieurs, de mon Ouvrage avec la feinte ou vraie modeſtie ordinaire aux Auteurs, parce que me regardant comme votre Inſtituteur, je dois rechercher votre confiance, vous aſſûrer que je n'ai rien négligé pour la mériter, & enfin vous dire franchement que je ſuis perſuadé que ma méthode vous ſera d'une grande utilité, & qu'elle vous mettra bientôt en état de rendre les plus grands ſervices au Public.

Je ne vous recommande pas une ſeule lecture de ma méthode ; je vous invite à l'étudier avec la plus grande attention, avant de commencer à traiter des malades. Je vous recommande d'étudier chacune des claſſes; d'étudier les maladies de chaque claſſe ; de vous attacher à vous reſſouvenir des rapports & des reſſemblances qu'ont les maladies d'une claſſe ou d'une ſection, avec celles d'une autre claſſe ou d'une autre ſection, ainſi que des différences qui exiſtent entre-elles, & qui, très-ſouvent, ne conſiſtent que dans la différence de leurs cauſes.

Je vous recommande, dans les commencemens de votre pratique, de conſulter avec application les claſſes auxquelles vous rapporterez les maladies que vous aurez à traiter,

& de voir en même-temps les autres classes qui sont désignées dans ces premières & qui traitent des maladies pareilles, mais qui sont produites par d'autres causes. Avec ces attentions vous ne pourrez pas vous méprendre sur les causes, & je puis vous assûrer qu'avec toutes ces précautions, non-seulement vous ne ferez point de fautes, mais vous aurez tous les succès possibles.

Ayant consacré tout mon temps à l'étude & à la pratique de la Médecine, je n'ai pu cultiver les Belles-Lettres; par conséquent je ne puis vous attirer aux lectures répétées que je vous recommande, ni par l'élégance du style, ni par la pureté de la diction; je vous prie de ne pas vous rebuter pour un style agreste & monotone, & d'être persuadés

que vous en ſerez dédommagés par les bons principes que vous y trouverez.

Excuſez auſſi des répétitions qui ſe repréſentent ſouvent ; je ſais qu'elles ne ſont pas néceſſaires & que même elles ſont faſtidieuſes pour des gens appliqués & inſtruits ; mais je n'ai pas écrit pour vous ſeuls, Meſſieurs ; j'ai eu en vue d'inſtruire les gens charitables qui exercent la Médecine dans les campagnes ; c'eſt pour eux que j'ai fait des répétitions. Je ne me flatte pas que ces vertueux Citoyens, qui ne ſont inſtruits, ni de la Phyſique, ni de toutes les parties de la théorie de la Médecine, puiſſent, comme vous, ſaiſir parfaitement ma méthode, & devenir de grands Praticiens ; mais je ſuis perſuadé que des gens d'un ſens

droit, capables d'application, qui voudront prendre la peine d'étudier ma méthode, s'inſtruiront aſſez pour être capables de bien traiter les maladies ſimples & les maladies compoſées dans leſquelles il y a peu de fonctions léſées; & que s'ils ne parviennent pas à bien traiter les maladies très-compoſées & très-compliquées, pendant tout leur cours, ils ſeront en état d'employer dans les commencemens de ces maladies graves, les ſecours indiqués; d'interdire tout ce qui peut nuire au malade, de le diſpoſer, de le mettre en état de prendre les remèdes énergiques; & qu'enfin le Médecin qui ſera appellé au ſecours, trouvera que le malade eſt bien préparé à tous les remèdes néceſſaires, & qu'on n'a point perdu de temps.

# AVIS
## AUX GENS CHARITABLES
### Qui exercent la Médecine dans les Campagnes.

*Omnes homines Artem Medicam noſſe oportet, eſt enim res honeſta ac utilis ad vitam.*
HIPPOCRATE, *Lib. de Nat.*

J'AI vu ſouvent des Seigneurs, des Curés de village, & de riches Propriétaires qui ont la charité d'aller viſiter les malades pauvres, & de leurs donner des remèdes.

La plupart de ces MM. n'ont aucun principe, ni de la théorie ni de la pratique de la Médecine; ils n'ont qu'une routine; ce ſont des empiriques charitables dont les procédés & les ſoins produiſent ſouvent des effets oppoſés à ceux que leur zèle leur inſpire.

Pour inſtruire ces citoyens vertueux & les rendre capables d'exercer leur charité, avec utilité pour les malades, j'ai fait mon poſſible, pour rendre ma méthode facile, claire & intelligible, même pour les gens qui n'ont aucune connoiſſance en Médecine.

Ma méthode eſt précédée d'une Introduction dans laquelle j'expoſe des principes de théorie, & les règles de procédés de pratique, dont la connoiſſance eſt abſolument néceſſaire à ceux qui deſirent de ſoigner & traiter les malades; mais quelque clarté que j'aie tâché de mettre dans l'expoſition de ces principes, je prévois qu'ils pourroient fatiguer & même rebuter les gens qui n'en ont aucune idée, s'ils commençoient par étudier l'Introduction, en entier.

Je conſeille à ces gens zèlés, pour

le ſoulagement des malades, de commencer par étudier, ſeulement, les quarante premiers paragraphes de l'Introduction, qui expliquent ce en quoi conſiſte la ſanté; qui indiquent l'uſage des ſix choſes non-naturelles, qui la conſerve; & qui expliquent le déſordre des fonctions, qui conſtituent l'état de maladie, & qui enſeignent les cauſes & les différences des maladies.

Enſuite, ces gens zèlés étudieront les 21 articles du paragraphe 52, qui décrivent les ſignes de léſions de chaque fonction; enſuite ils étudieront les dix articles du paragraphe 143, qui expliquent en général l'action des cauſes de maladie; enſuite ils étudieront la première de nos claſſes; lorſqu'ils ſentiront qu'ils la conçoivent, ils étudieront la ſeconde, & ils ne commenceront à étudier la troiſième, que

lorſqu'ils comprendront la ſeconde, & ils procéderont ainſi à l'étude de chacune des claſſes ſuivantes. Après qu'ils auront étudié les cinq premières claſſes, ils auront une idée de la Médecine; ils ſeront en état d'étudier, en entier, l'Introduction; & avec de l'application, ils ſaiſiront les principes des procédés qu'ils doivent ſuivre dans la pratique. Lorſqu'ils ſentiront qu'ils conçoivent tous ces principes, ils recommenceront à étudier la première claſſe, & ils ne paſſeront à l'étude de chacune des claſſes ſuivantes, que lorſqu'ils éprouveront qu'ils comprennent la claſſe qu'ils viennent d'étudier, beaucoup mieux qu'ils ne l'avoient compriſe dans la première étude. Pendant qu'ils étudieront l'Introduction & les claſſes, ils tâteront de temps en temps le pouls des malades, & celui de gens ſains qui ſeront à jeun;

ils obſerveront la différence qu'il y a entre le pouls du malade, & le pouls de l'homme ſain; ils s'attacheront ſurtout à obſerver la fréquence des pulſations ou battemens, qui eſt toujours plus grande dans les malades qui ont la fièvre, qu'elle ne l'eſt dans les gens ſains qui ſont en repos & à jeun; ils obſerveront auſſi que les malades qui ſont à la diéte, & qui gardent le lit, ont ſouvent le pouls plus gros, plus dur & plus plein que les gens en ſanté, qui ſont à jeun & en repos; ils verront auſſi que les malades ont quelquefois le pouls très-petit, très peu ſenſible, quelquefois même inſenſible, quelquefois inégal, quelquefois très-fréquent dans un temps, lent dans d'autres temps; quelquefois les pulſations ou battemens ſont forts, quelquefois ils ſont foibles, quelquefois les battemens ſont forts,

dans un inſtant, & le moment d'après, ils ſont foibles ; quelquefois il y a des intervalles très-longs entre deux battemens; quelquefois après un battement fort, il y en a un foible.

Ces gens qui deſirent de ſe rendre utiles aux malades, auront ſoin d'examiner ſouvent la langue des malades, qui eſt ſouvent chargée d'un ſédiment blanchâtre, griſâtre, jaunâtre, brun noirâtre, & qui quelquefois eſt sèche, âpre, d'un rouge brun ; quelquefois elle eſt pâle, très-humectée & nett e.

Chaque eſpèce de maladie appartient tantôt à une claſſe, tantôt à une autre; quelquefois elle appartient à deux claſſes, quelquefois à trois claſſes. Il y a des maladies qui appartiennent à quatre claſſes. Par conſéquent, avant de s'immiſcer à traiter un malade, il eſt néceſſaire d'avoir étudié & de connoître

toutes les claſſes ; il eſt néceſſaire d'avoir étudié, & de poſſéder les principes généraux de théorie que nous avons expliqués dans l'Introduction ; il eſt néceſſaire d'avoir étudié & de poſſéder les procédés que nous avons indiqués depuis le paragraphe 58, jusqu'au paragraphe 71, pour connoître les maladies, leurs cauſes, & pour les rapporter aux claſſes auxquelles elles appartiennent. Il eſt indiſpenſable d'avoir étudié, & de poſſéder le plan général de traitement que nous avons tracé depuis le paragraphe 71, jusqu'au paragraphe 86 ; il n'eſt pas moins indiſpenſable de ſavoir ce que nous avons dit dans le Traité ſommaire, ou analyſe des cinq parties de la Médecine, depuis le paragraphe 87, juſqu'au paragraphe 156, dans leſquels on donne les règles générales pour conſerver la

ſanté, & on indique les moyens de prévoir les maladies & leurs ſuites, de les prévenir, d'en préſerver, & d'y remédier.

Lorſqu'on ſe trouvera en état de commencer à traiter des malades, on aura grand ſoin, dans ces commencemens de pratique, d'obſerver toutes les léſions qui ont lieu dans chaque malade. Dès les commencemens de la maladie, on examinera avec la plus grande attention les degrés d'intenſité de chacune des léſions; on conſervera dans ſa mémoire, le nombre des léſions, & leurs degrés; dans la ſeconde viſite & les ſuivantes, on obſervera s'il eſt ſurvenu de nouvelles léſions, ou ſi celles qui exiſtoient dès le commencement de la maladie, ſont à un degré plus violent ou moindre; ſi quelques-unes des premières léſions ont aug-

menté, tandis que d'autres ont diminué, ou ſi toutes les léſions diminuent & ſe diſſipent ſucceſſivement.

Dès qu'on aura reconnu toutes les léſions, on diſtinguera facilement la fonction principale qui a été léſée la première; dès-lors on aura recours à la Table ſommaire des léſions de cette fonction principale; cette Table indique les paragraphes dans leſquels ſont décrits les ſignes de la maladie; ceux dans leſquels on décrit les diverſes cauſes, & ceux dans leſquels ſont preſcrits les divers traitemens; & enfin on adminiſtrera le traitement qu'on aura reconnu être approprié à la cauſe qu'on aura découverte dans le malade.

Que les gens charitables ne s'effraient pas des études multipliées que nous leur diſons être néceſſaires, pour qu'ils puiſſent donner des ſoins utiles

aux malades; nous les prévenons que lorſqu'ils ſeront inſtruits, leur zèle & leur charité augmenteront, d'autant plus, que lorſqu'ils auront ordonné & adminiſtré des remèdes, ils ne ſeront pas dans l'inquiétude & la perplexité, que peut cauſer la crainte d'avoir employé des remèdes qui peuvent être préjudiciables aux malades; & que dans le plus grand nombre des cas, ils ſeront aſſurés qu'ils ne peuvent pas nuire, & qu'ils peuvent être utiles.

Nous prévenons ces bons citoyens qu'ils rencontreront des maladies très-compoſées & très-compliquées, dans leſquelles ils ne pourront pas diſtinguer les principales cauſes. Ils ſeront trop éclairés pour avoir dans ces cas, la funeſte ſécurité des ignorans, qui par la confiance aveugle qu'ils ont en telle ou telle recette, tel ou tel élixir,

tel ou tel médicament, dont les diſtributeurs ſont un ſecret, s'empreſſent à donner cette recette ou cet élixir, ou cette compoſition ſecrette. Les gens inſtruits ſauront dans ces cas difficiles, apercevoir l'inſuffiſance de leurs lumières; ils jugeront que telle maladie eſt extrêmement compoſée, extrêmement compliquée; ils auront aſſez de prudence, pour que ne connoiſſant pas les principales cauſes, ils n'adminiſtrent aucun remède énergique; ils ſe borneront à employer la cure palliative (147), en attendant qu'un Médecin expérimenté qu'ils ſe hâteront d'appeller, ſoit arrivé à leur ſecours.

Les Curés de village, tous les gens lettrés qui habitent les campagnes, & qui ont cultivé leur eſprit par quelqu'étude que ce ſoit, & qui ſont exercés

à l'attention, à l'application, à la combinaiſon & aux comparaiſons, parviendront, s'ils le deſirent vivement, à connoître cette méthode, à la pratiquer & à être d'une très-grande utilité dans les campagnes, aux malades qui ſont éloignés, & le plus ſouvent privés des ſecours du Médecin.

Le Curé du village que j'habite, qui a autant de zèle pour ſoulager les malades, qu'il en a pour remplir ſes devoirs de Paſteur, qui eſt aſſidu à viſiter les malades avec moi, & à me demander les raiſons de mes procédés, s'eſt inſtruit dans peu de temps du traitement des maladies les plus communes; telles que les fièvres intermittentes, les catarres, les fièvres putrides, les fluxions de poitrine, les dyſſenteries, &c. Il ſait en diſtinguer les diverſes eſpèces,

& leurs diverſes cauſes. Pluſieurs fois en mes abſences, ou pendant mes indiſpoſitions, il traitoit ſeul les malades de ſa Paroiſſe, avec méthode, & avec beaucoup de ſuccès. J'ai vu des Seigneurs & des Dames de village, que j'avois traités dans leurs maladies, & chez qui j'avois traité pluſieurs domeſtiques, & qui dans les converſations que j'avois eues avec eux, ſur ces maladies, avoient ſi bien ſaiſi les explications que je leur avois données ſur ces maladies, & ſur les diverſes cauſes qui peuvent les produire, & ſur les divers traitemens qu'il faut employer, qu'étant dans leurs terres, ils traitoient eux-mêmes les malades pauvres & leurs domeſtiques; & que m'écrivant pour me conſulter ſur ces maladies, ils me faiſoient très-bien le détail

de tous les ſymptômes & des cauſes des maladies ; & ſouvent je ne trouvois que très-peu dé choſe, & quelquefois, rien à changer aux traitemens qu'ils employoient.





# INTRODUCTION.

L'HOMME eſt dans l'état de perfection que ſa nature comporte, lorſque toutes ſes fonctions s'exercent conſtamment avec facilité. 1

Les fonctions de l'homme ſont ou mécaniques & dépendantes uniquement de la conſtruction & du jeu des organes, ou elles ſont l'effet du concours de l'ame & du corps, ou elles ſont le produit de l'ame ſeule. 2

Les fonctions mécaniques, & qui dépendent uniquement de la conſtruction & du jeu des organes, ſont la reſpiration, la circulation du ſang, la digeſtion, les ſécrétions, les excrétions, & la nutrition. 3

Les fonctions qui ſont l'effet du concours de l'ame & du corps, ſont les mouvemens volontaires, les cinq ſens externes, le goût, l'odorat, la vue, l'ouie, le tact & le ſens univerſel qui eſt dans toute ſon intégrité & dans toute 4

ſa perfection dans chaque partie du corps.

5 Les fonctions produites par l'ame ſeule ſont l'imagination, la mémoire, le jugement & la volonté.

6 L'homme eſt en ſanté lorſqu'il fait conſtamment avec facilité toutes ſes fonctions. Il eſt malade lorſqu'une ou pluſieurs de ſes fonctions ſe font avec difficulté ou avec douleur, & lorſqu'elles ſont ſupprimées.

7 Conſerver l'exercice libre, facile & conſtant de toutes les fonctions, eſt l'objet de l'art de conſerver la ſanté. Cet art conſiſte dans l'uſage prudent & éclairé des ſix choſes non naturelles qui ſont : 1° l'air; 2° les alimens & boiſſons; 3° le mouvement & le repos; 4° le ſommeil & la veille; 5° les excrétions; 6° les paſſions.

8 L'art de conſerver la ſanté eſt la premiere partie de la Médecine pratique, & celle à laquelle doit ſe livrer le jeune Médecin dès qu'il eſt inſtruit de la théorie. Cet art enſeigne, d'après l'obſervation, les diverſes qualités des ſix choſes non naturelles, & leurs relations avec la ſanté. Il déſigne la qualité d'air convenable à chaque conſtitution; les intempéries qu'il faut éviter; il preſcrit la

qualité d'alimens & de boiſſons convenable à chaque individu; il établit des bornes pour le ſommeil & pour la veille; pour l'exercice & le repos; il connoît la proportion convenable des excrétions; il les augmente ou diminue ſuivant la néceſſité; il connoît les effets des paſſions dont les excès ſont toujours nuiſibles, & dont l'uſage modéré eſt toujours avantageux à la ſanté.

Rétablir les fonctions génées ou dou- 9
loureuſes ou ſupprimées, & les ramener à leur état naturel, eſt l'objet de la ſeconde partie de la Médecine pratique qui eſt l'art de guérir les maladies.

Pour parvenir à cet art, il eſt in- 10
diſpenſable de connoître les maladies, leurs cauſes, & les moyens qui peuvent y remédier.

Il y a beaucoup de maladies qui pa- 11
roiſſent ſemblables, & qui étant produites par des cauſes différentes, exigent des traitemens différens. Par exemple, on obſerve le même degré de toux, d'oppreſſion, & la même qualité d'expectoration dans pluſieurs malades; & ces ſymptômes pareils annoncent au premier coup d'œil, la même maladie. Cependant en l'un des malades ces ſymptômes ſont cauſés par la diminution

de la tranſpiration inſenſible ; dans le ſecond malade ces ſymptômes ſont cauſés par des mauvaiſes digeſtions qui ont produit des ſucs âcres; telles ſont les digeſtions de ceux qui ſe livrent à des excès d'alimens très-aſſaiſonnés, & aux excès des liqueurs ſpiritueuſes ; dans le troiſième malade ces ſymptômes ſont l'effet de mauvaiſes digeſtions, d'où réſulte un chyle trop groſſier, trop viſqueux, produit par une trop grande quantité d'alimens, ou par des alimens groſſiers & difficiles à digérer ; dans le quatrième malade ces accidens ſont cauſés par un flux hémorroïdal ſupprimé, ou par des règles ſupprimées ; dans le cinquième malade, ces ſymptômes ſont produits par une métaſtaſe d'humeurs de goutte ou de rhumatiſme ou de dartre où de lait qui ſe ſont portées ſur le poumon ; quoique ces cinq maladies ayent des ſymptômes ſemblables, étant produites par des cauſes différentes, elles ne peuvent être guéries que par des moyens différens.

12 Il y a auſſi beaucoup de maladies qui paroiſſent fort différentes, & qui étant produites par des cauſes de la même eſpèce, exigent un traitement ſemblable; par exemple, on obſerve

dans un malade le défaut d'appétit; dans un autre, un mal de tête; dans un autre, un catarre avec toux fréquente & expectoration abondante; dans un quatrième malade une grande diarrhée; dans un cinquième des nausées & des vomissemens; dans un sixième, une fièvre continue. Ces six maladies sont très différentes. Cependant il arrive fréquemment qu'elles sont produites par la même espèce de cause, telle qu'un vice des digestions, d'où résultent des mauvais sucs qui passant des premières voies dans le sang, se déposent dans divers individus, sur divers organes où ils causent des effets divers en raison des usages divers des organes qu'ils affectent. Par exemple, des mauvais sucs faisant leur impression sur les vaisseaux secrétoires de l'estomac qui sont foibles dans l'un de ces individus, il en résulte la diminution de la faim; le second individu ayant les vaisseaux des bronches, foibles, ils s'engorgent de ces mauvais sucs, ce qui produit une toux avec expectoration de matières épaisses; un autre individu ayant les vaisseaux du cerveau foibles, ces vaisseaux s'engorgent de sucs épais d'où s'ensuit un mal de tête; un qua-

trième individu qui a les fibres de l'eſtomac très-irritables, éprouve des nauſées & des vomiſſemens ; le cinquième individu qui a les inteſtins très-ſenſibles, éprouve des irritations cauſées par les mauvais ſucs réſultans de digeſtions vicieuſes, & d'où s'enſuit la diarrhée.

Le ſixième individu ayant une très-grande quantité de vaiſſeaux lymphatiques fort foibles, ils s'engorgent de ces mauvais ſucs, ce qui forme un obſtacle à la circulation qui cauſe la fiévre.

Ces ſix maladies différentes étant produites par des cauſes de la même eſpèce ſeront guéries par un traitement de la même eſpèce ; ſavoir la diete, les délayans & les évacuans.

13 On pourroit citer une prodigieuſe quantité de maladies qui ont des ſymptômes ſemblables, & qui étant produites par des cauſes différentes, exigent des remèdes différens ; on pourroit auſſi donner une grande quantité d'exemples de maladies qui ont des ſymptômes très-différens & même opposés, & qui ſont produites par la même eſpèce de cauſes, & qui parconſéquent ne peuvent être guéries que par les remèdes de la même eſpèce.

L'art de guérir eſt très-difficile, & 14
ſes plus grandes difficultés naiſſent,
1° de ces reſſemblances des maladies
qui ayant des cauſes différentes, ne
peuvent être guéries que par des remèdes
différens; 2° de ces différences des ma-
ladies qui étant produites par des cauſes
de même eſpèce, doivent être traitées
de la même manière; 3° du nombre
des maladies qui eſt ſi grand que juſ-
qu'à préſent, tous les Médecins n'ont
pu parvenir à donner des deſcriptions
de toutes les eſpèces; 4° des maladies
qui ſe joignent enſemble & ſe com-
pliquent de tant de manières, que de
ces diverſes complications, il en ré-
ſulte des maladies qui n'ont point de
nom, qui n'ont jamais été obſervées;
5° des cauſes de maladies qui ſont en
ſi grand nombre, & qui affectent di-
verſement divers individus, & qui ſe
modifient de tant de façons, qu'on
voit tous les jours des effets nouveaux;
6° de la multiplicité des remèdes dont
la plupart ont été préconiſés avec la
plus grande emphaſe par des Botaniſtes,
des Naturaliſtes, des Chimiſtes & des
Médecins qui avoient plus d'enthou-
ſiaſme que d'expérience.

Le moyen qui pourra diminuer les 15

difficultés de l'art de guérir, sera une méthode qui 1° distinguera les diverses espèces de maladies par les signes les plus apparens, les plus propres, les plus constans & les plus certains. 2°. Qui rangera toutes les espèces de maladies qui ont des signes communs & des causes communes, dans un petit nombre de classes qui seront faciles à apprendre. 3°. Qui donnera des règles faciles pour rapporter chaque maladie à la classe à laquelle elle appartient. 4°. Qui assignera & expliquera les différences qui existent entre les diverses maladies. 5°. Qui désignera les causes que l'observation a appris être celles qu'on doit combattre pour guérir ou pour soulager. 6°. Qui prescrira contre chaque espèce de maladie les remèdes que l'observation a prouvé être les plus efficaces.

16 Nous définissons la maladie, cet état dans lequel une fonction ou l'habitude du corps sont lésées notablement & constamment; ou dans lequel il y a en même temps plusieurs fonctions lésées ou plusieurs lésions de l'habitude du corps, ou, en même-temps, & des fonctions lésées, & des lésions de l'habitude du corps.

17 Les causes de maladies sont tout ce

qui peut produire ou des léſions de fonctions, ou des léſions de l'habitude du corps; ou, en même-temps, des léſions de fonctions, & des léſions de l'habitude du corps.

Les cauſes de maladie ſont prochai- 18
nes ou éloignées.

Les cauſes prochaines ſont ou les 19
vices des liqueurs, ou les vices des organes; ou en même-temps, les vices des liqueurs & les vices des organes qui entraînent les léſions des fonctions des organes affectés.

Les cauſes éloignées des maladies 20
ſont tout ce qui peut altérer les liqueurs ou les organes, ou en même-temps les uns & les autres, & en conſéquence donner lieu aux léſions des fonctions, ou à celles de l'habitude du corps, ou en même-temps, aux unes & aux autres.

Les cauſes éloignées des maladies ſe 21
rapportent à trois genres. 1° L'abus ou les mauvaiſes qualités des ſix choſes non naturelles. 2° Les virus. 3° Les cauſes externes. Chacun de ces trois genres contient un très-grand nombre d'eſpèces.

Les diverſes eſpèces principales des 22
abus, & les mauvaiſes qualités des ſix

chofes non naturelles font 1° les mauvaifes qualités de l'air, fes intempéries, fes variations fubites. 2°. La mauvaife qualité des alimens & des boiffons ou leur excès. 3° Les exercices immodérés, les grandes fatigues, l'excès du repos, la vie fédentaire & oifeufe. 4°. Les veilles trop continuées, trop de fommeil. 5°. Le défordre des excrétions, leurs mauvaifes qualités, leur abondance exceffive, leur diminution ou fuppreffion. 6°. Les excès des paffions font des caufes qui produifent dans le corps humain plus d'effets qu'on n'en fauroit imaginer.

23 Les diverfes efpèces de virus font la vérole, le fcorbut, les écrouelles ou fcrophules, le cancer, la petite vérole, la rougeole, la gale, les dartres, le rhumatifme, la goutte, & le virus hydrophobique.

24 L'origine des virus n'eft pas encore découverte. On fait feulement par l'obfervation. 1°. Que la plupart font contagieux, & qu'ils fe communiquent par la fréquentation & par la génération. 2°. On connoît les effets particuliers de chaque virus. 3°. On fait que leur action fe manifefte ordinairement, d'abord par les léfions de l'habitude du

corps ou par les léſions du ſens univerſel, & ſouvent par ces deux léſions en même-temps. 4°. On ſait qu'ils cauſent à la longue toutes ſortes de léſions dans les diverſes fonctions. 5°. On a découvert des remèdes ſpécifiques pour la vérole, le ſcorbut, la gale. 6°. On guérit toujours la petite vérole & la rougeole bénignes. 7°. On guérit ſouvent diverſes eſpèces de petites véroles & rougeoles malignes. 8°. Très-rarement on détruit radicalement le virus ſcrophuleux & le cancéreux. 9° Juſqu'à préſent on ne connoît que des palliatifs contre la goutte, le rhumatiſme, & les dartres. 10°. Pluſieurs obſervations atteſtent que beaucoup de gens mordus par des animaux enragés ont été préſervés de l'hydrophobie par divers moyens; il n'y a pas des obſervations bien conſtatées de guériſon d'hydrophobes.

Les diverſes eſpèces de cauſes ex- 25
ternes, ſont 1° tous les corps qui produiſent des bleſſures ſimples ou vénimeuſes, des fractures, des plaies, des luxations. 2°. Les poiſons. 3°. Les mauvaiſes exhalaiſons, & les exhalaiſons méphitiques & peſtilentielles.

Les premiers principes des diverſes 26

eſpèces de poiſon ne ſont pas connus non plus que les premiers principes des exhalaiſons méphitiques & peſtilentielles ; cependant d'habiles Médecins ont guéri diverſes eſpèces de peſtes, en étudiant l'analogie des maladies peſtilentielles avec les maladies ordinaires, & en employant des remèdes analogues. On ſauve la plupart des malheureux qui ont été empoiſonnés & de ceux qui ont été affectés par des exhalaiſons méphitiques, lorſqu'on peut leur adminiſtrer promptement les remèdes appropriés. Les accidens cauſés par les venins & les exhalaiſons méphitiques, peuvent être traités, pour ainſi dire, empiriquement, en employant promptement contre chacun de ces accidens, les contrepoiſons & les remèdes expérimentés que l'obſervation a conſtaté être les plus appropriés.

27 Quoique les maladies produites par les cauſes externes ſoient les moins communes, nous rappellerons ſouvent en général ces cauſes (25), pour engager les jeunes Médecins à faire toujours l'examen le plus ſcrupuleux de toutes les cauſes ; nous parlerons des diverſes eſpèces de bleſſures ; nous preſcrirons

les remèdes les plus convenables aux léſions de fonctions qu'elles produiſent; on aura recours à d'habiles Chirurgiens pour les panſemens, & les opérations néceſſaires.

Chacun des trois genres de cauſes 28
éloignées (21) contient des eſpèces qui produiſent des léſions de fonctions, & des léſions de l'habitude du corps qui, au premier coup d'œil, paroiſſent être des maladies de la même eſpèce que celles qui ſont produites par des eſpèces de cauſes d'un autre genre. Par exemple, 1° un coup violent ſur le crâne cauſe des nauſées, des envies de vomir, des vomiſſemens, la privation du mouvement & du ſentiment; 2° la goutte qui cauſoit de l'enflure, de la rougeur & de la douleur au pied, ceſſe dans un inſtant de produire toutes ces impreſſions au pied; elle ſe porte ſur le cerveau, & le malade éprouve des nauſées, des envies de vomir, des vomiſſemens; enſuite il eſt privé du mouvement & du ſentiment; 3° des alimens de mauvaiſe qualité ou des alimens de bonne qualité, pris en trop grande quantité cauſent des nauſées, des vomiſſemens, & enſuite la privation du mouvement & du ſentiment; 4°. Le

virus vénérien cauſe l'engorgement d'une glande qui s'enflamme & ſuppure ; 5° des alimens de mauvaiſe qualité cauſent la tuméfaction, l'inflammation & la ſuppuration d'une glande ; 6° un corps contondant qui heurte violemment une glande, cauſe la tumeur, l'inflammation & la ſuppuration de cette glande ; 7° le ſcorbut cauſe des taches livides à la peau ; 8° un corps contondant produit des impreſſions qui ſont ſuivies de taches livides à la peau. On pourroit citer un très-grand nombre de maladies qui, au premier coup-d'œil d'un jeune Medecin, ou d'une perſonne peu verſée en Médecine, paroiſſent ſemblables, quoique les unes ſoient produites par la mauvaiſe qualité ou par l'abus des ſix choſes non-naturelles, & que les autres ſoient cauſées par des virus, & que les autres ſoient produites par des cauſes externes. Les différences qui exiſtent entre ces maladies produites par des cauſes ſi différentes, & qui exigent un traitement ſi différent ſeront caractériſées dans nos claſſes.

9 Toutes les eſpèces de maladies étant produites par les trois genres de cauſes éloignées (21), on peut réduire toutes

les eſpèces de maladies à trois genres principaux ; 1° les maladies cauſées par l'abus & les mauvaiſes qualités des ſix choſes non-naturelles ; 2° les maladies cauſées par les virus ; 3° les maladies produites par des cauſes externes.

Chacun des genres principaux de 30
maladies ſe ſubdiviſent en maladies aiguës, maladies chroniques, maladies périodiques, & maladies erratiques.

Les maladies aiguës ſont celles dont 31
les léſions de fonctions qui ſont continues, ſurviennent promptement, & parviennent en peu de temps à leur augment ou plus haute période, & ſe terminent dans divers eſpaces de temps, dont les plus longs excèdent peu ſoixante jours ; telles ſont l'eſquinancie, l'apoplexie, la pleuréſie, la petite vérole, la rougeole, les inflammations, les fiévres putrides & malignes, &c.

Les maladies chroniques ſont celles 32
dans leſquelles il y a continuellement quelques léſions de fonctions qui ſont long-temps à parvenir à un haut degré, qui durent pendant pluſieurs mois, & même pluſieurs années ; telles que les fiévres étiques, les fiévres lentes, la pulmonie, les diverſes eſpèces

d'hydropiſie, la vérole, le ſcorbut; les écrouelles, le cancer, &c.

33 Les maladies périodiques ſont celles qui ont des intervalles dans leſquels les fonctions ſont léſées, & d'autres intervalles dans leſquels toutes les fonctions s'exercent avec facilité comme en bonne ſanté; & ces temps de ſouffrances, & ces temps de ſanté ſe ſuccèdent alternativement à des époques à-peu-près fixes; telles ſont les fiévres quotidiennes, tierces, quartes, double-tierces, double-quartes, l'aſthme périodique, &c.

34 Les maladies erratiques ſont celles dans leſquelles les fonctions ne ſont léſées que pendant un temps, après lequel la ſanté eſt parfaite; mais les temps des léſions n'ont point de durées fixes, ni d'époques fixes pour leur retour, comme on l'obſerve dans les goutteux, dans les gens atteints de rhumatiſme & de dartres, & dans les gens atteints de migraine & d'aſthme erratique.

35 Il y a des maladies dont les eſpèces ſont tantôt aiguës, & tantôt chroniques; par exemple, il y a des paralyſies qui ſe terminent en très-peu de temps, ſoit par la guériſon, ſoit par

la mort; d'autres eſpèces de paralyſies qui ſe ſont déclarées, ſoit ſubitement, ſoit lentement, durent pendant des années, & ſont incurables. La gale, & pluſieurs accidens vénériens, ſe terminent ſouvent dans l'eſpace de moins de quarante jours; quelquefois ces maladies réſiſtent plus long-temps aux remèdes & durent pluſieurs mois & des années; les fiévres putrides, les fiévres intermittentes, cauſent ſouvent des obſtructions, & dégénèrent en fiévres lentes & fièvres étiques, &c. Lorſque les humeurs de dartres, de rhumatiſme, de goutte, de gale, ſe portent ſubitement en grande quantité ſur des viſcères, elles cauſent des maladies aiguës, telles que la pleuréſie, péripneumonie, frénéſie, & autres inflammations. Loſque ces humeurs ſe portent lentement, & en petite quantité ſur des viſcères, elles cauſent des maladies chroniques, telles que des obſtructions, la pulmonie, l'hydropiſie, les fièvres étiques, &c.

Nous diviſons auſſi les léſions des 36
fonctions, en léſions chroniques, léſions aiguës, léſions périodiques & léſions erratiques, eu égard à leur durée & à leurs intervalles.

Les léſions chroniques ſont celles qui ſe déclarent lentement, qui ſont légères dans leur commencement, qui n'augmentent que lentement, & qui durent pluſieurs mois ſi on n'y remédie, & ſouvent pluſieurs années ſi on ne peut y remédier. Les léſions aiguës ſont celles qui ſe manifeſtent vivement & promptement, & qui dans peu de temps parviennent à toute leur violence, ſi on n'y remédie pas, & dont la plupart ſe terminent dans peu de jours; les plus longues excèdent peu ſoixante jours : les léſions périodiques ſont celles qui reviennent à époques à-peu près fixes, & qui ont une durée à-peu-près fixe, & qui ceſſent dans des intervalles à-peu-près fixes : les léſions erratiques ſont celles qui reparoiſſent de temps-en-temps, ſans avoir de durée fixe, & ſans intervalle fixe.

37 Les trois genres principaux de maladies ſe ſubdiviſent encore en genres ſubalternes, qui ſont, par exemple, la fiévre, l'inflammation, les obſtructions, l'apopléxie, la paralyſie, la manie, la pulmonie, la pleuréſie, la péripneumonie, la colique, la diarrhée, l'hémorrhagie, l'aſthme, l'hydropiſie, &c. Chacun des genres ſu-

balternes contient autant d'eſpèces qu'il y a de cauſes diverſes, & autant d'eſpèces que ces cauſes diverſes ont des effets plus ou moins violens. Chacun de ces genres ſubalternes eſt cauſé, tantôt par l'abus des ſix choſes non naturelles, tantôt par un virus, & quelquefois par des cauſes externes.

Dans chacun des trois genres principaux des maladies (29), il y a un très-grand nombre d'eſpèces dans leſquelles il y a en même temps des léſions de fonctions, & des léſions de l'habitude du corps; dans chacun des genres de maladies, il y a beaucoup d'eſpèces dans leſquelles les léſions des fonctions paroiſſent au premier coup d'œil, comme nous l'avons dit (28) ſemblables aux léſions de fonctions qui ont lieu dans d'autres eſpèces de maladies des autres genres; mais chacun des genres principaux de maladies a, pour caractères diſtinctifs, ſes cauſes qui lui ſont propres, & qui ſont très-différentes de toutes les eſpèces de cauſes des autres genres; & ces cauſes dans chacun des genres de maladies, produiſent des léſions de l'habitude du corps, qui ſont propres & particulières à ce genre, & qui ſont très-différentes des léſions de l'habitude du corps qui

ſont produites par les eſpèces de cauſes des autres genres.

38 Chacun des virus a un caractère, des ſignes, & produit des effets qui lui ſont propres, & qui ſont très-différens des ſignes & des effets produits par les autres eſpèces de cauſes de maladies : chacun des virus produit des léſions de fonctions; cette action lui eſt commune avec les autres eſpèces de cauſes de maladies; mais ce qui eſt propre & particulier à chaque virus, c'eſt que chacun d'eux produit des léſions très-ſenſibles & très-apparentes à l'habitude du corps, & ces léſions produites par l'un des virus ſont très-différentes des léſions produites par d'autres virus, & des léſions produites par des cauſes d'un autre genre.

Les léſions propres & particulieres à l'action de chacun des virus ſur l'habitude du corps, nous déterminent à ne former qu'une ſeule claſſe de tous les virus, ſous le titre de claſſe des léſions de l'habitude du corps produites par les virus. Cette claſſe ſera diviſée en autant de ſections qu'il y a de virus; chaque ſection fera la deſcription des ſignes & des effets qui ſont propres & particuliers à chaque virus; & elle preſcrira les remedes convenables à ce virus.

Dans les claſſes des léſions des fonctions, on citera les fonctions qui peuvent être léſées par les virus. Les différences qu'il y a entre les fonctions léſées par les virus, & les fonctions léſées par des abus des ſix choſes non-naturelles, ſont marquées dans la claſſe des virus par les ſignes qui ſont propres à chaque virus, & par les effets que chacun d'eux produit à l'habitude du corps. Pour le traitement des fonctions qui ſont léſées par des virus, on renverra à la claſſe des virus, pour faire les remèdes preſcrits contre le virus, & en même-temps on emploira les ſecours diététiques preſcrits dans les claſſes des fonctions qui ſont léſées.

Les cauſes externes produiſent ſou- 39
vent des léſions de fonctions, & cette action leur eſt commune avec les autres eſpèces de cauſes ; mais le caractère qui eſt propre & particulier aux cauſes externes, c'eſt que leurs effets ſe manifeſtent immédiatement, ou tardent très-peu de temps à ſe manifeſter après l'application de la cauſe : par exemple, les plaies, les contuſions, ſuccèdent immédiatement à l'application de l'inſtrument piquant, coupant, déchirant & contondant ; les luxations & fractures ſuccè-

dent immédiatement aux coups ou aux chûtes qui ont fracturé & luxé ; les effets des mophetes, des exhalaiſons peſtilentielles tardent très-peu à ſe manifeſter après l'application de ces cauſes : toutes les cauſes externes produiſant très-promptement des léſions de l'habitude du corps qui leur ſont particulières, nous ne ferons qu'une claſſe des maladies produites par les cauſes externes, ſous le titre de léſions de l'habitude du corps produites par des cauſes externes. Cette claſſe ſera diviſée en autant de ſections qu'il y a d'eſpèces principales de cauſes externes; chaque ſection décrira les effets de chacune de ces cauſes, & preſcrira les remèdes & les ſecours qui ſont néceſſaires à chacun de ces effets.

Dans d'autres claſſes, on citera les fonctions qui peuvent être léſées par des cauſes externes. Pour diſtinguer les léſions des fonctions produites par des cauſes externes, des léſions des fonctions qui peuvent être produites par d'autres cauſes, il ſuffira d'examiner ſi le malade a des ſignes d'impreſſions de cauſes externes, & ſi les léſions des fonctions qui exiſtent ont ſuccédé immédiatement à l'action des cauſes

externes, & s'il n'y a aucun ſigne des autres eſpèces de cauſes. Pour le traitement des léſions des fonctions produites par des cauſes externes, on renverra à la claſſe des léſions de l'habitude du corps produites par des cauſes externes, pour qu'on emploie les remèdes preſcrits contre les effets de la cauſe externe, & en même temps on emploira les remèdes diététiques, preſcrits pour la fonction léſée dans la claſſe des léſions de cette fonction.

Le genre des maladies cauſées par 40
l'abus & la mauvaiſe qualité des ſix choſes non-naturelles ne contient pas des eſpèces qui ſoient caractériſées d'une manière autant apparente que les léſions de l'habitude du corps produites par les virus, ni autant ſenſible que les léſions de l'habitude du corps produites par les cauſes externes : les eſpèces de maladies produites par la mauvaiſe qualité & l'abus des ſix choſes non-naturelles, ſont en beaucoup plus grand nombre que les eſpèces des autres genres. Les mauvaiſes qualités & les divers abus des ſix choſes non-naturelles ſe combinent en divers degrés & de mille manières, & produiſent des eſpèces de maladies innombrables;

plusieurs espèces de ce genre existent très-souvent avec des maladies des autres genres, & se compliquent avec elles de mille manières si différentes, que les jeunes Médecins sont souvent très-embarrassés pour distinguer les diverses espèces réunies, & ne savent de quelle manière ils doivent commencer le traitement.

41 Pour procurer de la facilité aux jeunes Médecins, nous divisons d'abord ce genre de la manière suivante. 1°, Les maladies simples, 2° les maladies composées & aiguës, 3° les maladies composées chroniques, 4° les maladies composées de lésions chroniques & de lésions aiguës, 5° les maladies compliquées. Ensuite nous formerons plusieurs classes des maladies de ce genre. Dans le détail de ces divisions & des classes, nous décrirons le caractère qui est commun aux diverses espèces de maladies de chaque division, & nous assignerons les causes qui donnent lieu aux espèces de maladies de chaque division. Par ex. 1°. Le caractère commun aux maladies simples est que dans ces maladies il n'y a qu'une fonction lésée, & que la cause de ces maladies est toujours la mauvaise qualité ou l'abus de

de quelqu'une des ſix choſes non-naturelles. 2°. Le caractère commun des eſpèces de maladies compoſées aiguës, eſt que dans ces maladies il y a pluſieurs fonctions qui ſont léſées, & que ce nombre de léſions s'eſt manifeſté dans très-peu de temps, & que dans le nombre de ces fonctions léſées, l'une des principales fonctions léſées eſt cauſe des léſions des autres fonctions, & cette léſion de fonction principale eſt toujours cauſée par l'abus des ſix choſes non-naturelles. 3°. Le caractère commun des eſpèces de maladies compoſées chroniques, eſt que dans ces maladies il y a des léſions de pluſieurs fonctions qui ſe ſont manifeſtées lentement, & que dans le nombre des fonctions léſées il n'y en a qu'une qui ſoit léſée notablement, dans le commencement de la maladie; que les autres fonctions qui ſont léſées, ne le ſont que très-médiocrement dans le commencement; que toutes les léſions font des progrès lents; & qu'enfin les eſpèces de maladies compoſées chroniques ſont toujours cauſées par la léſion d'une fonction principale qui, dans l'origine de la maladie, étoit unique, & que cette fonction a été léſée par l'abus des ſix choſes non-naturelles.

4°. Le caractère commun des maladies composées de lésions chroniques & de lésions aiguës, est que dans ces maladies il y a plusieurs fonctions qui sont lésées depuis long-temps, & qui ont été long-temps à parvenir à un degré considérable; & qu'il y a plusieurs fonctions qui ne sont lésées que depuis peu de temps, & qui dans peu de temps font des progrès rapides; & qu'enfin il y a toujours au moins deux causes dans ces maladies: que parmi les fonctions anciennement lésées, c'est l'une des fonctions principales, anciennement lésée, qui est la cause des anciennes lésions des autres fonctions; & que parmi les nouvelles lésions, c'est une fonction principale nouvellement lésée qui est cause des autres lésions nouvelles; & que les lésions de ces deux fonctions principales ont été produites par l'abus des six choses non-naturelles. 5°. Le caractère commun des espèces de maladies compliquées, est que dans ces maladies il y a plusieurs sortes de lésions dont les unes sont produites par les espèces de causes de l'un des genres (21), & les autres sont produites par les espèces de causes d'un autre de ces genres; par exemple, il y a des lésions produites par des abus

des six choses non-naturelles, & d'autres lésions produites par un ou plusieurs virus, ou par des causes externes; ou, dans ces maladies compliquées, il y a simplement des lésions produites par un virus, & des lésions produites par un autre virus.

En assignant les causes des espèces 42
de maladies, nous ne nous assujettirons pas constamment aux principes des Auteurs de Pathologie qui font beaucoup de distinctions de causes prochaines, de causes éloignées, de causes prédisposantes, accidentelles, occasionnelles, procatartiques, &c. Si nous disions qu'une espèce de maladie est causée par l'épaississement des humeurs, par la foiblesse des fibres, par l'engorgement des vaisseaux de tel organe, qui altèrent de telle manière telle fonction; que telle chose est la cause prochaine; telle chose est la cause éloignée; que telle autre chose n'est qu'une cause occasionnelle; & que telle autre chose est la cause procatartique; nous serions obligés de répéter pour chaque espèce de maladie, les vices divers des fluides & des solides, & toutes les diverses causes qui concourent à y donner lieu. Par tous ces très-longs

détails, nous fatiguerions, nous rebuterions, & nous n'inſtruirions pas les gens charitables qui ſe vouent à la pratique de la Médecine; il leur faut des préceptes très-ſimples & très-faciles; ainſi nous parlerons le langage des Praticiens, qui, *par cauſes de maladies*, entendent ce qui produit la maladie & qui doit être détruit, corrigé, ou diminué pour guérir ou pour ſoulager. Nous dirons 1°, que les maladies ſimples ſont cauſées par l'abus ou les mauvaiſes qualités des ſix choſes non-naturelles; & l'obſervation nous ayant appris que les maladies compoſées ont lieu dès qu'une fonction principale eſt fortement léſée, & que ces maladies compoſées ſont guéries dès qu'on a rétabli cette fonction principale, nous dirons, 2° que les eſpèces de maladies compoſées ſont cauſées par telles ou telles fonctions principales qui ont été fortement léſées. Nous entendons par fonctions principales, les fonctions produites par l'ame ſeule, par la digeſtion, la reſpiration, la circulation du ſang, la nutrition, les ſecrétions, les excrétions, le ſens univerſel & l'action muſculaire. Nous dirons, 3° que telle léſion de l'habitude du corps eſt pro-

duite par les abus ou mauvaiſes qualités des ſix choſes non-naturelles. De même à l'égard des autres genres principaux de maladies, nous dirons par la ſuite, dans leurs claſſes, que telles fonctions ſont léſées par tel virus ; que telles léſions de l'habitude du corps ſont produites par tels virus ; que telles fonctions ſont léſées par telle cauſe externe ; & que telles léſions de l'habitude du corps ſont produites par telle cauſe externe. Nous expliquerons tout cela par la ſuite.

*Premiere Diviſion.*

Nous nommons maladies ſimples, 43
celles dans leſquelles il n'y a qu'une ſeule fonction qui ſoit léſée conſtamment & notablement ; par exemple, la diminution de la faim, une toux ſéche fréquente, la conſtipation, l'incontinence d'urine, la privation du goût, de l'odorat, la privation du mouvement ou du ſentiment d'une partie du corps, l'inſomnie &c, ſont des maladies ſimples, lorſqu'une ſeule de ces fonctions eſt léſée, toutes les autres fonctions étant dans leur état ordinaire. Les maladies ſimples ſont toujours

cauſées par l'abus ou la mauvaiſe qualité des ſix choſes non-naturelles ; par exemple, la diminution de l'appétit lorſqu'elle n'eſt accompagnée d'aucune autre léſion, d'aucun virus, d'aucune impreſſion de cauſe externe, eſt toujours cauſée ou par la mauvaiſe qualité des alimens, ou par leur trop grande quantité, ou par l'excès des boiſſons, ou par l'air trop humide ou trop épais, ou par l'excès de repos ou de fatigue, ou par l'excès de veille ou de ſommeil, ou par des excès de paſſions ; ſi elle eſt cauſée par une ſuppreſſion de tranſpiration, ou de quelqu'autre excrétion, elle n'eſt plus une maladie ſimple. Chaque fonction, comme on le verra dans les claſſes, peut être léſée de pluſieurs manières ou à divers degrés par les diverſes eſpèces de ſix choſes non-naturelles ; d'où il réſulte qu'il y a autant de maladies ſimples qu'il y a de fonctions ; autant, qu'il y a de diverſes eſpèces de léſions de chaque fonction ; autant, qu'il y a de degrés dans ces léſions & autant qu'il y a de cauſes diverſes.

Il y a d'autres maladies dans leſquelles on n'aperçoit d'abord qu'une fonction léſée, ou ſeulement une léſion de l'habitude du corps : par exemple

1° un homme après un commerce avec une femme ſuſpecte, éprouve des douleurs en urinant, & n'urine que goutte à goutte; cette léſion peut être le commencement de la vérole. 2°. Un homme n'a d'autres léſions que des taches livides à la peau : ces taches peuvent être produites par le ſcorbut. 3°. Un homme après avoir reçu un coup violent à la tête, ſe plaint d'une grande douleur de tête, quoiqu'il n'y ait ni plaie, ni contuſion apparente; cet homme peut avoir le crâne fêlé. Quoique dans ces trois cas on n'aperçoive d'abord qu'une léſion, ce ne ſont pas des maladies ſimples, puiſque comme nous l'avons dit (41), l'un des caractères des maladies ſimples eſt d'être cauſées par l'abus ou la mauvaiſe qualité des ſix choſes non-naturelles. En général dès qu'on aperçoit l'empreinte d'un virus, il faut rapporter la maladie à la claſſe des léſions de l'habitude du corps cauſées par des virus. Dans cette claſſe on verra ſi la léſion de la fonction eſt produite uniquement par le virus, ou ſi elle eſt produite en partie par le virus, & en partie par l'abus des ſix choſes non-naturelles; alors ce ſeroit une maladie compliquée. Dès

qu'on reconnoît l'action d'une cause externe, il faut rapporter cet accident à la classe des lésions de l'habitude du corps produites par des causes externes, dans laquelle on verra aussi si c'est une maladie compliquée. Lorsque la lésion d'une seule fonction s'est formée peu à peu dans un âge très-avancé; par exemple, la perte de la vue, de l'ouie, la foiblesse de l'action musculaire dans les vieillards, ne sont pas des maladies simples; elles ne sont que des infirmités de vieillesse contre lesquelles les remèdes sont ordinairement inutiles & souvent nuisibles.

Les Médecins traitent peu de maladies simples, parce que la plupart des malades qui n'ont qu'une fonction qui soit un peu lésée, n'ont pas recours au Médecin, & parce que si une fonction est fortement lésée, sur-tout si c'est une fonction principale (42), elle ne tarde pas à causer les lésions d'autres fonctions; ainsi elle devient cause de maladie composée aiguë, si elle produit promptement les lésions de quelques autres fonctions; & elle devient cause de maladie composée chronique, si elle entraîne peu-à-peu les lésions de quelques autres fonctions. Il y a plusieurs

fonctions moins eſſentielles que celles que nous avons nommées principales (42), qui étant léſées fortement deviennent cauſes de maladies compoſé aiguës, & chroniques, ainſi que nous l'expliquerons dans les claſſes; & ces léſions de fonctions moins eſſentielles ne produiſent d'abord que des maladies légères; & ce n'eſt qu'autant qu'elles peuvent par le laps du temps, cauſer les léſions de quelques fonctions principales (42), qu'il en réſulte des maladies dangereuſes; & par conſéquent les léſions des fonctions les moins eſſentielles ne ſont que cauſes éloignées des maladies grâves.

### *Seconde Diviſion.*

Nous nommons maladies-compoſées aiguës, celles dans leſquelles il y a pluſieurs fonctions qui ſont léſées depuis peu de temps, & qui dans ce peu de temps ont fait beaucoup de progrès, & dont le nombre des léſions eſt toujours cauſé par la léſion d'une ſeule fonction principale dans les hommes, & dans le ſexe, avant l'âge nubile: & cette léſion de fonction principale eſt toujours produite elle-même par l'abus ou mauvaiſe 44

qualité des six choses non-naturelles; par exemple, la fièvre putride est une maladie composée aiguë; cette maladie commence ordinairement par des frissons, la bouche mauvaise, la langue chargée, des nausées, des envies de vomir, des vomissemens, la diarrhée. A ces signes qui annoncent que la digestion est lésée, succédent bientôt plusieurs autres lésions; celle de la circulation du sang marquée par la fièvre; celle de la respiration marquée par la toux & l'oppression; celle des sécrétions marquée par le défaut de la salive, & par la petite quantité des urines; celle des excrétions marquée par le crachement de sang, & par la mauvaise qualité des urines, des selles & des vomissemens; celle de l'action musculaire marquée par le manque de force; celle du sens universel marquée par les douleurs de côté, ou de tête ou d'entrailles, & par le mal-aise général. Toutes ces lésions, qui se réunissent quelquefois, sont symptômes de la fièvre putride, & les lésions de la digestion, qui sont symptômes sous ce premier aspect, sont en même-temps causes de toutes les autres lésions. L'abondance des mauvais sucs qui ont

réſulté d'une ſuite de mauvaiſes digeſtions, eſt capable de produire toutes les léſions qu'on obſerve en même temps dans cette maladie compoſée aiguë. En effet, une grande quantité de mauvais ſucs réſultans d'une longue ſuite de mauvaiſes digeſtions, étant paſſée dans le ſang, tous les vaiſſeaux lymphatiques s'engorgent de ſucs épais & groſſiers peu propres à circuler ; les organes ſécrétoires s'engorgent ; les ſécrétions ne ſe font preſque point ; les excrétions ſont très-viciées, très-corrompues, & très-fétides. De cet engorgement des vaiſſeaux lymphatiques & des organes ſécrétoires s'enſuivent, 1° des obſtacles dans la circulation, d'où réſultent des friſſons, & la fièvre ; 2° des embarras dans le poumon qui ne peut obéir aiſément à l'action de l'air & à celle de la circulation ; d'où réſultent la toux, l'oppreſſion & la dilatation ou rupture des petits vaiſſeaux ſanguins, & le crachement de ſang ; 3° des embarras dans les muſcles, qui en empêchent la contraction ; 4° des tiraillements des parois des vaiſſeaux qui ſont engorgés ; d'où réſultent le mal-aiſe & la douleur.

De toutes les léſions qui exiſtent dans

la fièvre putride, il n'en eſt aucune (excepté la léſion de la digeſtion) qui puiſſe produire dans peu de temps tous les ſymptômes qu'on obſerve dans cette maladie compoſée.

Si dans un homme atteint de cette fièvre putride on aperçoit des ſignes de vérole, de goutte, de dartres, de rhumatiſmes, ou d'un autre virus, ou de cauſes externes, ce n'eſt plus ſimplement une maladie compoſée aiguë; c'eſt une maladie compliquée; ce que nous expliquerons par la ſuite. S'il y a ſuppreſſion de flux hémorroïdal habituel, ſuppreſſion d'une évacuation pituiteuſe habituelle, ce n'eſt plus ſimplement une maladie compoſée aiguë, c'eſt une maladie compliquée. Nous regardons le flux hémorroïdal habituel ou périodique, & les évacuations extraordinaires périodiques ou habituelles, comme des effets de quelque virus, tel que la goutte, le rhumatiſme ou les dartres.

Ce n'eſt que dans le ſexe, que les maladies compoſées aiguës ont quelquefois deux cauſes; par exemple, une femme atteinte de la fievre putride, décrite ci-deſſus, peut avoir en même-temps une ſuppreſſion de règles ou de

lochies ; une perte ou une hémorragie utérine , ou une métaſtaſe d'humeur laiteuſe ; toutes ces léſions d'excrétions produiſent elles-mêmes d'autres léſions, & ſont par conſéquent une ſeconde cauſe de la maladie de cette femme.

Il y a autant d'eſpèces de maladies compoſées aiguës, qu'il y a de fonctions dont les léſions peuvent cauſer des léſions notables d'autres fonctions. Preſque toutes les fonctions, lorſqu'elles ſont léſées violemment, peuvent cauſer des léſions d'autres fonctions : les léſions des fonctions principales cauſent les maladies compoſées aiguës, les plus grâves ; les fonctions moins eſſentielles à la vie cauſent les maladies aiguës les moins dangereuſes.

Les maladies compoſées aiguës parcourent leur période en peu de temps ; les unes ſe terminent dans peu de jours, quelquefois dans peu d'heures ; la durée des plus longues excède rarement ſoixante jours.

*Troiſieme Diviſion.*

Nous nommons maladies compoſées 45
chroniques, celles dans leſquelles il y a pluſieurs fonctions qui ſont léſées,

& dont les léſions ſe ſont formées lentement & font des progrès lents & dont toutes les léſions n'ont qu'une cauſe dans les hommes ; & cette cauſe eſt toujours la léſion d'une ſeule fonction, qui eſt ordinairement celle qui a été léſée la première, & qui dans l'origine de la maladie étoit la ſeule fonction léſée, & qui même dans le commencement n'étoit pas conſtamment léſée notablement; mais peu-à-peu les léſions de cette fonction ſont devenues plus notables & continues, & elles ont entraîné d'autres léſions qui dans leur commencement n'étoient pas notables & continues, mais qui le deviennent peu-à-peu, & ſi lentement que ces maladies ſont toujours longues & durent ſouvent pluſieurs années : cette léſion de fonction principale qui eſt cauſe de la maladie compoſée chronique, eſt cauſée elle-même par l'abus ou mauvaiſe qualité des ſix choſes non-naturelles. Par exemple, la pulmonie qui eſt une maladie compoſée chronique commence ordinairement par une toux sèche ; cet accident n'a lieu que de temps en temps ; enſuite le malade crache un peu de ſang, enſuite il crache du pus, la toux devient plus fréquente, la fiè-

vre ſe déclare, elle eſt à peine ſenſible dans les commencements, mais peu-à-peu elle augmente; il s'y joint des redoublements, le ſommeil & l'appétit diminuent peu-à-peu & manquent totalement, la nutrition ne ſe fait preſque plus, & peu-à-peu la maigreur devient extrême, l'action muſculaire s'affoiblit de jour en jour, des ſueurs conſidérables ſurviennent pendant la nuit, une diarrhée conſidérable épuiſe le malade, les jambes s'enflent & le malade périt.

Toutes ces léſions réunies ſont les ſignes & ſymptômes de la pulmonie; & la léſion de la reſpiration qui eſt un des ſymptômes, eſt en même temps cauſe de toutes les autres léſions ou ſymptômes. C'eſt la léſion de la reſpiration marquée par la toux qui cauſe la rupture de quelques vaiſſeaux ſanguins; la rupture des vaiſſeaux eſt ſuivie de ſuppuration; le pus qui paſſe dans le ſang cauſe la fièvre & corrompt les liqueurs des ſecrétions; les ſucs digeſtifs corrompus cauſent la léſion de l'appétit & de la digeſtion; la digeſtion léſée produit des ſucs qui ne ſont pas propres à la nutrition; en conſéquence la maigreur & la foibleſſe vont toujours

en augmentant : la reſpiration devenant de plus en plus léſée, l'action du poumon n'eſt plus capable de former la partie rouge du ſang, & de travailler la lymphe; les liqueurs ſe décompoſent, elles ſortent infectées de pus par les ſueurs & les ſelles fréquentes, & ſe dépoſent en partie & croupiſſent dans le tiſſu cellulaire. La léſion de la reſpiration qui entraîne, à la longue, tous les ſymptômes de la pulmonie, eſt ſouvent cauſée elle-même ou par un abus d'aliments groſſiers & épais, ou par un abus d'aliments âcres & de liqueurs ſpiritueuſes, ou par des excès de travaux, de veilles, de Vénus, ou par des paſſions fortes, ou par des ſuppreſſions d'excrétions, ainſi que nous le verrons par la ſuite; & la pulmonie n'eſt une maladie compoſée chronique, que dans le cas où elle eſt cauſée par l'un des abus des ſix choſes non-naturelles.

Si dans le cours d'une pulmonie on découvre des ſignes de rhumatiſme, de goutte, de dartres, un flux hémorroïdal périodique ou habituel, ou une évacuation pituiteuſe périodique ou habituelle, ou un virus, ou une impreſſion de cauſe externe, ce n'eſt plus ſimplement une maladie compoſée chro-

nique, c'eſt une maladie compliquée.

Si une femme pulmonique eſſuie les accidents de ſon ſexe (44), & ſi ces accidents ne ſont pas cauſés par la pulmonie, & s'ils produiſent eux-mêmes des léſions, alors il y a deux cauſes dans la maladie compoſée de cette femme pulmonique.

Il y a autant d'eſpèces de maladies compoſées chroniques qu'il y a d'eſpèces de maladies compoſées aiguës, & par les mêmes raiſons (44).

Il eſt très-rare que les maladies compoſées chroniques aient plus d'une cauſe dans les hommes.

### *Quatrième Diviſion.*

Nous nommons maladies compoſées 46
de léſions chroniques & de léſions aiguës (36), celles dans leſquelles il y a pluſieurs léſions anciennes qui étoient très-légères dans leurs commencemens, qui ſe ſont augmentées très-lentement; & d'autres léſions qui ſont continues qui ſe ſont manifeſtées promptement, & qui dans peu de temps ont beaucoup augmenté. Ces maladies compoſées de léſions chroniques & de léſions aiguës ont toujours dans les hom-

mes deux cauſes qui ſont les léſions de deux fonctions : une ancienne léſion de fonction cauſe toutes les autres léſions chroniques ; & une nouvelle léſion de fonction cauſe toutes les léſions aiguës. Par exemple, ſi la fièvre putride (44), ſurvient au pulmonique (45), cet aſſemblage formera une maladie compoſée de léſions chroniques & de léſions aiguës qui aura deux cauſes ; ſavoir, la léſion de la reſpiration, & la léſion de la digeſtion.

Si une femme atteinte de la fièvre putride (44) & de la pulmonie (45), eſſuie les accidens (4[illegible]) de ſon ſexe ; ſi ces accidens ne ſont cauſés ni par la fièvre putride ni par la pulmonie, & ſi ces accidens produiſent eux-mêmes d'autres léſions de fonctions, il y aura trois cauſes dans cette maladie compoſée de léſions chroniques & de léſions aiguës.

Comme une maladie aiguë peut ſurvenir dans le cours d'une maladie chronique ; de même une maladie chronique peut commencer dans le cours d'une maladie aiguë ; par exemple, il n'eſt pas rare que dans le premier & le ſecond degré de la pulmonie, la fièvre putride ſurvienne par l'imprudence du pulmonique : il arrive quelquefois que

dans le déclin d'une fièvre putride, le malade a une toux sèche & quelques crachats teints de ſang. Si dans le cours de la fièvre putride il a eu quelques accidens grâves à la poitrine, c'eſt un commencement ou au moins une menace de pulmonie.

Le nombre des eſpèces de maladies compoſées de léſions chroniques & de léſions aiguës, eſt auſſi grand que les deux nombres réunis des eſpèces de maladies compoſées aiguës, & des eſpèces de maladies compoſées chroniques.

Les maladies périodiques (33) dont 47
les accès durent peu de temps, telles que les fièvres intermittentes, doivent ſe rapporter à la diviſion des maladies aiguës (44). Les maladies périodiques dont les accès ſont longs, telles que les attaques d'aſthme qui ont lieu une ou deux fois par an, & qui à chaque fois durent pendant une ſaiſon entière, doivent ſe rapporter aux maladies chroniques 45)

Les maladies erratiques (34), lorſ- 48
qu'elles ſont cauſées par la mauvaiſe qualité & les abus des ſix choſes non-naturelles, doivent ſe rapporter à l'une des diviſions 43, 44, 45 & 46. Lorſ-

que les maladies erratiques ſont cauſées par un virus, telles que les attaques de goutte, de rhumatiſme, & des éruptions dartreuſes, on doit les rapporter à la claſſe des virus.

*Cinquième Diviſion.*

49 Nous nommons maladies compliquées, celles dans leſquelles il y a pluſieurs, léſions qui ſont produites par pluſieurs cauſes de différens genres; c'eſt-à-dire, qu'il y a en même temps des léſions produites par la léſion d'une fonction qui eſt cauſée elle-même par la mauvaiſe qualité ou l'abus des ſix choſes non-naturelles, & des léſions produites par des virus : ou bien il y a en même temps des léſions produites par deux virus; ou bien il y a en même temps des léſions produites par deux cauſes externes; ou bien il y a en même temps des léſions produites par l'abus des ſix choſes non-naturelles, & des léſions produites par des cauſes externes, & des léſions produites par des virus. Par exemple, 1° ſi la petite vérole ſurvient dans le cours d'une fièvre putride 44, c'eſt une maladie compliquée de léſions cauſées par les

léſions de la digeſtion & de léſions cauſées par le virus de la petite vérole : ſi la goutte ſurvient dans le cours de la pulmonie (45), c'eſt une maladie compliquée de léſions cauſées par la léſion de la reſpiration, & de léſions cauſées par le virus goutteux. 2°. Si dans le cours de la pulmonie (45), il y a des attaques de goutte & des accidens cauſés pour avoir avalé du vert de gris, c'eſt une maladie compliquée de léſions produites par la léſion de la reſpiration qui eſt cauſée par l'abus des ſix choſes non-naturelles, & de léſions produites par le virus goutteux, & de léſions produites par la cauſe externe du vert de gris. 3° Si un malade a en même temps la goutte & la vérole, il a une maladie compliquée de léſions produites par le virus vénérien, & de léſions produites par la goutte. 4°. Si un homme à qui on vient de donner du poiſon, reçoit un coup de poignard dans la poitrine, il a une maladie compliquée de léſions cauſées par le poiſon, & de léſions cauſées par le coup de poignard. 5°. Si un homme qui a la vérole prend du ſublimé corroſif à une doſe plus forte que celle qui eſt employée comme remède, il en réſulte une maladie compliquée

de léſions cauſées par le virus vénérien & de léſions cauſées par le ſublimé. 6°. Si un vérolé reçoit un coup d'épée, dans le ventre, il a une maladie compliquée du virus vénérien & de léſions cauſées par le coup d'épée. Si un ſcorbutique eſt mordu par une vipère, il a une maladie compliquée de léſions cauſées par le ſcorbut, & de léſions produites par la cauſe externe de la morſure de la vipère, &c.

Le nombre des maladies compliquées eſt beaucoup plus grand que celui de toutes les maladies ſimples & que celui de toutes les maladies compoſées, & que celui des maladies cauſées par les virus, & que celui de toutes les maladies produites par les cauſes externes; puiſque toutes les eſpèces de maladies ſimples, & toutes les eſpèces de maladies compoſées peuvent être compliquées avec tel ou tel virus, & avec les léſions de telles cauſes externes; & que chaque eſpèce de maladie ſimple ou compoſée, peut être compliquée à tel nombre de virus & à tel nombre de cauſes externes; & que de plus il y a un très-grand nombre de combinaiſons des virus qui peuvent être compliqués entr'eux; & un très-grand nombre de léſions produites par les cauſes

externes qui peuvent être compliquées
entr'elles ; & qu'enfin il y a un grand
nombre de combinaiſons de complica-
tions poſſibles des léſions produites par
tel virus, avec les léſions produites par
telle cauſe externe ; & des léſions pro-
duites par tel nombre de virus raſſem-
blés dans le même individu, & de
léſions produites par tel nombre de
cauſes externes.

Juſqu'à préſent nous avons réduit 50
toutes les cauſes de maladies à trois
genres ; & depuis (21) juſqu'à (28) in-
cluſivement, nous avons réduit toutes
les eſpèces de maladies à trois genres
principaux. (29), Nous avons ſubdiviſé
ces genres principaux de maladies depuis
(30) juſqu'à (37) incluſivement : nous
avons dit (38), que toutes les eſpèces
de maladies de chacun des genres prin-
cipaux, ont un caractère diſtinctif qui
leur eſt propre & particulier ; nous
avons dit que le caractère diſtinctif de
chacun des virus, eſt de produire des
léſions de l'habitude du corps propres à
chacun des virus, & qui ſont très-diffé-
rentes des léſions de l'habitude du corps
qui ſont produites par un autre virus &
par toutes les autres eſpèces de cauſes.

Dans la claſſe des léſions de l'habi-

tude du corps produites par les virus, nous ferons les descriptions des lésions propres & particulières à chaque virus, ainsi que des signes qui les accompagnent; & par ce moyen il ne sera pas difficile de distinguer les maladies produites par un virus, des maladies produites par un autre virus & par toutes les autres espèces de causes.

Nous avons dit (39) que le caractère distinctif des espèces de maladies produites par des causes externes, est que les lésions de l'habitude du corps produites par des causes externes, se manifestent immédiatement, ou tardent très-peu à se manifester après l'application de la cause externe; & que les effets & les signes qui accompagnent les lésions de l'habitude du corps produites par les causes externes, sont très-différens des signes & effets produits par toute autre espèce de cause.

Dans la classe des lésions de l'habitude du corps produites par des causes externes, nous ferons la description des signes & des effets qui accompagnent chacune de ces espèces de lésions; par ce moyen il sera facile de distinguer les maladies produites par telle cause externe, des maladies produites

duites par telle autre cauſe externe, & de toutes les eſpèces de maladies des autres genres.

Nous avons dit (40), que les eſpèces de maladies cauſées par l'abus & la mauvaiſe qualité des ſix choſes non-naturelles, ne ſont pas caractériſées d'une manière auſſi apparente & auſſi ſenſible que les maladies produites par les virus, & les maladies produites par les cauſes externes; en conſéquence il eſt plus difficile de diſtinguer une eſpèce de maladie produite par un abus ou une mauvaiſe qualité des ſix choſes non-naturelles, d'une autre eſpèce de maladie produite par un autre abus & une autre mauvaiſe qualité des ſix choſes non-naturelles. Pour diminuer ces difficultés nous avons fait quatre diviſions des maladies produites par l'abus & la mauvaiſe qualité des ſix choſes non-naturelles; dans chaque diviſion nous avons aſſigné le caractère diſtinctif qui eſt propre & particulier aux eſpèces de maladies de cette diviſion.

Nous avons dit (41), que le caractère diſtinctif des eſpèces de maladies ſimples, eſt de n'avoir qu'une ſeule fonction léſée, & qui eſt cauſée par l'abus ou la mauvaiſe qualité des ſix

choſes non naturelles; par ce caractère diſtinctif on ſera à l'abri de confondre les eſpèces de maladies ſimples, avec des eſpèces de maladies produites par des virus, & avec des eſpèces de maladies produites par des cauſes externes, parce que 1°, les eſpèces de maladies de ces deux derniers genres ont des ſignes & des effets qui leur ſont propres & particuliers; 2° parce qu'il ne ſera pas difficile de découvrir par le moyen d'un examen, l'abus ou la mauvaiſe qualité des ſix choſes non-naturelles qui ont produit la maladie ſimple.

Nous avons dit que le caractère diſtinctif des eſpèces de maladies compoſées aiguës, eſt qu'elles ſont cauſées par la léſion d'une fonction principale (42), & que cette léſion de fonction principale eſt toujours cauſée par l'abus ou mauvaiſe qualité des ſix choſes non-naturelles (44, & que dans les maladies compoſées aiguës, il y a pluſieurs fonctions léſées qui ſe ſont manifeſtées promptement & qui ont fait des progrès rapides.

Nous avons dit (45), que le caractère diſtinctif des maladies compoſées chroniques eſt qu'il y a pluſieurs léſions de fonctions, qui ſe manifeſtent ſucceſſive-

ment, lentement, & qui font des progrès lents, & que toutes ces léſions de fonctions ſont produites par les léſions d'une ſeule fonction, qui eſt cauſée elle-même par l'abus ou la mauvaiſe qualité des ſix choſes non-naturelles.

Nous avons aſſigné (46) le caractère diſtinctif des maladies compoſées de léſions chroniques & de léſions aiguës, qui eſt une réunion de maladie compoſée aiguë & de maladie compoſée chronique.

Par ces caractères diſtinctifs de ces quatre diviſions, il ſera facile de diſtinguer les eſpèces de maladies d'une diviſion, des eſpèces de maladies d'une autre diviſion, & de toutes les eſpèces de maladies produites par les eſpèces de cauſes des autres genres; mais le nombre des eſpèces de maladies de chacune de ces quatre diviſions étant très-grand, leurs caractères diſtinctifs ne ſont pas ſuffiſans, pour diſtinguer une eſpèce de maladie d'une de ces diviſions, d'une autre eſpèce de maladie de la même diviſion; c'eſt pourquoi nous ſubdiviſerons encore les maladies cauſées par l'abus ou mauvaiſe qualité des ſix choſes non-naturelles, en autant de claſſes qu'il y a de fonctions, &

chaque claſſe décrira toutes les eſpèces de léſions d'une fonction; & ces diverſes eſpèces de léſions d'une fonction ayant chacune des différences très-marquées, elles deviendront des caractères diſtinctifs, par le moyen deſquels il ſera facile de diſtinguer l'une ou l'autre eſpèce de maladie de l'une des diviſions 43, 44, 45 & 46, de toute autre eſpèce de maladie de chacune de ces diviſions.

Nous avons fait une cinquième diviſion (49) des maladies; cette cinquième diviſion contient les eſpèces de maladies compliquées; le caractère commun à toutes les eſpèces de maladies compliquées eſt un aſſemblage de léſions produites par des eſpèces de cauſes de différens genres; ce caractère commun à toutes les eſpèces de maladies compliquées eſt ſuffiſant pour diſtinguer chaque maladie compliquée de toute autre eſpèce de maladies cauſées uniquement par l'abus & mauvaiſe qualité des ſix choſes non-naturelles, & des maladies uniquement cauſées par un virus, & des maladies uniquement produites par une cauſe externe. Mais ce caractère commun à toutes les eſpèces de maladies compliquées, n'eſt pas

ſuffiſant pour qu'on puiſſe diſtinguer une maladie compliquée d'une autre eſpèce de maladie compliquée.

En général les maladies compliquées ſont les plus difficiles à connoître & les plus difficiles à guérir; on ne peut parvenir à ces deux objets, que par la connoiſſance exacte de toutes les eſpèces de maladies des trois genres principaux 29), & par la connoiſſance des traitemens de toutes les eſpèces de maladies de ces trois genres; pour acquérir ces connoiſſances, il faut étudier avec application, les claſſes des léſions des fonctions, & les claſſes des léſions de l'habitude du corps produites ſoit par des virus, ſoit par des cauſes externes.

Les jeunes Médecins diſtingueront 51
aiſément les léſions de chaque fonction & les léſions de chacune des qualités de l'habitude du corps; mais comme nous ne deſtinons pas notre méthode, uniquement aux jeunes Médecins, & que nous avons en vue d'inſtruire les gens charitables qui ſe vouent à la pratique de la Médecine dans les campagnes, où les malades pauvres ſont privés des ſecours du Médecin; en faveur de ces citoyens vertueux, & pour les mettre à même d'étudier nos claſſes,

nous donnerons une deſcription des ſignes des léſions des fonctions & des ſignes des léſions de l'habitude du corps.

*Signes des léſions des fonctions, & des léſions de l'habitude du corps.*

52 1°. Le goût eſt léſé lorſque les alimens très-ſavoureux paroiſſent inſipides, lorſque les alimens qu'on trouvoit ordinairement très-bons ſont trouvés mauvais, & réciproquement lorſque les alimens qu'on trouvoit ordinairement très-mauvais, ſont trouvés excellens; & lorſqu'on éprouve des ſaveurs de mets qu'on n'a pas dans la bouche, & lorſque les corps ſapides ne font aucune impreſſion, & lorſque ſans la préſence d'aucun corps ſapide dans la bouche, on éprouve un mauvais goût.

2°. L'odorat eſt léſé lorſqu'on éprouve des ſenſations d'odeur ſans être à portée des corps odoriférans, lorſque les odeurs qu'on trouvoit agréables, deviennent déſagréables & inſupportables; & réciproquement lorſque les corps odoriférans qui excitoient une ſenſation vive, n'en cauſent qu'une médiocre ou n'en produiſent aucune.

3°. La vue eſt léſée lorſqu'on ne peut voir les objets que de plus loin

ou de plus près qu'à l'ordinaire, lorſqu'on ne les aperçoit qu'avec peine ou avec douleur, lorſqu'on ne peut les voir, lorſqu'on a la ſenſation de la lumière ou d'étincelle, ſans être à portée des corps lumineux, lorſqu'on a la ſenſation de petits atômes, qui paroiſſent paſſer devant les yeux & qui n'exiſtent pas devant les yeux; lorſque les objets qui ne ſont pas en mouvement paroiſſent ſe mouvoir & tourner, lorſqu'on ne voit que pendant que le ſoleil eſt ſur l'horiſon, & qu'on ne voit plus dès qu'il ſe couche.

4°. L'ouïe eſt léſée lorſqu'on entend des bruits & des ſons qui n'exiſtent pas; lorſque les corps ſonores font une impreſſion plus déſagréable & plus inſupportable qu'à l'ordinaire, & réciproquement; lorſque les corps ſonores ſont plus foiblement entendus qu'à l'ordinaire, & lorſqu'ils ne ſont pas entendus.

5°. Le tact eſt léſé lorſque les objets qu'on trouvoit unis & doux paroiſſent raboteux & rudes, & réciproquement; lorſque les objets qui ſont chauds excitent la ſenſation du froid, & réciproquement; lorſqu'on n'éprouve que peu ou point de ſenſation lorſqu'on touche des corps, de quelque nature qu'ils

ſoient; lorſqu'on éprouve une ſenſation déſagréable ou inſuportable en touchant des corps, qui autrefois ne cauſoient ni douleur, ni ſenſation déſagréable.

6°. Le ſens univerſel qui exiſte dans tous les organes externes & internes, eſt léſé lorſqu'on éprouve une douleur quelconque, du malaiſe, de l'agitation, lorſqu'on ſent du froid, du chaud intérieurement ou extérieurement ſans être expoſé aux intempéries de l'air, & à l'action du feu; lorſque les choſes qui ſont faites pour cauſer des douleurs plus ou moins vives, ſont peu ou point du tout ſenties, lorſque les choſes qui ne doivent pas être douloureuſes, cauſent des douleurs plus ou moins inſupportables; lorſque les choſes qui ſont faites pour produire un bien être, produiſent des ſenſations fâcheuſes.

7°. Le ſens interne eſt léſé lorſque la mémoire, le jugement, la volonté & le diſcours deviennent en peu de temps, plus ou moins différens de l'état ordinaire, & lorſqu'une ou pluſieurs de ces fonctions ſont abolies.

8°. La parole eſt léſée lorſqu'on prononce les mots avec douleur ou avec plus de difficulté qu'à l'ordinaire; lorſqu'on les prononce trop foiblement &

trop confusément pour être entendus, & lorsque l'on ne peut absolument les prononcer.

9°. L'action musculaire est lésée lorsqu'on ne peut mouvoir ses membres qu'avec difficulté & avec douleur; lorsque les forces sont plus ou moins diminuées de leur état ordinaire; lorsque les membres se meuvent involontairement avec plus ou moins de violence; lorsque les membres se plient ou s'étendent, & que la mâchoire & les mains s'ouvrent ou se ferment & se maintiennent involontairement, dans ces états avec plus ou moins de violence, pendant plus ou moins de temps.

10°. La mastication & la déglutition sont lésées lorsqu'on ne peut mâcher & avaler qu'avec douleur ou avec difficulté, & lorsqu'on ne peut absolument faire ni l'un ni l'autre.

11°. La faim ou appétit des alimens est lésée, lorsqu'elle est diminuée & abolie; lorsqu'elle est extrêmement augmentée; lorsqu'elle est dépravée & se porte à des mets désagréables, ou inusités ou absurdes.

12°. La soif est lésée lorsqu'elle est extrême & qu'elle ne peut être éteinte en peu de temps par les boissons; lors-

qu'étant extrême on a horreur de l'eau & des liquides.

13°. La digeſtion eſt léſée lorſqu'on a des nauſées aigres, amères, fades ou inſipides; lorſqu'on a des nauſées qui ont le goût des alimens & boiſſons ou un goût de corruption; lorſqu'on a en même temps des léſions notables du goût & de la faim; lorſque le matin à jeun, on a la bouche ſucrée ou miellée, mauvaiſe, pâteuſe, aigre, amére, ou un goût de corruption; lorſque le matin à jeun on a la bouche ſèche, chaude & âcre; lorſque la langue eſt chargée d'un ſédiment épais, de quelque couleur que ſoit ce ſédiment; lorſque le matin à jeun la langue eſt nette & ſèche, mais d'un rouge foncé tirant ſur le brun; lorſqu'on éprouve diverſes eſpèces de diarrhées; lorſqu'on a des vomiſſemens; lorſqu'on ſent dans l'eſtomac un embarras accompagné de malaiſe & de douleurs, & que l'eſtomac reſte gonflé long temps après le repas; & lorſque ce gonflement eſt accompagné de malaiſe & de douleurs; lorſque long-temps après le repas on ſent que le bas-ventre eſt fort gonflé, & que ce gonflement eſt accompagné de malaiſe & de douleurs; & lorſqu'on a de

vives douleurs dans le bas-ventre ; lorſqu'on a beaucoup de vents fétides par haut ou par bas. Les friſſons qui précèdent les diverſes eſpèces de fièvres continues & intermittentes ſont toujours un ſigne aſſûré des léſions de la digeſtion, ſur-tout lorſque ces ſignes ont lieu dans des malades qui ont la langue un peu chargée, la bouche un peu pâteuſe le matin à jeun & qui éprouvent quelques léſions du goût & de l'appétit en même temps.

Les friſſons ont lieu dans les maladies, dans leſquelles il y a ſuppuration ; dans les maladies où il y a épanchement de ſéroſités ; dans les maladies où il y a un commencement de gangrène ; dans les convulſions & mouvemens convulſifs ; dans les morſures d'animaux venimeux, & dans les grandes bleſſures ; dans les reflux d'humeur laiteuſe ; dans les ſuppreſſions d'excrétions ; dans le commencement de métaſtaſe de quelque virus. Dans tous ces cas le friſſon peut être l'effet uniquement de ces maladies ; mais ſi dans ces cas mêmes, le Médecin obſerve quelques-unes des léſions du goût, ſi la bouche eſt un peu pâteuſe & mauvaiſe & la langue un peu chargée, ou ſi le friſſon ſe renouvelle de temps en temps

dans le cours de la maladie, il n'eſt pas douteux que les léſions de la digeſtion ne concourent à produire le friſſon. Dans tous les cas où il n'y a aucun ſigne des maladies que nous venons de nommer, on peut être aſſûré que les friſſons qui ont lieu dans le commencement des maladies, & qui ſe renouvellent de temps en temps, ſont produits par de fortes léſions de la digeſtion, quand même on n'appercevroit pas la plus légère léſion du goût & de la faim & que la langue ne ſeroit pas chargée; ce dernier ſigne de léſions de la digeſtion s'efface aiſément dans les malades qui veulent continuellement mâcher quelques bonbons.

14°. La circulation du ſang eſt léſée lorſque le pouls eſt conſtamment plus fréquent, plus lent, plus fort, plus foible, plus mou, plus plein, plus vide qu'à l'ordinaire; lorſque les intervalles entre les pulſations ſont inégaux, & lorſque les pulſations ſont inégales.

15°. La reſpiration eſt léſée lorſqu'elle ſe fait avec difficulté & avec douleur; lorſqu'elle eſt très-précipitée; lorſqu'elle eſt bruyante; lorſqu'on touſſe plus ou moins fréquemment, ou plus ou moins violemment; lorſqu'on a des hoquets & des bâillemens très-fréquens, lorſque

les inſpirations & les expirations ſont très-rares & très-foibles, & lorſqu'elles paroiſſent abolies.

16°. Le ſommeil eſt léſé lorſqu'il eſt conſtamment beaucoup moins long, moins profond qu'à l'ordinaire; lorſqu'il eſt plus ou moins agité & interrompu; lorſqu'il eſt beaucoup plus long & plus profond qu'à l'ordinaire; lorſqu'après avoir été long, pendant la nuit, il revient & preſſe très-ſouvent dans le jour; lorſque les aſſiſtans en piquant, pinçant & agitant le malade, ne peuvent pas l'éveiller, & lorſque le ſommeil ne peut pas avoir lieu, même après les veilles multipliées, & qu'enfin il paroît détruit.

17°. La nutrition eſt léſée lorſqu'on maigrit & qu'on s'affoiblit.

18°. Les ſecrétions ſont léſées lorſque les humeurs qui ſe ſéparent du ſang, différent de leurs quantités & qualités ordinaires. On ne peut pas apercevoir toutes les ſecrétions, par conſéquent on ne peut pas apercevoir les ſignes des léſions de toutes les ſecrétions; on ne peut juger des léſions des ſecrétions, qui ne ſont ſoumiſes à aucun de nos ſens, que par des relations & des effets que l'obſervation a conſtatés être les preuves des léſions de

ces ſecrétions ; par exemple, nous ne pouvons pas appercevoir la ſecrétion de la bile ; mais lorſque le foie eſt dur, skirreux, enflammé & en ſuppuration ; lorſque l'habitude du corps eſt jaune, lorſque les ſelles ſont d'une couleur cendrée & blanchâtre, & que les urines ſont très-colorées ; l'obſervation nous apprend que la ſecrétion de la bile eſt léſée. Nous ne pouvons pas apercevoir la ſecrétion des ſucs de l'eſtomac, du pancréas & des inteſtins ; mais lorſque ces organes ſont très-douloureux & enflammés, lorſqu'ils ſont durs & racornis, lorſqu'il y a des vomiſſemens fréquens, des diarrhées abondantes ; lorſque la faim eſt diminuée ou extrêmement augmentée ; lorſque la ſalive manque, lorſqu'elle eſt beaucoup plus abondante & plus ſéreuſe qu'à l'ordinaire, lorſqu'elle eſt très-épaiſſe & de mauvais goût ; l'obſervation nous apprend que les ſecrétions des ſucs digeſtifs ſont léſées.

Nous ne pouvons pas apercevoir la ſecrétion de la lymphe nourriciere ; mais lorſque nous voyons maigrir, lorſque nous voyons les glandes du cou, de la mâchoire, des aînes, des aiſſelles tuméfiées, dures, enflammées,

ulcérées; lorſque la fièvre exiſte, (elle altère toutes les ſecrétions) l'obſervation nous aſſure que la ſecrétion de la lymphe nourricière eſt léſée. Nous ne pouvons que calculer la quantité de la tranſpiration inſenſible par le poids du corps & celui des alimens & boiſſons & celui des excrémens; mais lorſque la peau eſt engorgée, œdémateuſe, sèche, rude, enflammée, lorſqu'il y a des demangaiſons univerſelles, lorſqu'on a été long-temps expoſé au froid & à une humidité froide, l'obſervation nous apprend que la ſecrétion de la tranſpiration inſenſible eſt léſée. Il y a des ſecrétions qui ſont à la portée de nos ſens; nous voyons que la ſalive eſt en trop grande quantité dans la ſalivation, qu'elle eſt en trop petite quantité, lorſque la bouche eſt sèche, qu'elle eſt trop épaiſſe, lorſqu'elle dépoſe un ſédiment ſur la langue & les dents; nous jugeons qu'elle eſt de mauvaiſe qualité par les ſaveurs extraordinaires & les picotemens que le malade éprouve.

Nous voyons de même l'augmentatiou & la diminution de l'humeur des narines, par leur ſéchereſſe ou par l'abondance de l'humeur qui en coule, &

qui eſt trop liquide ou trop épaiſſe; nous jugeons de ſon altération par ce que le malàde nous dit qu'il éprouve à l'égard des odeurs. Nous voyons que la ſecrétion de l'urine eſt léſée par ſa couleur, par ſa quantité & par ſa conſiſtance différentes de l'ordinaire.

19°. Les excrétions ou évacuations ſont léſées lorſque les ſelles, les urines, les mucoſités des narines, les crachats, l'humeur des bronches, les règles, les lochies, le lait, la ſemence ſont en quantité moindre ou plus conſidérables qu'à l'ordinaire; lorſque ces divers excrémens ſont mêlés avec du pus ou de la ſanie; lorſqu'ils ſont d'une couleur, d'une odeur & d'une conſiſtance différentes de l'ordinaire; lorſque ces évacuations ſe font avec douleur ou avec difficulté; lorſqu'elles ſont plus fréquentes ou plus rares qu'à l'ordinaire & lorſqu'elles ſont ſupprimées.

Il y a des excrétions ou évacuations extraordinaires qui ſont particulières à quelques individus & qui ſont périodiques, erratiques ou habituelles. Par exemple quelques perſonnes ſont ſujettes à un flux hémorroïdal, ou à un ſaignement de nez périodique, ou erratique; des femmes ſont ſujettes à des fleurs blan-

ches périodiques, erratiques ou habituelles; d'autres perſonnes ſont ſujettes à des expectorations auſſi périodiques, erratiques ou habituelles, tous les matins; d'autres ſont ſujettes à des ſueurs univerſelles ou à des ſueurs particulières, telles que celles des pieds, des mains, des aiſſelles, de la tête, ou du tronc; d'autres ſont ſujets à des vomiſſemens de glaires ou d'eaux; d'autres ſont ſujets à des diarrhées; d'autres ſont ſujets à la ſalivation ou à des flux de narines périodiques, erratiques ou habituels; ſi ces évacuations périodiques, erratiques ou habituelles particulières à quelques individus, ont ordinairement lieu ſans que la ſanté ſoit altérée, elles exigent une grande attention de la part du Médecin; ſi elles diminuent, ſi elles deviennent beaucoup plus abondantes qu'à l'ordinaire, ſi elles ne reviennent pas à peu-près aux temps ordinaires, ſi elles ſont de qualités fort différentes de l'ordinaire, il y a menace de maladies.

20°. Les fonctions deſtinées à la propagation de l'eſpèce ſont léſées lorſque les organes & les humeurs deſtinés à la génération ſont viciés; lorſqu'une femme n'eſt pas réglée; lorſqu'elle eſt très-

ſujette à des pertes ; lorſque ſans accident elle accouche avant le terme ; lorſqu'après un accouchement naturel, le lait ne ſe forme pas dans les ſeins, lorſqu'il ſe porte dans d'autres organes ou qu'il s'évacue par les lochies, ou par les ſelles, ou par les urines, ou par les ſueurs.

21°. L'habitude du corps eſt léſée lorſque la couleur de la peau, ſon poli, ſa ſoupleſſe, ſon épaiſſeur diffèrent de l'état ordinaire à chaque individu ; lorſqu'il y a des taches, des boutons, des excroiſſances & d'autres éruptions à la peau ; lorſqu'à l'habitude du corps il y a des tumeurs, des plaies, des contuſions, des ulcères, des gonflemens, des enflures ; lorſque le corps & les membres n'ont pas leur forme ordinaire ; lorſque les os ſont fracturés ou luxés.

L'on découvrira aiſément tous ces ſignes de léſions, ſoit par ſes propres ſens, ſoit par le récit du malade ou des aſſiſtans. On ſera inſtruit par le malade de l'état de l'appétit, de la ſoif, du ſommeil, des ſens, des forces, & des excrétions. Par un examen attentif on découvrira l'état de la digeſtion, des ſécrétions, de la nutrition ; d'un coup-d'œil on verra les léſions de la reſpiration & celle de l'ha-

bitude du corps ; par le tact on connoîtra les diverses lésions de la circulation du sang ; par l'inspection on jugera la mauvaise qualité & les excès des excrétions ou évacuations. Les assistans rendent compte de l'état des fonctions, intellectuelles ainsi que du désordre qu'ils ont apperçu dans les fonctions dont les malades ne peuvent pas faire le détail, ou parce qu'ils sont trop jeunes, ou parce qu'ils sont privés de la mémoire, du jugement, ou de la parole. 53

Il n'y a aucune maladie qui n'ait quelques-uns ou un grand nombre des signes décrits dans les vingt-un articles du paragraphe 52, & les signes décrits dans chacun des vingt premiers articles, annoncent que telle fonction est lésée. Les signes décrits dans le vingt-unième article annoncent qu'il y a tel & tel genre de lésions dans l'habitude du corps.

Les lésions des fonctions, & les lésions de l'habitude du corps étant les signes de maladies, les plus invariables, & les plus apparens, il paroît naturel de former autant de classes des lésions de fonctions, qu'il y a de fonctions, & de faire autant de classes des lésions de l'habitude du corps, qu'il y a de genres de causes qui produisent les 54

divers genres de léſions de l'habitude du corps.

Ainſi nous formerons vingt-trois claſſes qui comprendront toutes les eſpèces de maladies qui peuvent avoir lieu. Chaque eſpèce de maladie relativement à ſa cauſe, ou à ſes cauſes, appartient à une ou à pluſieurs claſſes.

Chaque eſpèce de maladie ſimple appartient à une ſeule claſſe qui eſt celle qui contient le traitement de la cauſe de cette maladie ſimple. Chaque eſpèce de maladie compoſée dans laquelle il n'y a qu'une cauſe, appartient auſſi uniquement à la claſſe qui contient le traitement de la fonction léſée qui eſt cauſe de cette maladie compoſée. Chaque eſpèce de maladie compoſée dans laquelle il y a deux fonctions léſées qui ſont cauſes, appartient à deux claſſes, dont l'une donne le traitement de l'une des fonctions léſées qui eſt cauſe, & l'autre claſſe donne le traitement de l'autre fonction léſée qui eſt auſſi cauſe.

Chaque eſpèce de maladies compliquées appartient à autant de claſſes qu'il y a de cauſes de léſions qui concourent à produire cette maladie compliquée; & chacune de ces claſſes à

laquelle cette maladie compliquée appartient, donne le traitement de l'une des cauſes. Nous tracerons par la ſuite le procédé néceſſaire pour découvrir les cauſes de chaque eſpèce de maladie, & pour rapporter chaque eſpèce de maladie à la claſſe à laquelle elle appartient. 55

L'expérience de quarante ans nous a appris qu'on parviendra, 1° à diriger l'uſage des ſix choſes non-naturelles de la manière la plus convenable pour conſerver la ſanté ; 2° à connoître toutes les eſpèces de maladies, & les différences qui exiſtent entr'elles ; 3° à découvrir les cauſes que le Médecin doit combattre ; 4° à employer de la manière la plus appropriée, les remèdes les plus efficaces & les plus éprouvés, par le moyen de l'étude & de la pratique de cette méthode formée des claſſes ſuivantes.

*Claſſes des léſions de fonctions.*

Première *claſſe* Des léſions du goût.

2. Des léſions de l'appétit ou faim.

3. Des léſions de la ſoif.

4. Des léſions de la maſtication & déglutition.

5. Des léſions de la digeſtion.

6. Des léſions des ſecrétions.

7. Des léſions des excrétions.

8. Des léſions de la circulation du ſang.

9. Des léſions de la nutrition.

10. Des léſions de la reſpiration.

11. Des léſions du ſommeil.

12. Des léſions de l'action muſculaire.

13. Des léſions du ſens univerſel.

14. Des léſions de la vue.

15. Des léſions de l'ouïe.

16. Des léſions de l'odorat.

17. Des léſions du tact.

18. Des léſions de la parole.

19. Des léſions du ſens interne.

20. Des léſions des fonctions deſtinées à la propagation de l'eſpèce.

21. Des léſions de l'habitude du corps produites par des léſions de fonctions qui ſont cauſées par les mauvaiſes qualités & l'abus des ſix choſes non-naturelles.

22. Des léſions de l'habitude du corps produites par des cauſes externes.

23. Des léſions de l'habitude du corps produites par les virus.

La 22. claſſe décrit les effets des cauſes externes, & preſcrit le traitement qui leur convient.

La 23. claſſe décrit les ſignes pro-

pres à chaque virus, & prescrit le traitement qui leur convient.

Chacune des vingt premières classes 56
décrira ; 1° les diverses espèces de lésions de l'une des fonctions ; 2° les vices des humeurs & des vaisseaux qui sont les causes prochaines des diverses espèces de lésions de la fonction qui est le sujet de la classe ; 3° elle assignera toutes les causes qui peuvent produire cette lésion ; 4° elle assignera les abus des six choses non-naturelles qui peuvent produire les lésions de cette fonction. Lorsqu'il n'y aura qu'une fonction qui sera lésée immédiatement par l'abus des six choses non-naturelles, ce sera une maladie simple (41 & 43), dont on trouvera le traitement prescrit dans la classe des lésions de cette fonction ; 5° elle assignera les lésions de toutes les autres fonctions qui peuvent causer les lésions de celle qui est le sujet de la classe. Elle assignera également toutes les lésions des autres fonctions qui peuvent être causées par les lésions de celle qui est le sujet de la classe. Lorsqu'il y aura plusieurs fonctions qui seront lésées notablement sans qu'il y ait un signe de virus, ou un signe de cause externe, ce sera une mala-

die composée qui sera ou aiguë (41 & 44), ou chronique (41 & 45), ou composée de lésions aiguës & de lésions chroniques (41 & 46), ou une maladie périodique (47), ou une maladie erratique (48).

Lorsque cette maladie composée sera causée par les lésions de la fonction qui est le sujet de la classe, on trouvera dans cette classe le traitement qui convient à cette maladie composée. Lorsque cette maladie composée sera causée par les lésions de toute autre fonction que celle qui fait le sujet de la classe, on renverra pour le traitement à la classe des lésions de la fonction qui est cause.

Si dans cette maladie composée qu'on aura à traiter, il y a quelque signe d'un virus, ce sera une maladie compliquée (41 & 49), quand même il n'y auroit aucun signe de virus, si le malade a eu des attaques de l'un des virus que nous avons dit être incurables (23), on regardera la maladie comme compliquée; alors on aura recours à la classe des virus; & on combinera le traitement du virus dont est atteint le malade avec le traitement prescrit

prefcrit dans la claffe des léfions des fonctions, qui font auffi caufes.

Si dans cette maladie compofée on reconnoît les impreffions d'une caufe externe, ce fera auffi une maladie compliquée. En conféquence on emploira le traitement prefcrit dans la claffe des caufes externes contre les impreffions de la caufe externe, & en même temps on emploira le traitement prefcrit contre les léfions des fonctions qui font caufes.

6°. La vingt-unième claffe décrit les léfions de l'habitude du corps qui font produites par des fonctions qui ont été léfées par l'abus ou mauvaife qualité des fix chofes non-naturelles, & elle prefcrit le traitement qui convient pour l'extérieur à chacune des léfions de l'habitude du corps. Pour le traitement intérieur, elle renvoie à la claffe des léfions de la fonction, qui font caufes de la léfion de l'habitude du corps.

7°. La vingt-deuxième claffe décrit les léfions de l'habitude du corps produites par des caufes externes, & les léfions des fonctions qui réfultent de l'impreffion de chacune des caufes externes; elle prefcrit le traitement ex-

térieur qui convient à chacune de ces causes; & pour le traitement des fonctions qui sont lésées, elle renvoie aux classes des lésions de ces fonctions.

8°. La vingt-troisième classe décrit les lésions de l'habitude du corps causées par chacun des virus, & les lésions des fonctions produites par les virus; & elle prescrit le traitement qui convient aux unes & aux autres.

9°. Lorsque les lésions de l'habitude du corps produites par ces deux derniers genres de causes sont jointes à des lésions de fonctions, causées par des abus & mauvaises qualités des six choses non-naturelles, les deux dernières classes renverront le traitement de ces lésions aux classes des fonctions qui sont lésées.

Par tous ces détails le jeune Médecin sera averti de toutes les nouvelles lésions qui peuvent survenir; il aura en même temps sous les yeux, & toutes les diverses espèces de lésions d'une fonction, & toutes les causes qui peuvent les produire, & les procédés de traitemens, & les remèdes que l'observation a constaté être les plus convenables & les plus efficaces contre les diverses lésions qui sont le sujet de la classe.

Les claſſes ne donnent point de noms aux eſpèces de maladies ; mais on y conſervera les noms des virus, & les noms des genres ſubalternes de maladies (36), tels que fièvres, inflammation, obſtruction, hydropiſie, colique, diarrhée, &c. La connoiſſance des ſignes des maladies, de leurs différences, de leurs cauſes, & des remèdes, ſont tout ce qui eſt néceſſaire au Médecin & au malade. La plupart des noms, tels que fièvre, apoplexie, pleuréſie, aſthme, pulmonie, eſquinancie, iſchurie, hydropiſie, &c. ſont génériques & communs à un très-grand nombre d'eſpèces qui ont des cauſes différentes, & dont les effets ſont plus ou moins violents. Ces noms ont donné lieu à de très-grandes erreurs : des gens peu inſtruits ayant imaginé que ces noms déſignoient des eſpèces de maladies invariables & toujours produites par la même eſpèce de cauſe, ont preſcrit telle recette contre la fièvre ; telle recette contre l'apoplexie ; telle contre la pleuréſie ; telle contre la pulmonie, telle contre l'eſquinancie ; telle contre l'hydropiſie ; telle contre la diarrhée, &c. d'autres gens auſſi peu inſtruits font uſage de ces recettes. On verra par

les claſſes de cette méthode, à combien d'eſpèces de maladies qui ont des noms communs, & des cauſes différentes, toutes ces recettes générales doivent être funeſtes.

57 Nous conſidérons les léſions des fonctions, & les léſions de l'habitude du corps, comme les ſignes les plus invariables & les plus apparens des maladies; & nous avons dit (43) que la léſion d'une ſeule fonction, peut cauſer les léſions de beaucoup d'autres fonctions; & nous avons dit (44, 45 & 46), que les maladies compoſées ſont toujours cauſées par des léſions de fonctions principales (ce que nous expliquerons dans les claſſes); delà il s'enſuit que des léſions ſont des cauſes; que d'autres léſions ſont des effets; & que toutes les léſions ſont des ſignes.

Au premier coup d'œil, on pourra penſer qu'une méthode dans laquelle les mêmes choſes ſont tantôt cauſes, tantôt effets, & cependant toujours les ſignes qui caractériſent les diverſes eſpèces de maladies, doit être obſcure, & très-difficile à apprendre & à ſuivre.

Nous avertiſſons les jeunes Médecins, qu'on diſtinguera aiſément les léſions des fonctions qui ſont cauſes

de celles qui ſont effets, en obſervant le procédé que nous allons tracer ci-après, pour découvrir les léſions des fonctions qui ſont cauſes des maladies compoſées, & pour rapporter les diverſes maladies aux claſſes auxquelles elles appartiennent par leurs cauſes, & pour le traitement.

*Procédés pour connoître les cauſes des maladies, & pour rapporter chaque maladie à ſa claſſe.*

Si dans un malade on n'aperçoit 58
que la léſion d'une ſeule fonction, on aura recours à la claſſe des léſions de cette fonction. On verra dans cette claſſe qu'elle peut être produite par les léſions de telle autre fonction, ou par un virus, ou par une cauſe externe. Dès qu'on ſe ſera bien aſſuré par la récapitulation de tous les ſignes de léſions décrits (52), que la léſion qu'on aperçoit n'a été précédée, & qu'elle n'eſt accompagnée par aucune autre léſion, on examinera ſi elle eſt cauſée par un virus, ou ſi elle eſt produite par une cauſe externe.

On verra ou on apprendra facilement, ſi elle eſt produite par une

caufe externe, en fe rappellant toutes les impreffions des caufes externes décrites claffe 22. Pour connoître fi elle eft produite par un virus, on fe rappellera les fignes de chacun des virus, qui font tous décrits dans la vingt-troifième claffe.

Dès qu'on aura découvert que cette léfion n'eft caufée, ni par un virus, ni par une caufe externe, ni par les léfions d'une autre fonction, on fera affuré qu'elle eft produite immédiatement par la mauvaife qualité, ou par l'abus de quelques-unes des fix chofes non-naturelles, & par conféquent c'eft une maladie fimple (41 & 43) qui appartient à la claffe des léfions de la fonction qu'on voit léfée. On trouvera dans cette claffe le détail des mauvaifes qualités & des abus des fix chofes non-naturelles qui peuvent caufer cette léfion; & le Médecin, par fon examen & fes queftions au malade & aux affiftans, fera en état de juger quel eft l'abus qui a caufé cette maladie fimple; & il trouvera dans la claffe, la manière de remedier à l'abus qu'il aura reconnu.

Si cette léfion d'une feule fonction eft caufée par un virus, elle n'eft pas une maladie fimple (43); elle appar-

tient à la vingt-troiſième claſſe des léſions de l'habitude du corps cauſées par des virus, dans laquelle on trouvera le traitement qui convient au virus qui eſt cauſe. Si elle eſt produite par une cauſe externe, elle appartient à la vingt-deuxième claſſe, qui dans chacune de ſes diverſes ſections, donne le traitement qui convient à chacune des eſpèces de léſions de l'habitude du corps produites par des cauſes externes.

Si un homme à tout âge, ou une 59
fille au-deſſous de l'âge nubile, éprouvent des léſions de pluſieurs fonctions qui ſe ſont manifeſtées promptement, & qui dans peu de temps ſont parvenues à un degré conſidérable; le Médecin doit commencer par examiner l'état de toutes les fonctions, & ſurtout les degrés d'altération de celles qui ſont léſées; s'informer de celle qui a été léſée la première, & ſucceſſivement du temps où chacune des autres a été léſée, & du progrès prompt ou lent, violent ou ſupportable que chacune de ces léſions a fait. Le Médecin s'informera enſuite du genre de vie du malade, de ſes occupations, de ſes paſſions, de ce qu'il a fait depuis

que ſa maladie a commencé ; il examinera s'il eſt atteint de quelque virus, & s'il a été affecté par quelque cauſe externe.

Si le malade n'eſt atteint d'aucun virus, s'il n'a été affecté par aucune cauſe externe; ſi la maladie s'eſt manifeſtée depuis peu de temps, & ſi dans le peu de temps, elle a fait des progrès conſidérables, le Médecin peut décider que cette maladie qui s'eſt manifeſtée depuis peu de temps, & qui eſt à un point conſidérable, eſt une maladie compoſée aiguë (44). Cette maladie n'a qu'une cauſe dans un homme à tout âge, & dans une fille au-deſſous de l'âge nubile.

La cauſe de cette maladie eſt la léſion d'une fonction principale (42), & c'eſt ordinairement, on peut même dire preſque toujours, la fonction principale qui a paru léſée la première qui eſt cauſe des autres léſions, & par conſéquent de la maladie compoſée aiguë. Par exemple, ſi la maladie compoſée aiguë (44) a commencé par des nauſées, des vomiſſemens, la diarrhée, la bouche mauvaiſe, la langue chargée & des friſſons, ſignes qui caractériſent les léſions de la digeſtion, on peut aſ-

ſurer, dès qu'il n'y a point de virus ni de cauſe externe, que les léſions de la digeſtion ſont la cauſe unique de la maladie compoſée aiguë (44). Cette maladie compoſée aiguë appartient à la claſſe des léſions de la digeſtion. Il faut avoir recours à cette claſſe qui explique les mauvaiſes qualités & les abus des ſix choſes non-naturelles qui ont cauſé la léſion de la digeſtion, & qui preſcrira le traitement qui convient à la léſion de la digeſtion qui eſt cauſe de la maladie.

Cette claſſe des léſions de la digeſtion entrera dans le détail de toutes les léſions des fonctions, qui peuvent être cauſées par la digeſtion léſée; & par ces détails elle prouvera que les léſions de la digeſtion ſont la cauſe unique de toutes les léſions qui exiſtent dans la maladie compoſée aiguë (44); elle le prouvera d'autant plus complettement, que dans l'homme & la fille ci-deſſus, il n'y a nulle autre cauſe qui ait pu produire cette maladie compoſée aiguë (44).

Il peut arriver que l'homme & la fille ci-deſſus, pendant quinze jours ou trois ſemaines avant que la maladie compoſée aiguë (44) ſe ſoit mani-

ſeſtée, aient éprouvé conſtamment diverſes léſions du goût, une grande diminution de la faim. Dans ce cas où, la léſion du goût, ou celle de la faim ont paru léſées les premieres, un jeune Médecin pourroit peut-être penſer que celle de ces léſions qui a paru la premiere, eſt la cauſe de la maladie compoſée aiguë (44): & par conſéquent il croiroit devoir rapporter la maladie compoſée aiguë (44), à la claſſe de celle de ces léſions qui a paru la premiere.

Cette erreur ne ſera pas à craindre, ſi le jeune Médecin fait les attentions ſuivantes. 1°. La maladie compoſée aiguë (44) n'exiſtoit pas pendant les quinze jours ou trois ſemaines, pendant leſquelles le malade n'avoit, ou que la léſion du goût, ou que la diminution de l'appétit; elle n'exiſtoit même pas pendant que le malade n'éprouvoit en même temps que les léſions de ces deux fonctions. Cette maladie compoſée aiguë n'a exiſté que du moment où le malade a eu le friſſon, les envies de vomir, les vomiſſemens, la diarrhée & autres léſions décrites (44). Dès cette époque la fonction principale qui a paru léſée la premiere, eſt la digeſtion.

2°. Nous venons de dire que c'eſt preſque toujours la fonction principale qui a paru léſée la premiere, qui eſt l'unique cauſe d'une maladie compoſée aiguë. Or, la léſion du goût & celle de la faim ne ſont pas des fonctions principales (42 ; chacune d'elles peut être léſée très-conſidérablement & conſtamment pendant long-temps, ſans qu'il en réſulte une maladie compoſée.

3°. Les détails qu'on fera dans chaque claſſe à l'égard des léſions que peut cauſer telle ou telle fonction léſée, prouveront que la léſion du goût & celle de la faim ne peuvent pas produire en peu de temps toutes les léſions qu'on obſerve dans la maladie compoſée aiguë (44).

4°. On verra dans la claſſe des léſions du goût, & dans la claſſe des léſions de la faim, que lorſque les léſions de ces deux fonctions ſont jointes à des léſions de fonctions principales (42), ce ſont ordinairement les léſions de ces fonctions principales qui ſont cauſes de celles du goût & de la faim.

5°. On verra auſſi dans les deux claſſes ci-deſſus, que lorſque les léſions de la faim & celles du goût ſont jointes à des léſions de fonctions

principales, on doit travailler à rétablir les fonctions principales qui sont lésées, avant de remédier à celles du goût & de la faim.

Il peut arriver dans des maladies aiguës que le malade & les assistans, par défaut d'attention, ne soient pas en état de dire au Médecin quelle est la fonction principale qui a été lésée la premiere. Dans ce cas le Médecin ayant examiné l'état de toutes les fonctions, & ayant reconnu toutes les fonctions principales qui sont lésées, il doit commencer par se rappeller la classe des lésions de l'une des fonctions principales qu'il soupçonne être cause de la maladie; s'il voit dans cette classe que toutes les lésions qu'il observe dans la maladie composée aiguë peuvent être produites par la fonction lésée qu'il a d'abord présumé être cause, il se conformera à ce que cette classe prescrit. Si dans cette premiere classe il ne trouve pas que toutes les lésions qui existent dans la maladie composée aiguë, puissent être causées par la fonction lésée qu'il a d'abord soupçonné être cause, il consultera successivement d'autres classes des fonctions principales qu'il voit lésées, &

il ne tardera pas à trouver dans l'une des claſſes des léſions de fonctions, que toutes les léſions qui exiſtent dans cette maladie aiguë, peuvent être cauſées par telle fonction léſée; dès qu'il aura fait cette découverte, il aſſurera que cette maladie compoſée aiguë, qui dans l'homme ou la fille ci-deſſus, ne peut avoir qu'une cauſe, eſt produite par la léſion de telle fonction; en conſéquence il rapportera cette maladie compoſée aiguë à la claſſe des léſions de la fonction qui ſont la cauſe des autres léſions, & il ſuivra le traitement preſcrit dans cette claſſe.

Si une femme ou une fille nubile ſont atteintes de la maladie compoſée aiguë 44, & que dans le cours de cette maladie, ou depuis peu de jours avant la maladie, elles éprouvent ou des hémorragies utérines ou une métaſtaſe du lait, ou une ſuppreſſion de règles ou de lochies, alors il y a deux cauſes dans cette maladie compoſée aiguë; ſavoir, celle des léſions de la digeſtion, & celle de l'hémorragie utérine, ou celle de la métaſtaſe du lait, ou celle de la ſuppreſſion de règles ou de lochies. Cette maladie compoſée dans laquelle il y a deux cauſes prochaines, appartient à deux claſ-

ſes ; à celle des léſions de la digeſtion, & à celle des léſions des excrétions particulieres au ſexe. Il faut employer en même temps les traitemens preſcrits dans les deux claſſes, ayant égard aux indications & contre-indications dont nous parlerons par la ſuite, & qui seront particuliérement déſignées à cet égard, dans la claſſe des léſions des excrétions.

Si une femme ou une fille nubile éprouvent toute autre maladie compoſée aiguë que celle (44); & ſi cette maladie compoſée aiguë, n'eſt compliquée ni avec un virus ni avec les effets d'une cauſe externe, & ſi les accidens particuliers au ſexe ont lieu, il faut que le Médecin examine l'état de toutes les fonctions ; qu'il s'informe des fonctions qui ont été léſées les premieres ; s'il apprend que les excrétions particulieres au ſexe ont été la premiere fonction léſée, il aura d'abord recours à la claſſe des léſions des excrétions ; s'il voit dans cette claſſe que les léſions des excrétions ont pu produire dans peu de temps toutes les léſions qui ont lieu dans cette maladie compoſée aiguë, il décidera que les léſions des excrétions particulieres au ſexe ſont la cauſe de la maladie compoſée aiguë ; & en conſéquence il em-

ploira le traitement prefcrit dans cette claffe. Mais fi les léfions qu'il obferve dans cette maladie compofée aiguë n'ont pu être produites en peu de temps par les léfions des excrétions, il jugera qu'il y a une autre caufe qui produit quelques-unes des léfions qui exiftent; dès-lors il confultera les claffes des autres fonctions principales qui font léfées; & lorfque dans l'une de ces claffes il aura trouvé que toutes les léfions qui ne font pas produites par les léfions des excrétions font caufées par telle fonction léfée, il décidera que cette maladie compofée aiguë appartient en même temps à la claffe des léfions des excrétions, & à la claffe des léfions de telle fonction, & il emploira les traitemens prefcrits dans les deux claffes, avec les précautions ci-deffus.

*Nota.* Les maladies compofées aiguës ont fouvent deux caufes dans les femmes & dans les filles nubiles. Cependant quelquefois dans ces maladies compofées aiguës, quoiqu'il y ait un très-grand nombre de léfions, elles font toutes caufées par les léfions des excrétions particulieres au fexe. D'autres fois, dans les maladies compofées aiguës du fexe, toutes les

léſions de fonctions, même celle des excrétions qui ſont particulieres au ſexe, ſont cauſées par les léſions d'une autre fonction. Par l'étude des claſſes on ſera en état de juger ſi les maladies compoſées aiguës dans le ſexe, ont deux cauſes ou ſi elles n'en ont qu'une.

60 On verra dans la claſſe des léſions de l'habitude du corps, cauſées par des virus, qu'il y a beaucoup de maladies aiguës dans leſquelles il y a pluſieurs fonctions qui ſont léſées en même temps uniquement par des virus: Par exemple, la petite vérole & la rougeole, une pleuréſie ou péripneumonie cauſées par une humeur de dartres ou de rhumatiſme, qui ſe ſont portées ſur la poitrine; une apoplexie cauſée par une humeur de goutte qui s'eſt portée ſur le cerveau, &c.

On verra auſſi dans la claſſe des léſions de l'habitude du corps, produites par des cauſes externes, qu'il y a beaucoup de maladies aiguës, dans leſquelles il y a pluſieurs fonctions qui ſont léſées, en même temps, uniquement par des cauſes externes. Par exemple, les maladies cauſées par les miaſmes peſtilentiels & méphitiques, les mala-

dies cauſées par le poiſon, la colique des Peintres; les maladies cauſées par des coups à la tête, dans la poitrine, dans le bas-ventre, &c.

Par l'étude des claſſes on apprendra à connoître les différences qui exiſtent entre les maladies aiguës cauſées par des virus, les maladies aiguës produites par des cauſes externes, & les maladies que nous nommons compoſées aiguës, que nous diſons être cauſées par les léſions d'une fonction principale qui a paru être léſée la premiere.

Lorſqu'on verra des maladies aiguës 61
cauſées uniquement par des virus, on aura recours à la claſſe 23, qui preſcrit le traitement de chaque virus. Lorſqu'on verra des maladies aiguës produites uniquement par des cauſes externes, on rapportera ces maladies à la claſſe 22, qui en preſcrit le traitement.

Si un homme à tout âge, une fille 62
au-deſſous de l'âge nubile, une femme qui depuis pluſieurs années avant ſa maladie avoit paſſé le temps critique, ſont atteints depuis long-temps des léſions d'une ſeule fonction, qui d'abord n'étoient pas continues, mais qui peu à peu ſont devenues plus fréquentes, & qui à meſure qu'elles ſont devenues

plus fréquentes, ont été accompagnées de léſions de quelques autres fonctions qui dans leurs commencemens n'étoient pas continues ou très-conſidérables, mais qui ont auſſi augmenté peu à peu & ſont devenues continues ou extrêmement fréquentes. Pour découvrir la cauſe de cette maladie, & pour la rapporter à ſa claſſe, il faut ſuivre le procédé tracé 59, c'eſt-à-dire qu'il faut s'informer du genre de vie du malade, de ſes occupations & de ſes paſſions. Il faut examiner ſi le malade eſt atteint de quelque virus, ou s'il a été expoſé à quelques cauſes externes. S'il n'y a aucun virus, s'il n'y a aucune cauſe externe, cette maladie qui exiſte depuis long-temps, & qui s'eſt formée peu à peu, eſt une maladie compoſée chronique qui ne peut être cauſée que par les léſions d'une fonction principale. Pour découvrir cette fonction principale dont les léſions cauſent la maladie compoſée chronique, il faut ſe faire faire le détail de la marche de la maladie & de tout ce que le malade a fait depuis que ſa maladie eſt commencée; & ſur-tout demander quelle eſt la fonction principale qui a été léſée la première. Lorſqu'on aura appris que telle

fonction a été léſée la première, on aura lieu de juger que cette première fonction léſée eſt la cauſe de la maladie compoſée chronique. Pour s'en aſſurer, on aura recours à la claſſe des léſions de la fonction qui a été la première léſée ; ſi on voit dans cette claſſe que les léſions de cette fonction ſont capables de produire toutes les autres léſions qui exiſtent dans cette maladie compoſée, on aura lieu d'être perſuadé que ce ſont les léſions de la première fonction léſée qui ſont cauſes de cette maladie compoſée chronique ; ce qui le confirmera c'eſt que cette fonction qui a été léſée la premiere, eſt principale (42), & c'eſt ordinairement la première fonction principale léſée qui eſt cauſe ; & qu'enfin puiſqu'il n'y a point de virus ni de cauſe externe, cette maladie ne peut pas avoir une autre cauſe.

Il peut arriver que le malade ne ſe reſſouvienne pas de la première fonction principale qui a été léſée, & qu'il diſe que c'eſt telle autre fonction qui a été léſée la première. Le Médecin découvrira bientôt l'erreur du malade en ſe rappellant la claſſe des léſions de la fonction que le malade lui a dit avoir été léſée la première, & il verra

dans cette claſſe que les léſions de la fonction que le malade dit avoir été les premières, ne ſont pas capables de produire toutes les léſions qui exiſtent dans cette maladie compoſée chronique.

Enſuite pour découvrir la cauſe, le Médecin conſultera comme il eſt dit (59) les autres claſſes des fonctions principales qui ſont léſées ; & il ne tardera pas à découvrir celles qui cauſent la maladie. En conſéquence, il rapportera cette maladie à la claſſe des léſions de la fonction qui ſont cauſes, & il ſuivra le traitement preſcrit dans cette claſſe. Par exemple, ſi la maladie compoſée chronique eſt la pulmonie décrite (45), il la rapportera à la claſſe des léſions de la reſpiration.

Si c'eſt une fille nubile ou une femme au-deſſous de l'âge de 45 ans, qui ſoit atteinte de la pulmonie décrite (45) & que cette femme ou fille ayent éprouvé, dans le cours de la première période de la maladie, une ſuppreſſion de règles, & que cette ſuppreſſion de règles ſoit ſuivie de douleurs de tête, de vertiges, d'irritations de nerfs, de convulſions, alors il y aura dans la pulmonie (45) deux cauſes : celle de

la léſion de la reſpiration, & celle de la ſuppreſſion de règles.

Si cette femme & cette fille pulmonique n'éprouvent la ſuppreſſion des règles que dans la dernière période de la pulmonie, cette ſuppreſſion eſt cauſée par la pulmonie; & dès-lors il n'y a qu'une cauſe dans la pulmonie (45.) Les pertes ou hémorragies utérines, la ſuppreſſion de lochies, la métaſtaſe du lait quand elles ont lieu dans le commencement de la pulmonie, ſont preſque toujours une ſeconde cauſe dans la pulmonie (45).

Ce n'eſt que dans le ſexe par rapport aux excrétions qui lui ſont particulières, que les maladies compoſées chroniques ont deux cauſes.

Il y a des maladies chroniques pro- 63
duites par des cauſes externes; il eſt facile de les diſtinguer de celles que nous nommons maladies compoſées chroniques, parce que ces premières ont ſuccédé à l'action d'une cauſe externe dont l'impreſſion a d'abord été évidente, & que c'eſt à la ſuite de l'impreſſion de cette cauſe externe qu'on a vu la maladie chronique ſe former peu à peu.

Il y a auſſi des maladies chroniques

caufées par des virus. Par exemple, la pulmonie peut être produite par une métaftafe ou de goutte, ou de dartre, ou de rhumatifme ou de gale. Il fera facile par le moyen des claffes des léfions des fonctions, & par le moyen de la claffe des léfions produites par les virus, de diftinguer les pulmonies caufées par des virus, de la pulmonie (45) que nous nommons maladie compofée chronique, & que nous difons être caufée par la léfion de la refpiration.

64 Lorfqu'une efpèce de maladie compofée aiguë (44) furvient à un homme qui eft atteint depuis plufieurs mois d'une efpèce de maladie compofée chronique (45), cet affemblage de léfions forme une efpèce de maladie que nous avons nommée (46) maladie compofée de léfions chroniques & de léfions aiguës, & que nous avons dit (46) être caufées par les léfions de deux fonctions principales.

Les léfions de l'une des fonctions principales caufent la maladie compofée chronique; & la léfion de l'autre des fonctions principales caufe la maladie compofée aiguë. Pour connoître les deux caufes de cette maladie compofée de léfions chroniques & de

lésions aiguës, il faut 1° examiner quelle est la fonction principale dont la lésion causoit les autres lésions de la maladie composée chronique qui existoit lorsque la maladie composée aiguë est survenue; & pour cela il faut suivre le procédé que nous venons de décrire (62). 2°. Il faut examiner quelle est la fonction principale qui est cause de toutes ces nouvelles lésions qui sont survenues à cet homme qui depuis long-temps étoit atteint d'une maladie composée chronique. Pour découvrir cette seconde cause, il faut se conformer au procédé qui est décrit (59.)

Les deux causes étant connues, la maladie doit être rapportée à deux classes : 1° à la classe des lésions de la fonction qui est cause des lésions chroniques; 2° à la classe des lésions de la fonction qui est cause des lésions aiguës. Pour le traitement de cette maladie composée de lésions chroniques & de lésions aiguës, il faut en même temps suivre les traitemens qui sont prescrits dans les deux classes; observant de commencer par donner des secours contre le mal le plus dangereux, & de se conformer aux indications & contre-indications que nous expli-

querons dans le plan général du traitement, & dans le Traité sommaire de la Thérapeutique. Si une femme au-dessous de l'âge de 45 à 50 ans est atteinte d'une maladie composée de lésions chroniques & de lésions aiguës, par exemple, de la pulmonie (45) & de la fièvre putride (44), en même temps ; & que dans le cours de cette maladie, il survienne des accidens familiers à son sexe, tels que suppression de règles ou de lochies, pertes utérines, avortement, métastase de lait ; si ces lésions d'excrétions sont produites par des causes indépendantes de la maladie composée de lésions aiguës & de lésions chroniques, cette femme aura alors une maladie produite par trois causes : 1° par les lésions de la respiration ; 2° par la lésion de la digestion ; 3° par la lésion des excrétions utérines ou laiteuses ; & ces lésions d'excrétions produiront elles-mêmes de nouvelles lésions, ou elles augmenteront les lésions causées par celles de la respiration, & celles causées par la lésion de la digestion ; ainsi il faudra rapporter cette maladie à trois classes : 1° à celle des lésions de la respiration : 2° à celle des lésions de la digestion : 3° à celle des lésions des excrétions

excrétions, & ſuivre le traitement de ces trois claſſes, en s'aſſujettiſſant aux indications & contre-indications. Il arrive ſouvent dans les maladies compoſées aiguës & chroniques, & dans les maladies compoſées de léſions aiguës & de léſions chroniques, que les léſions des excrétions particulières au ſexe, ſont cauſées par les léſions des fonctions qui ont produit les maladies compoſées; dans ces cas, les léſions des excrétions particulières au ſexe ſont des effets; mais quoiqu'elles ne ſoient que des effets produits par la cauſe générale de la maladie, elles exigent toujours une attention dans le traitement, ainſi qu'on le verra dans la claſſe des léſions des excrétions, & dans ce que nous dirons par la ſuite à l'égard des indications & contre-indications. Quoique le nombre des eſpèces des maladies compoſées (44, 45 & 46) ſoit prodigieux, on pourra, par le moyen de nos claſſes, en diſtinguer toutes les diverſes eſpèces.

Les maladies compoſées (44, 45 65
& 46), ſont très-communes dans les gens des deux ſexes au deſſous de l'âge de trente ans, & elles exiſtent ſouvent dans les gens de cet âge ſans compli-

cations ; mais il n'eſt pas rare qu'elles ſoient compliquées dans les jeunes gens avec la petite vérole ou la rougeole, qui ſurviennent quelquefois dans le cours de ces maladies composées ; ainſi les jeunes Médecins doivent être fort vigilans pour changer le traitement dès que les ſignes de la première période de ces virus ſe manifeſtent. La gale, ou les écrouelles, ou le ſcorbut, ou la vérole, exiſtent quelquefois dans les jeunes gens avant qu'ils ſoient atteints de maladies compoſées & forment des complications. On verra par la ſuite le traitement qui convient dans ces maladies compliquées.

Toutes les eſpèces de maladies compoſées exiſtent rarement ſans complication dans les gens des deux ſexes, qui ont paſſé l'âge de trente ans ; la raiſon de cela, eſt que la goutte, les dartres & les rhumatiſmes qui ſont les virus les plus cõmuns dans nos climats, & ſur-tout dans les villes, ſe compliquent très-ſouvent avec les maladies compoſées qui ont lieu dans les gens au-deſſus de trente ans ; au-deſſous de cet âge, ces virus font rarement impreſſion, parce que quoiqu'ils exiſtent, leurs principes les plus actifs

ſe diſſipent par la tranſpiration inſenſible, qui eſt très-abondante à cet âge : mais l'obſervation apprend que plus on excède cet âge, plus la tranſpiration diminue & plus ces trois virus prennent d'activité ; & les gens atteints de ces virus n'eſſuyent aucune eſpèce de maladies, ſans que ces virus ne ſoient mis en action : ainſi dans les gens au-deſſus de cet âge qu'on ſçait être atteints de l'un de ces virus, les jeunes Médecins doivent employer les remèdes convenables, pour empêcher les métaſtaſes de ces virus. Dans les gens au-deſſus de trente ans qui n'ont pas encore été atteints des ſignes extérieurs de ces virus, mais qui ſont nés de parens qui en étoient atteints, on doit employer les mêmes précautions, parce que l'obſervation apprend que ces virus reſtent ſouvent en déliteſcence, & qu'il eſt rare qu'ils ne ſoient pas héréditaires. A l'égard des gens qui n'ont jamais été atteints de ces virus, & qui ſont nés de parens très-ſains, s'ils ont paſſé l'âge de trente ans, les jeunes Médecins doivent obſerver attentivement dans le cours de leurs maladies compoſées, s'ils ſe manifeſtent quelques-uns des ſignes de ces virus, & à leur première appa-

rition, on doit employer les moyens propres à les attirer à l'habitude du corps.

66 Il y a des maladies composées de lésions chroniques, & de lésions aiguës, qui sont causées par des virus; par exemple, la vérole survient à un scorbutique; ou un scroplucleux a contracté depuis peu une gonorrhée & des bubons vénériens; quoique dans ces complications de virus, il y ait des lésions chroniques & des lésions aiguës, les virus ont des caractères si bien marquées, qu'il n'est pas possible de confondre les maladies composées de lésions chroniques & de lésions aiguës, causées par des virus, avec les maladies composées de lésions chroniques & de lésions aiguës, que nous disons être causées par les lésions de fonctions principales; on en verra les différences dans nos classes.

67 Si un homme a en même-temps la fièvre putride (44), & la rougeole ou la petite vérole; si un autre homme dans le premier degré de la pulmonie (45), depuis trois ou quatre mois, & qui depuis quinze jours a contracté une gonorrhée & des chancres vénériens, reçoit un coup d'épée dans la poitrine; si un troisième est atteint de goutte,

de rhumatiſme, de dartres ; ſi un quatrième ſcorbutique & ſcrophuleux, a un bras caſſé, une plaie par une arme à feu ; ſi un cinquième à qui on vient de faire avaler du poiſon, eſt frappé d'un coup de poignard dans le ventre : tous ces hommes ont des maladies compliquées, dans leſquelles il y a en même-temps, des léſions de fonctions cauſées par quelques abus ou mauvaiſes qualités des ſix choſes non-naturelles, & des léſions cauſées par des virus, & des léſions de fonctions produites par des cauſes externes.

Pour diſtinguer les diverſes cauſes de ces maladies compliquées, & pour rapporter ces maladies aux diverſes claſſes auxquelles elles appartiennent, il faut 1°. ſuivre le procédé décrit (59, 62 & 64) qui fera connoître la fonction principale qui eſt léſée par quelques abus des ſix choſes non-naturelles, & qui eſt cauſe des léſions de pluſieurs autres fonctions. 2°. Par la claſſe des léſions cauſées par les virus, on diſtinguera les léſions des fonctions, & les léſions de l'habitude du corps cauſées par tel ou tel virus. 3°. Par la claſſe des léſions produites par des cauſes externes, on ſaura que telles & telles léſions ſont

produites par telle cauſe externe. Dès qu'on ſera aſſuré que les léſions de telle fonction ſont produites par telle cauſe, & que telles autres léſions ſont produites par telles autres cauſes, on rapportera ces maladies compliquées aux diverſes claſſes auxquelles elles appartiennent, c'eſt-à-dire à chacune des claſſes qui contient la deſcription de la cauſe & du traitement de l'une des maladies réunies. Pour traiter ces maladies compliquées, on emploira le traitement preſcrit dans chacune des claſſes de ces maladies qui exiſtent, en même-temps, dans le même ſujet; on obſervera dans ce traitement de commencer par porter ſecours aux maux les plus dangereux, en s'aſſujettiſſant aux indications & contre-indications.

68 Il y a des maladies extrêmement compliquées; par exemple, un homme eſt atteint en même-temps d'une maladie compoſée de léſions chroniques & de léſions aiguës, du ſcorbut, de la goutte, de dartres, & de la vérole. On a employé un régime, & des médicamens très-nuiſibles, tous ces maux réunis ſont défigurés & maſqués le uns par les autres; dans ces cas le jeune Médecin a beſoin de beaucoup d'attention, dè

recherches & de temps, pour découvrir les diverſes cauſes de ces diverſes maladies réunies, & pour rapporter chacune de ces maladies à la claſſe à laquelle elle appartient. Pour y parvenir il faut 1°. que le Médecin faſſe ceſſer le régime & les médicamens nuiſibles; 2°. qu'il n'ordonne aucun remède énergique, ſi l'indication vitale n'en exige pas abſolument; 3° que pendant quelque temps, pour tout remède, il employe les ſecours diététiques, que le malade garde le lit, qu'on éloigne tout ce qui peut lui nuire, le fatiguer, ou l'affecter de quelques paſſions, qu'il s'abſtienne de tous alimens ſolides, qu'il faſſe uſage abondamment d'une tiſane délayante; 4°. que le Médecin ſe faſſe rendre un compte exact de tous les maux, depuis le commencement de chacun d'eux, qu'il s'informe du temps où tel virus s'eſt manifeſté, du temps auquel on a contracté tel autre virus, du temps où la maladie chronique a commencé, de celui où la maladie aiguë eſt ſurvenue; 5° qu'il s'informe de toutes les léſions qui ont eu lieu à chacune de ces époques, & des léſions qui ont ſuccédé & qui ont augmenté pendant l'uſage de tel régime & de tel remède;

6°. après toutes ces recherches le Médecin ſe formera un tableau exact, dans lequel seront marquées les diverſes époques de chacun des maux, les diverſes léſions qui ont eu lieu aux diverſes époques, & les léſions qui ſe ſont manifeſtées pendant tel régime, & l'uſage de tel ou tel médicament; il comparera ce tableau avec l'état dans lequel eſt le malade, depuis qu'on a ſupprimé le mauvais régime & les médicamens nuiſibles, & qu'on a éloigné tout ce qui pouvoit lui faire quelqu'impreſſion; & qu'enfin on l'a livré à la ſeule action de la nature. Après cette comparaiſon, le jeune Médecin ſera en état de juger, que telle léſion qui exiſte depuis long-temps, eſt cauſée par tel virus, que telle autre léſion eſt cauſée par tel autre virus, qui a été contracté à telle époque, & que les léſions de telles fonctions ſont cauſées par les abus & mauvaiſes qualités de quelques-unes des ſix choſes non-naturelles, qui ont léſé telle fonction principale, & que la léſion de telle fonction principale, a cauſé telles & telles léſions, qui exiſtent depuis long-temps, & que telles léſions qui n'ont lieu que depuis peu, ſont cauſées par une fonction principale, qui a été léſée

par le mauvais régime & tels médicamens nuisibles : & en conséquence il rapportera facilement chacune de ces diverses maladies réunies à la classe à laquelle elle appartient.

Nous expliquerons par la suite dans le plan général de traitement, & dans un traité sommaire de Thérapeutique, la manière dont un jeune Médecin doit procéder au traitement des maladies, dont il ne connoît pas encore la cause, & au traitement des maladies, dont les causes n'ont point de signes qui leur soient propres & particuliers. Les maladies dont les causes n'ont point de signes qui leur soient propres & particuliers sont, par exemple, des anévrismes ou des varices dans quelqu'une des cavités; un amas de pus ou de lymphe corrompue dans quelque portion de viscères; des vaisseaux qui se rompent dans l'une des cavités; des polypes internes, des corps étrangers dans l'intérieur des cavités; heureusement ces maladies sont rares; on peut les regarder comme les bornes de l'art, en ce que 1° elles n'ont point de signes; 2° en ce que quand même elles auroient des signes particuliers, on n'auroit point de moyens, ni pour les

guérir, ni pour en empêcher les progrès.

69 Un jeune Médecin ne sera pas exposé à commettre des erreurs, il aura un procédé assuré, il ne prendra pas une espèce de maladie pour une autre, il ne rencontrera pas des symptômes & des circonstances qui puissent le rendre indécis, & l'empêcher de prendre le parti convenable, & il aura la satisfaction de guérir, dans tous les cas qui ne seront pas au dessus des ressources de l'art, s'il suit cette méthode avec application; pour cela, 1° il aura toujours présent à sa mémoire, les genres de causes, détaillés depuis (17) jusqu'à (28); 2° les genres de maladies, décrits depuis (29) jusqu'à (51); 3° il ne perdra pas de vue les signes généraux des maladies, caractérisés par les lésions des fonctions, & les lésions de l'habitude du corps décrites (52); 4° il recherchera les causes particulières des espèces de maladies, en suivant le procédé tracé depuis (58) jusqu'à (69); 5° après qu'il aura rapporté la maladie qu'il aura à traiter à l'une des classes indiquées, depuis (54) jusqu'à (58), ou bien il trouvera dans cette classe la description de tous les symptômes qu'il observe dans son malade, & il

y trouvera la deſcription de toutes les cauſes auxquelles ſon malade a été expoſé ; ou bien s'il ne trouve dans cette première claſſe que la deſcription d'une partie des ſymptômes de ſon malade, & que la deſcription d'une partie des cauſes auxquelles ſon malade a été expoſé ; cette première claſſe le renverra à d'autres claſſes, dans leſquelles il trouvera la deſcription de l'autre partie des ſymptômes de ſon malade ; & la deſcription des autres cauſes auxquelles ſon malade a été livré. Dans le premier cas il verra que la maladie à traiter appartient uniquement à la première claſſe, à laquelle il l'aura rapportée, & il en ſuivra exactement le traitement. Dans le ſecond cas il verra que la maladie à traiter appartient en partie à la première claſſe, & en partie à d'autres claſſes ; dès-lors il emploira le traitement preſcrit dans la première claſſe, contre l'une des cauſes, & il emploira le traitement preſcrit dans les autres claſſes, contre les autres cauſes, obſervant de ſatisfaire aux règles des indications & contre-indications que nous détaillerons dans le plan général du traitement, & dans le traité ſommaire de Thérapeutique.

70 On voit par ce que nous venons de dire (69) que cette méthode ne peut pas ſervir par parties & par chapitres iſolés, & que pour l'employer avec utilité, il faut que ceux qui ſe vouent à la pratique de la Médecine, l'aient étudiée avec aſſez d'application pour la poſſéder en entier, parce que ce n'eſt qu'en connoiſſant les genres de maladies, les genres de cauſes, les ſignes caractériſtiques des eſpèces de maladies, les cauſes particulières des eſpèces de maladies, les remèdes qui conviennent, & la manière d'employer ces remèdes, qu'on peut parvenir à ſoulager, à guérir, à préſerver des maladies, & à conſerver la ſanté.

*Plan général de traitement de toutes les eſpèces de maladies.*

71 Lorſqu'on a un malade à traiter, il faut commencer par examiner la force ou la foibleſſe de ſa conſtitution, l'état de toutes ſes fonctions; s'il n'en a qu'une qui ſoit léſée, c'eſt une eſpèce de maladie ſimple de la première diviſion (43); s'il a pluſieurs fonctions léſées, ou c'eſt une eſpèce de maladie compoſée aiguë de la ſeconde diviſion (44), ou une eſpèce compoſée chro-

nique de la troiſième diviſion (45), ou une eſpèce compoſée de léſions chroniques & de léſions aiguës de la quatrième diviſion (46), ou une eſpèce de maladie compliquée de la cinquième diviſion (49). Lorſqu'on aura reconnu que la maladie à traiter eſt une eſpèce de l'une ou de l'autre de ces diviſions, on en recherchera la cauſe. Si c'eſt une maladie ſimple, on en connoîtra la cauſe en ſuivant le procédé (58), ſi c'eſt une maladie compoſée aiguë, elle n'a qu'une cauſe qui agit promptement; elle a quelquefois deux cauſes dans les femmes; on reconnoîtra ces cauſes en ſe conformant au procédé (59) & (61), ſi c'eſt une maladie compoſée chronique, elle n'a qu'une cauſe qui agit lentement; quelquefois cette maladie a deux cauſes dans les femmes. On découvrira ces cauſes par le moyen de ce qui eſt dit (62) & (63), ſi c'eſt une maladie compoſée de léſions chroniques & de léſions aiguës, elle a toujours deux cauſes, & elle en a quelquefois trois dans les femmes. On diſtinguera ces cauſes, en procédant comme il eſt dit (64, 65 & 66), ſi cette maladie eſt compliquée de léſions cauſées par des virus, de

léſions produites par des cauſes externes, & de léſions cauſées par quelques abus ou mauvaiſes qualités des ſix choſes non-naturelles, qui ont léſé une fonction principale; en ſuivant le procédé (63 & 64, on connoîtra par la claſſe (23), les léſions qui ſont cauſées par des virus; on verra par la claſſe (22), les léſions qui ſont produites par des cauſes externes; & par l'une des claſſes des léſions des fonctions, on diſtinguera la fonction principale qui a été léſée par quelques abus des ſix choſes non-naturelles. Dès qu'on aura découvert les cauſes de la maladie à traiter, on connoîtra ſa claſſe ou ſes claſſes, puiſque les diverſes eſpèces de maladies appartiennent aux diverſes claſſes qui contiennent les deſcriptions des ſymptômes & de leurs cauſes, & le traitement de leurs cauſes. Si la maladie n'a qu'une cauſe, elle appartient à une ſeule claſſe; ſi la maladie a pluſieurs cauſes, elle appartient à pluſieurs claſſes, dans chacune deſquelles on aura trouvé la deſcription d'une partie de ces ſymptômes, & le traitement d'une de ces cauſes. En conſéquence, ſi la maladie n'a qu'une cauſe, il faut employer le traitement preſcrit dans ſa

classe : si elle a plusieurs causes, il faut employer, en même-temps, s'il est possible, les traitemens prescrits dans plusieurs de ces classes; s'il n'est pas possible d'employer plusieurs traitemens en même temps, il faut employer celui qui convient au mal le plus urgent.

Dans les maladies composées & com- 72
pliquées, il y a beaucoup plus de précautions à prendre qu'il n'y en a dans les maladies simples. Plus il y a de fonctions lésées dans une maladie, plus elle exige d'attention, de soins & de précautions, ainsi que nous allons l'expliquer dans les sections suivantes.

## PREMIERE SECTION.

Avant de commencer le traitement 73
de chaque espèce de maladies simples, il faut la rapporter à la classe des lésions de la fonction qu'on voit lésée dans cette classe, on verra les diverses espèces de causes qui donnent lieu aux diverses espèces de lésions de cette fonction, & on y trouvera les divers remèdes prescrits contre les diverses espèces de causes. Le jeune Médecin ayant trouvé dans cette classe la description de l'espèce de lésion de la

fonction qu'il obſerve dans le malade, ayant découvert par l'expoſé du malade ou des aſſiſtans, que telle cauſe qui produit cette eſpèce de léſion, a eu lieu, & ne voyant point d'autres cauſes, il ne lui reſte qu'à employer les remèdes qu'il trouvera preſcrits dans cette claſſe contre la cauſe de l'eſpèce de léſion qu'il reconnoît dans ſon malade, ayant égard à l'âge, au ſexe, & à la conſtitution du malade, d'après les obſervations ſéméïotiques dont nous traiterons ſommairement dans cette Introduction.

## SECONDE SECTION.

74 Lorſqu'un jeune Médecin aura à traiter une eſpèce de maladie compoſée aiguë, ou une eſpèce de maladie compoſée chronique, qui, l'une & l'autre, ainſi que nous l'avons dit, n'ont qu'une cauſe dans les hommes; après qu'il en aura reconnu la cauſe, qui comme nous l'avons dit, eſt la léſion notable d'une fonction principale, & qu'il aura rapporté cette maladie à ſa claſſe, qui eſt celle des léſions de cette fonction principale; il trouvera dans cette claſſe, la deſcription des diverſes eſpèces

de léſions de cette fonction principale ; il trouvera le détail de la mauvaiſe qualité & des abus des ſix choſes non-naturelles, par leſquels cette fonction peut être léſée. Il trouvera le détail des fonctions qui peuvent être léſées par les léſions de cette fonction principale. Dans tout cela, le jeune Médecin reconnoîtra l'eſpèce de maladie compoſée aiguë qu'il obſerve dans ſon malade, & il y reconnoîtra la cauſe; en conſéquence, il commencera le traitement, en employant les remèdes preſcrits dans cette claſſe, contre l'eſpèce de cauſe qu'il a reconnu avoir lieu, d'après l'expoſé de ſon malade & des aſſiſtans.

Les remèdes qu'on trouvera preſcrits dans cette claſſe, ſont indiqués; leurs qualités & leurs vertus feront voir que des remèdes qui ont des qualités & des vertus contraires à ceux-là, ſont contre-indiqués. Cependant comme il arrive que dans les maladies compoſées & compliquées, il y a ſouvent des léſions & des circonſtances qui contre-indiquent les remèdes les plus convenables & les plus appropriés à la cauſe de la maladie, il eſt néceſſaire que nous déſignions les cir-

constances & les lésions qui contre-indiquent les remèdes les plus efficaces & les plus énergiques.

1°. La saignée est contre-indiquée dans les gens en qui les vaisseaux sanguins sont fort petits ; lorsque le pouls est très-petit, très-foible ; lorsque les malades sont épuisés par des évacuations extrêmes, & sur-tout par des hémorragies ; lorsque la digestion est très-lésée, & qu'il y a des signes d'une très-grande quantité de mauvais sucs dans les premières voies ; lorsque les malades sont épuisés par des travaux excessifs, & des excès de Vénus. Elle est contre-indiquée dans le plus grand nombre d'indigestions, dans les maladies chroniques qui ont produit la grande maigreur & l'épuisement des forces, dans l'extrême vieillesse, dans les maladies où il y a obstruction dans le bas-ventre, dans l'extrême pâleur, dans l'ictère ou jaunisse, dans toutes les espèces d'hydropisie, & dans les épanchemens de sérosités dans le tissu cellulaire de la peau.

2°. Les vomitifs sont contre-indiqués dans l'hémoptysie, dans les pertes utérines, dans les autres espèces d'hémorragies, dans le temps des règles

exceſſivement abondantes, dans les inflammations du bas-ventre, ils ſont contre indiqués pour les femmes groſſes, pour les gens qui ſont ſujets au crachement de ſang, pour les gens qui ſont très-boſſus, & les gens qui ont la poitrine très-étroite, pour les gens qui ont des hernies qu'on ne peut réduire & contenir par les bandages, pour les gens très-foibles & très-maigres, & pour les gens qui ont le genre nerveux très-irritable, & qui ſont ſujets aux convulſions.

3°. Les purgatifs ſont contre-indiquées dans les fièvres lentes cauſées par des ſuppurations internes, dans l'inflammation des viſcères du bas-ventre; dans les hémorragies & pertes de ſang, dans l'épuiſement des forces, dans l'extrême maigreur, dans la grande vieilleſſe, dans les mélancholiques & hyſtériques qui ſont ſujets aux ſpaſmes & aux mouvemens convulſifs.

4°. Les narcotiques ſont contre-indiqués par la diſpoſition aux affections ſoporeuſes, & par toutes les eſpèces d'hydropiſie, par les vomiſſemens & diarrhées critiques, par la pleuréſie & la péripneumonie dans leſquelles ils ſupprimeroient l'expectoration.

5°. Les cordiaux ſont contre-indiqués dans les hémorragies, dans les inflammations, dans les léſions de la digeſtion accompagnées des ſignes d'une très-grande quantité de mauvais ſucs dans les premieres voies; dans la très-grande maigreur, dans la ſoif exceſſive, dans la plénitude des vaiſſeaux ou pléthore.

6°. Les appéritifs ſont contre-indiqués par les pertes de ſang, par les hémorragies, par l'extrême foibleſſe & l'extrême maigreur, par la grande vieilleſſe.

7°. Les remèdes incraſſans ſont contre-indiqués dans les obſtructions, dans les épanchemens de ſéroſités, dans les léſions de la digeſtion cauſées par l'épaiſſiſſement des ſucs de l'eſtomac.

75 Il ne faut pas que les jeunes Médecins s'imaginent que les contre-indicants que nous venons de citer, défendent abſolument, dans tous les cas, les remèdes qui ſont fortement indiqués; ils ne les défendent abſolument que dans le cas où le malade a le pouls preſqu'inſenſible, où l'artère paroît preſque vide, où l'épuiſement des forces eſt extrême. Dans ce cas, l'indication vitale ne ſouffre aucune contre-indication; elle doit être ſuivie;

( nous parlerons de l'indication vitale & des autres indications dans le Traité ſommaire de Thérapeutique ). Les contre-indicants défendent encore abſolument les remèdes indiqués dans les cas où les remèdes énergiques qui agiſſent promptement & avec violence, n'étant pas de première néceſſité, peuvent être ſuppléés par d'autres, qui agiſſent plus doucement, & qui quoique moins prompts & moins appropriés à la cauſe de la maladie, peuvent en plus de temps opérer l'effet déſiré : dans tous les autres cas, les contre-indicants n'exigent de la part du Médecin que la plus grande circonſpection & la plus grande précaution à l'égard des remèdes très-fortement indiqués, & dont l'action eſt très-violente. Le Médecin doit bien peſer l'importance du contre-indicant & celle de l'indicant ; il doit examiner avec bien de l'attention l'état du malade, la force ou la foibleſſe de ſa conſtitution : il doit enviſager toutes les léſions, & ſe repréſenter par le moyen des claſſes, & par le moyen des obſervations ſéméïotiques, les ſuites que peuvent avoir les léſions qui indiquent & celles qui contre-indiquent ; enſuite il

doit ſe déterminer à agir contre le mal qui menace des dangers les plus grands & les plus prochains ; & il doit employer les plus grandes précautions, pour que le remède qui eſt fortement contre-indiqué, & qui eſt cependant indiſpenſable, nuiſe le moins qu'il eſt poſſible aux léſions contre-indicantes. Par exemple, 1° dans le cours de la maladie compoſée aiguë (44), qui eſt une fièvre putride cauſée par la léſion de la digeſtion, s'il arrive que la reſpiration ſoit extrêmement génée, ſi précipitée & ſi peu profonde, que le malade ne puiſſe pas articuler deux mots ſans interruption, s'il reſſent une très grande douleur & une très-grande chaleur dans la poitrine, ſi la ſoif eſt très-ardente, ſi la bouche & la gorge ſont très-ſéches, ſi le pouls eſt extrêmement fréquent & dur, il n'eſt pas douteux qu'il y a une très-grande inflammation dans le poumon & la plévre. Quoique la léſion de la reſpiration ne ſoit dans cette maladie, que l'effet des léſions de la digeſtion, l'inflammation violente du poumon & de la plévre menace d'un danger plus grand & plus prochain que celui dont menacent les mauvais ſucs, qui engor-

gent d'autres viſcères & des vaiſſeaux ſecrétoires & lymphatiques. En conſéquence, il faut ſe hâter de remédier à l'inflammation violente : quoique les émétiques & purgatifs ſoient fortement indiqués par les léſions de la digeſtion, il faut les ſupprimer ; & quoique la ſaignée ſoit très-fort contre-indiquée par les léſions de la digeſtion, l'inflammation forte du poumon & de la plévre, la plénitude & dureté du pouls exigent que le malade ſoit ſaigné au plutôt, & qu'on réitère la ſeignée dans de courts intervalles, tant que la très-grande gêne de la reſpiration, la très-grande douleur, & la très-grande chaleur, la plénitude & dureté du pouls l'exigeront. Mais ſi dans cette même fièvre putride (44), le malade, a de temps en temps, du délire, ſi tous les viſcères du bas-ventre ſont engorgés, au point qu'il ne ſe faſſe aucune excrétion, ſi en même temps le malade a une douleur au côté qui ne ſoit pas très-vive, ſi la reſpiration n'eſt pas extrêmement gênée, s'il a une toux aſſez fréquente, mais qui ne ſoit pas très-violente & très-douloureuſe, ſi la chaleur dans la poitrine n'eſt pas très-inſupportable, ſi la ſoif n'eſt pas extrême, & ſi la bou-

che n'eſt pas très-ſéche. Cet état de la reſpiration & de la poitrine annonce qu'il y a inflammation dans le poumon ou dans la plévre ; mais cette inflammation n'eſt pas à un haut dégré ; le pouls n'étant pas extrêmement fréquent & n'étant pas dur, la ſoif n'étant pas inſupportable, la bouche n'étant pas extrêmement ſéche, les douleurs & chaleurs de poitrine n'étant pas très-violentes, cette legére inflammation de la poitrine ne menace pas d'un danger auſſi imminent, que celui dont menace l'engorgement du cerveau, marqué par le délire, & celui de l'engorgement des viſcères du bas-ventre, marqué par la ſuppreſſion des ſelles & des urines ; ainſi quoique les émétiques & purgatifs ſoient contre-indiqués par l'inflammation de la poitrine, ils ſont fortement indiqués par l'engorgement du cerveau & du bas-ventre ; il faut y avoir recours au plutôt, & les réitérer autant que l'engorgement du cerveau & celui des viſcères du bas-ventre, menaceront d'un danger plus urgent que l'inflammation de la poitrine ; & le plus ſouvent on verra qu'une legére inflammation dans la poitrine, qui dans cette maladie eſt cauſée par des ſucs

ſucs épais & groſſiers réſultans des léſions de la digeſtion, ſe diſſipera par l'uſage des émétiques & purgatifs.

2°. Si dans le cours de cette fièvre putride (44), le malade ſe plaint d'une très-grande chaleur & de douleurs très-violentes dans le bas-ventre, ſi le bas-ventre ſe gonfle, & ſi le malade n'y peut ſupporter la plus legère preſſion faite avec la main ſans pouſſer de grands cris; ſi les urines & les ſelles ſont ſupprimées; ſi le pouls eſt extrêmement fréquent & dur; ſi la bouche eſt très-ſéche & la ſoif très-ardente; il n'eſt pas douteux qu'il n'y ait une inflammation très-forte dans les viſcères du bas-ventre; cette inflammation forte menace d'un danger plus imminent que tous les autres ſymptômes de la fiévre putride: ainſi quoique les purgatifs ſoient fortement indiqués par la fiévre putride, ils ſont défendus par l'inflammation forte du bas-ventre; il faut les ſupprimer abſolument; & quoique la ſaignée ſoit contre-indiquée par l'abondance des mauvais ſucs, l'inflammation forte du bas-ventre exige qu'elle ſoit faite au plutôt, & qu'on la réitère fréquemment, autant que les douleurs & chaleurs du bas-ventre, la très-

grande ſoif & la dureté du pouls l'exigeront. Pendant l'uſage des ſaignées on fera boire abondamment des tiſanes relâchantes, telles que le petit-lait & l'eau de veau ; & pour ſatisfaire à l'indication de la fiévre putride, on emploira de l'huile d'amandes douces, pour faire couler les mauvais ſucs ; & à meſure qu'on verra diminuer les ſignes de l'inflammation, on donnera les minoratifs les plus doux, & peu à peu on y joindra des purgatifs moyens plus actifs.

3°. Une femme étant atteinte de la fiévre putride (44), s'il lui ſurvient une hémorragie utérine, l'hémorragie menace d'un danger plus imminent que la fiévre putride ; ainſi il faut s'abſtenir des émétiques & purgatifs, & avoir recours à la ſaignée ; ſi les ſaignées ne font pas ceſſer l'hémorragie, il faut employer les aſtringens, quoiqu'ils ſoient fort nuiſibles dans la fiévre putride. Si cette femme n'a que des règles très-abondantes ou une perte médiocre, ces accidens étant moins redoutables que ceux de la fiévre putride, il faut s'abſtenir des ſaignées, & ne pas ſuſpendre les émétiques & purgatifs, mais il faut les donner à doſes moindres.

Si une femme atteinte d'une fiévre putride accouche, & ſi les lochies tiennent de la nature de l'hémorragie, il faut s'abſtenir des émétiques & purgatifs. Si les vidanges ſont à l'ordinaire, & ſi les ſymptômes de la fiévre putride ſont grâves, il faut continuer les éméques & purgatifs, mais à moindre doſe.

Si les règles ou les lochies ſe ſuppriment dans le cours d'une fiévre putride; il ne faut pas ſuſpendre les émétiques & purgatifs, à moins qu'on ne voie des ſignes d'une inflammation forte ; ſi l'inflammation forte a lieu dans le bas-ventre, il faut avoir recours à la ſaignée du bras, aux demi-bains & fomentations émollientes ; ſi l'inflammation forte a lieu dans le cerveau ou dans la poitrine, il faut avoir recours à la ſaignée du pied & aux demi-bains & fomentations. La ſaignée ſera réitérée dans ces deux cas, auſſi ſouvent que le degré d'inflammation & la dureté, & la plénitude du pouls l'exigeront; mais ſi les règles ou lochies étant ſupprimées, il ne paroît aucun accident qne l'on puiſſe attribuer à cette ſuppreſſion, on continuera le traitement ſans avoir égard à la ſuppreſſion. De plus, ſi ces ſuppreſſions

ne caufent que des accidens peu grâves, quand même il y auroit dans quelque partie, de la douleur & de la chaleur, & autres legers fignes d'inflammation ; pourvu que le pouls ne devienne pas beaucoup plus fréquent, plus ferré, & plus dur, & que la foif ne devienne pas plus ardente, & la bouche beaucoup plus féche, l'inflammation forte n'exifte pas ; & dans ce cas, il ne faut pas fufpendre les émétiques & les purgatifs, ni en diminuer les dofes ; ces remedes étant capables de rétablir les règles & les lochies, fi elles font fupprimées ; & s'il arrivoit qu'à ces fuppreffions il fuccédât une affection foporeufe ou une grande oppreffion, il faut fe hâter de donner l'émétique à haute dofe, & de faire appliquer les véficatoires aux jambes ou aux cuiffes : ces remèdes feront précédés de la faignée fi le pouls eft plein & dur.

4°. Dans le cours de la maladie compofée chronique (45) qui eft une efpèce de pulmonie, s'il furvient une hémorragie du poumon ou de la matrice, ou d'une autre partie, la faignée eft fortement indiquée par la nature de ces accidens ; mais fi le malade eft dans le troifième degré de la pulmonie, s'il

eſt très-maigre & très-foible, ſi le mouvement du pouls eſt à peine ſenſible, ſi l'artère paroît vide, l'indication vitale défend la ſaignée; mais quoique le malade ſoit dans le troiſiéme degré, ſi la foibleſſe & la maigreur ne ſont pas extrêmes, ſi l'appétit n'eſt pas totalement éteint, & ſur-tout ſi le pouls eſt bien ſenſible, & que l'artère paroiſſe pleine, on fera une très-petite ſaignée; ſi on en éprouve du ſuccès, on la réitérera; ou ſi on craint qu'une évacuation trop prompte par la ſaignée ne cauſe de la défaillance, on appliquera les ſangſues.

5°. Si un malade a la peau & le blanc des yeux très-jaunes, ſi ſes jambes & ſes cuiſſes ſont enflées, ſi on découvre de l'eau dans la cavité du bas-ventre, la ſaignée eſt très-contre-indiquée par ces léſions; mais s'il ſurvient à ce malade une douleur très-vive dans la région des lombes, s'il y reſſent une très-grande chaleur, s'il a une ſoif ardente, ſi la bouche eſt très-ſéche, ſi les urines ſont ſupprimées; la ſaignée eſt abſolument néceſſaire, parce que l'inflammation des reins & des uretères menace d'un danger

plus prochain que toutes les autres léſions.

6°. Dans la maladie compoſée de léſions chroniques & de léſions aiguës (46), ſi les léſions de la fièvre putride ſont très-violentes, & ſi la pulmonie eſt dans le premier ou le ſecond degré, il faut employer contre la fièvre putride, qui menace d'un danger plus prochain que la pulmonie, les émétiques & les purgatifs; mais il faut les donner à moindre doſe, & choiſir ceux qui irritent & fatiguent le moins.

7°. Une femme délicate qui a fait pluſieurs fauſſes-couches, eſt groſſe: elle a une indigeſtion qui menace d'apoplexie; l'émétique eſt très-fort contre-indiqué par la groſſeſſe, & les fauſſes-couches qui ont eu lieu; mais l'apoplexie menace d'une mort prochaine, il faut donner l'émétique au plutôt.

8°. Un homme robuſte & replet a fait excès d'alimens très-aſſaiſonnés, de liqueurs ſpiritueuſes, il a une indigeſtion très-grave, l'eſtomac eſt extrêmement plein & très-diſtendu; il ne ſe fait aucune évacuation, le malade eſt accablé, aſſoupi; l'émétique eſt indiqué par l'indigeſtion & la menace d'apoplexie.

Mais le pouls eft très-plein & très-dur ; l'émétique eft contre-indiqué par la plénitude des vaiffeaux du cerveau qui pourroient fe rompre dans les fecouffes caufées par l'émétique : la plénitude des vaiffeaux indique la faignée, qui eft fortement contre-indiquée par l'indigeftion. Le Médecin ne doit pas perdre du temps ; la vie du malade eft dans le plus grand danger ; l'indication vitale exige qu'on emploie pour ainfi dire, en même-temps, ces remèdes fi fort indiqués & contre-indiqués ; il faut faire au plutôt une faignée, & fur le champ donner l'émétique ; en attendant que l'émétique agiffe, fi le pouls n'eft pas fenfiblement moins plein & moins dur, on réïtérera la faignée une feconde & même une troifième fois dans un court efpace de temps, enfuite on réïtérera la dofe d'émétique, fi la première n'a pas produit des évacuations fuffifantes pour diffiper le danger.

9°. Dans les maux qui de leur nature font reconnus incurables par une longue fuite d'obfervations, & dans ceux qui le font devenus ou par leur ancienneté ou parce que le malade eft dans l'extrême vieilleffe, ou parce que le malade eft d'une conftitution très-

foible, les remèdes énergiques ſont défendus; le Médecin ne doit pas tenter dans ces cas de les employer dans la vue de guérir, il ne doit s'occuper qu'à employer les divers ſecours qu'enſeigne la diétètique pour pallier, adoucir & diminuer le progrès des maux incurables.

10°. Dans le commencement des maladies dans leſquelles la cauſe n'eſt pas encore connue, & où il n'y a aucun ſymptôme qui indique d'une manière bien marquée les remèdes énergiques tels que la ſaignée, les émétiques, les purgatifs, les cordiaux, les narcotiques, les ſudorifiques & les épiſpaſtiques; le Médecin ſeroit très-imprudent ſi ſur une ſimple conjecture, il ordonnoit l'un de ces remèdes; il doit ſe borner à défendre les alimens ſolides, à ordonner une copieuſe boiſſon délayante, à conſeiller le repos, la tranquillité, & une ſituation à l'abri des injures de l'air, & la plus favorable pour la tranſpiration, juſqu'à ce qu'il connoiſſe les cauſes; alors il adminiſtrera les ſecours de la chirurgie & de la pharmacie qui ſont indiqués.

76 Des exemples que nous venons de citer, il réſulte que les jeunes Méde-

cins doivent faire continuellement la plus grande attention, pendant le traitement des maladies composées, aux lésions qui sont causes & aux lésions qui sont effets; si parmi les lésions qui sont effets, on en observe une seule qui empire beaucoup pendant l'action des remèdes qui sont employés pour détruire la cause; il faut examiner si cette lésion est d'une grande importance, & si elle pourroit devenir plus dangereuse que toutes les autres lésions réunies; ou bien si cette lésion n'est pas redoutable, ou si la cause qui indique un remède & la lésion qui le contreindique, ne sont dangereuses ni l'une ni l'autre; dans le premier cas, il faut ou suspendre ou diminuer les remèdes destinés contre la cause, selon que la lésion qui n'est qu'effet est plus ou moins dangereuse; & il faut employer des remèdes pour diminuer ou dissiper cette lésion qui n'est qu'effet. Par exemple, dans une maladie causée par la suppression de la transpiration, s'il y a plusieurs fonctions lésées, & si entr'autres la respiration est fort gênée; si on observe qu'en employant les remèdes appropriés pour rétablir la transpiration, la gêne de la respiration aug-

mente au point de faire craindre pour la vie, on doit ceſſer ces remèdes ; puiſque la très-grande gêne de la reſpiration menace d'un danger plus prochain que toutes les autres léſions produites par la ſuppreſſion de la tranſpiration ; & dans ce cas il faut ſe hâter d'employer des remèdes pour diminuer & détruire s'il eſt poſſible la très-grande gêne de la reſpiration. Après que le Médecin aura pallié ou détruit ce ſymptôme, il recommencera les remèdes appropriés contre la cauſe de la maladie. Dans le ſecond cas, la léſion qui augmente n'étant pas très-importante, quand même on verroit que les remèdes appropriés contre la cauſe pourroient encore beaucoup augmenter cette léſion, ſans danger pour la vie, on doit continuer les remèdes capables de détruire la cauſe. Par exemple, 1°. la douleur ou léſion du ſens univerſel, augmente quelquefois beaucoup par les remèdes appropriés à la cauſe de cette léſion ; les véſicatoires, les cautères & le garou cauſent ſouvent des douleurs plus violentes que les douleurs vagues pour leſquelles on les a appliqués. 2°. La faim eſt ſouvent plus inſupportable que la maladie pour la-

quelle on a ordonné la diete ténue. 3°. La diminution de la faim, l'infomnie, la maigreur, la diminution des forces-musculaires augmentent souvent beaucoup par l'action des remèdes qu'on emploie contre les causes des maladies; mais toutes ces lésions ne sont point à craindre tant qu'on voit qu'on diminue la cause de la maladie; & l'observation journalière apprend que dès que la cause est détruite, on rétablit facilement le sommeil, la nutrition, l'appétit, & les forces musculaires, lorsque les lésions de ces fonctions sont en partie l'effet d'une cause qui n'existe plus, & en partie l'effet de la longue privation des alimens & des remèdes qui étoient nécessaires pour détruire la cause de la maladie.

Dans le troisième cas, si la cause qui indique un traitement & la lésion qui le contre-indique, ne sont dangereuses ni l'une ni l'autre, le Médecin emploira contre la cause, les remèdes du genre de ceux qui sont le plus indiqués, & choisira ceux qui sont les plus doux & qui peuvent le moins nuire à la lésion dont on craint l'augmentation ultérieure; il choisira aussi parmi les remèdes qui conviennent à

la léſion contre-indicante, ceux qui peuvent le moins nuire à la cauſe de la maladie ; ſi le Médecin juge qu'en combattant en même temps & la cauſe indicante & la léſion contre-indicante, il ne réuſſira pas auſſi promptement & auſſi sûrement à guérir le malade, que s'il attaquoit ces deux maux l'un après l'autre ; il commencera par travailler uniquement à détruire celui des deux maux qui peut entraîner le plus de léſions, & lorſqu'il aura réuſſi, il s'occupera de l'autre mal.

77 Dans les maladies aiguës & dans les maladies chroniques, cauſées par des virus & par des cauſes externes que nous diſtinguerons en raiſon de leurs cauſes, de celles que nous nommons maladies compoſées aiguës ou chroniques, on ſuivra le traitement preſcrit dans la claſſe des virus & dans celle des léſions produites par les cauſes externes, en obſervant les règles générales que nous venons de donner à l'égard des contre-indications dont nous parlerons encore, ainſi que des indications dans le Traité ſommaire de Thérapeutique.

## TROISIEME SECTION.

Dans les maladies compoſées & compliquées il arrive fréquemment de grands changemens ; des nouvelles léſions qui ſurviennent, contre-indiquent ſouvent les remèdes qui étoient bien indiqués au commencement de la maladie ; & ces nouvelles léſions ſont ſymptomatiques ou critiques. 78

On nomme léſions ſymptomatiques, celles qui ne contribuent pas à la diminution des anciennes léſions, ou celles qui ajoutent au danger des anciennent léſions. Par exemple ; 1°, ſi les ſueurs exceſſives, les vomiſſemens, les diarrhées qui arrivent quelquefois dans le cours de la maladie compoſée & aiguë (44), ne diminuent pas la fréquence du pouls, la gêne de la reſpiration, la toux, la peſanteur & la douleur de tête, les léſions des excrétions, l'embarras douloureux des viſcères; ces ſueurs, diarrhées, & vomiſſémens ſont ſymptomatiques; ils ne doivent point empêcher le Médecin de travailler par tous les moyens indiqués, dans la claſſe des léſions de la digeſtion, à évacuer les mauvais ſucs 79

qui ſont cauſes de la maladie. 2°. Si dans la maladie compoſée aiguë (44) un homme a un flux hémorroïdal médiocre, ou ſi une femme éprouve une perte peu conſidérable ; ſi ces écoulemens de ſang ne diminuent pas les premiers accidens de la maladie compoſée, le Médecin ne doit ſuſpendre ni diminuer l'énergie des remèdes indiqués par la cauſe, que dans le cas où il verroit que ces nouvelles léſions augmenteroient à un point plus dangereux que la cauſe de la maladie. 3°. Si dans le cours d'une maladie compliquée des léſions de la maladie compoſée aiguë (44) & du virus dartreux ou goutteux, ou rhumatiſmal, ou galeux : le malade qui, dès le commencement de la maladie, avoit des ſignes extérieurs de l'un ou de pluſieurs de ces virus, éprouve tout à coup des douleurs vives, & une grande chaleur dans le bas ventre, & qu'en mêmetemps les dartres, la goutte & le rhumatiſme & la gale aient diſparu, ou que leur impreſſion à l'habitude du corps, ſoit beaucoup moindre ; il n'eſt pas douteux que la chaleur & la douleur du bas-ventre ne ſoient un commencement d'inflammation cauſée par le tranſ-

port des virus ſur les viſcères. Ce changement de léſion qui ſurvient dans le cours de la maladie compliquée eſt très-dangereux ; il contre-indique & même défend les émétiques & purgatifs indiqués par les léſions de la digeſtion ; il indique la ſaignée, les véſicatoires & autres moyens qui peuvent appeller les virus à l'habitude du corps.

Dans toutes les maladies compoſées 80
aiguës ou chroniques, qui ont lieu dans des perſonnes atteintes de l'un de ces quatre virus ; quand même ces virus n'auroient pas donné depuis long-temps des marques extérieures de leur exiſtence, on doit toujours regarder les maladies compoſées, comme compliquées ; en conſéquence, on doit toujours travailler à attirer ces virus à l'habitude du corps, par le moyen des véſicatoires, des cautères & autres moyens preſcrits dans leurs claſſes ; & le Médecin doit toujours examiner avec la plus grande attention, l'action de ces virus, & être toujours ſur ſes gardes pour prévenir ou arrêter, & empêcher leur tranſport dans l'intérieur, qui rend toujours les maladies compliquées plus grâves, & ſouvent funeſtes.

On nomme léſions critiques celles 81

qui ſurviennent dans le cours des maladies compoſées & compliquées, & qui diminuent les anciennes léſions qui étoient dangereuſes; par exemple, 1°. les ſueurs, les diarrhées, les vomiſſemens, les abondances d'urine qui ont quelquefois lieu dans la maladie compoſée aiguë (44), ſont critiques; ſi ces accidens quelque incommodes qu'ils ſoient, diminuent la fréquence du pouls, la gêne de la reſpiration, la douleur de tête, l'accablement, la léſion des excrétions & l'embarras des viſcères; dans ces cas le Médecin doit travailler à aider celle de ces évacuations qui s'eſt déclarée avantageuſe au malade, & il doit ſuſpendre les remèdes indiqués par la cauſe, s'ils ſont capables de diminuer l'évacuation qui procure la diminution du mal. 2°. Si un homme ou une femme qui ſont ſujets tous les matins, habituellement ou périodiquement, à des vomiſſemens de matières glaireuſes, aigres ou amères, à des expectorations abondantes, à des ſalivations, à des ſueurs, à des dévoiemens, aux hémorroïdes, éprouvent une maladie quelconque, après la ſuppreſſion de l'une de ces évacuations périodiques ou habituelles; & ſi dans le

cours de cette maladie, ces évacuations ſurviennent, & ſi elles diminuent les léſions, elles ſont critiques; il faut ſuſpendre les remèdes qui pourroient leur nuire, & inſiſter ſur les moyens qui peuvent entretenir ces évacuations, tant qu'on voit qu'elles ſoulagent; & ſi elles paroiſſent inſuffiſantes pour guérir entièrement, on y joindra les remèdes indiqués par la cauſe de la maladie. 3°. Si des gens de l'un ou de l'autre ſexe ſujets à la goutte, aux dartres & aux rhumatiſmes, n'ont pas eu depuis long-temps des ſignes extérieurs de ces virus, & s'ils éprouvent une maladie dans le cours de laquelle ces virus ſe manifeſtent à l'hábitude du corps; le retour de ces virus à l'habitude du corps eſt toujours une criſe très-avantageuſe, & ſouvent ſuffiſante pour guérir; ainſi on ne doit pas négliger les moyens preſcrits dans la claſſe de ces virus, pour les maintenir à l'habitude du corps; & ſi on voit qu'ils ne puiſſent pas opérer entièrement la guériſon, on y joindra les remèdes indiqués par la cauſe de la maladie qui eſt compliquée avec ces virus; avec l'attention que ces remèdes appropriés contre la cauſe des léſions de fonctions

ne nuiſent pas à l'expulſion des virus à l'habitude du corps. 4°. Si une femme atteinte depuis long temps d'une ſuppreſſion de règles, ou de fleurs blanches habituelles, ou d'un flux hémorroïdal périodique, éprouve depuis quelque temps des douleurs, des chaleurs dans la tête, ou à la poitrine, ou au bas-ventre avec fièvre; & ſi dans le cours de ces maux il ſurvient une perte ou un flux hémorroïdal conſidérable, ou des fleurs blanches très-abondantes; ces nouvelles léſions ſont critiques, ſi depuis leur avénement, les douleurs & chaleurs de tête, de poitrine & du bas-ventre ſont moindres, ſi le pouls eſt moins fréquent & plus ſouple; dans ces cas de criſe heureuſe, le Médecin doit ſuſpendre les remèdes qui étoient indiqués par la fièvre & par les douleurs, & il doit ſeulement veiller & obſerver ſi la nature ſeule guérit, ce qui arrive ſouvent; ou s'il doit lui aider dans le cas où la criſe ſeroit inſuffiſante; ou s'il doit modérer les efforts de la nature dans le cas où ils ſeroient trop violents, & pourroient nuire. 5°. Si un homme qui n'a jamais eu la goutte, ou des dartres, ou des rhumatiſmes, eſt atteint d'un grâve aſſoupiſſement,

ou s'il a des douleurs vives, & des chaleurs dans les viſcères avec fièvre, & que pendant le cours de cette maladie il ſurvienne un éryſipèle, un phlegmon, ou autre éruption, ou dépôt à l'habitude du corps, ou la goutte, ou un rhumatiſme, ou des dartres; & ſi depuis les nouveaux accidens les douleurs & la fièvre diminuent, c'eſt une criſe très-heureuſe que le Médecin ne doit pas troubler; il doit ceſſer les remèdes qui étoient indiqués avant qu'elle ne ſe fût déclarée, il doit ſeconder les efforts de la nature; il doit entretenir & augmenter s'il eſt néceſſaire, ces nouveaux accidens juſqu'à ce que les anciens ſoient totalement diſſipés; après quoi il travaillera à adoucir les douleurs de la goutte & du rhumatiſme, par les moyens preſcrits dans la claſſe des virus, & à guérir les éryſipèles ou phlegmons, ou autres éruptions, par les moyens preſcrits dans la claſſe des léſions de l'habitude du corps produites par des cauſes internes. 6° On ne voit pas toujours au premier inſtant, ſi les nouvelles léſions qui ſurviennent dans le cours des maladies ſont ſymptomatiques ou critiques; lorſque dans ce premier inſ-

tant, on n'aperçoit ni augmentation, ni diminution dans la maladie, on doit suspendre les remèdes appropriés contre la cause, s'ils sont capables de nuire aux lésions nouvelles; mais s'ils ne sont pas capables d'empêcher la crise qu'on soupçonne, il faut continuer les remèdes contre la cause : lorsqu'on sera assuré que la nouvelle lésion est critique, on ne s'occupera plus qu'à employer les précautions qui peuvent favoriser la crise ; ces précautions sont prescrites dans les classes des lésions auxquelles ces lésions se rapportent.

82 On peut espérer des crises dans toutes les maladies ; mais comme il n'y a point de signes certains qui puissent les faire prévoir, le Médecin ne doit pas les attendre dans l'inaction ; il doit les respecter lorsqu'elles paroissent : mais jusqu'à leur arrivée il ne doit jamais être un spectateur oisif; il doit continuellement employer le régime & les remèdes à mesure que les causes l'exigent, & que les circonstances les permettent.

## QUATRIEME SECTION.

Dans toutes les maladies, on diſtingue 83
pluſieurs périodes ou temps. Dans les maladies qui ſe terminent par la mort, il n'y a ordinairement que deux périodes qui ſont le commencement dans lequel les fonctions ſont plus ou moins léſées, & la ſeconde période dans laquelle le nombre des léſions augmente; & toutes vont toujours en empirant plus ou moins promptement. Les ſignes qui annoncent ordinairement que les maladies ſont mortelles ſont, 1°, la durée de la ſeconde période ou accroiſſement au-delà du terme ordinaire. 2°. Les remèdes qui, quoique très-fortement indiqués & très-prudemment adminiſtrés, n'ont point d'effets, ou n'en produiſent que de très-inſuffiſants 3°. L'intenſité & la violence des léſions. Quoique ces trois ſignes annoncent ordinairement la mort, le Médecin ne doit pas déſeſpérer du malade; il n'eſt pas rare de voir dans les maladies très-grâves, que la période de l'accroiſſement paſſe la durée ordinaire, & que pendant longtemps les remèdes n'ont aucun effet; cela arrive ſouvent dans

les fièvres malignes, dans les fièvres putrides, dans les fluxions de poitrine, dans l'apoplexie, dans la paralysie, dans la pulmonie, dans les diverses espèces d'inflammations, dans le scorbut, dans les obstructions, & dans les diverses espèces d'hydropisie, &c. Cependant on voit que plusieurs de toutes ces espèces de maladies guérissent, quoique la durée de l'accroissement ait passé le terme ordinaire, & quoique pendant un long espace de temps, les remèdes n'ayent produit aucun effet, ou qu'ils n'en ayent eu que de très-insuffisants : ainsi quand le Medecin a employé toute son attention à observer toutes les lésions, & qu'il en a découvert les causes, & qu'il emploie avec toute la prudence possible, les remèdes les mieux indiqués ; quoiqu'il n'apperçoive pas des effets aussi prompt & aussi avantageux qu'il les désire, il ne doit pas changer de remèdes, ou du moins il ne doit pas en employer d'un autre genre que ceux qu'il a reconnu être parfaitement appropriés à la cause. Il doit les continuer autant que les indications les exigent & autant que les forces du malade les permettent.

84 Dans les maladies qui guérissent, on

distingue quatre périodes ou temps; la première période est nommée *commencement*, dans laquelle les lésions se manifestent; le seconde période nommée *accroissement* est celle où les lésions vont toujours en augmentant; la troisième période ou *état* est l'espace de temps plus ou moins long durant lequel les lésions n'augmentent ni ne diminuent; la quatrième période nommée *déclin*, est le temps où le nombre des lésions & leur intensité vont toujours en diminuant: cette diminution, s'opère quelquefois très-promptement par le moyen des crises; le plus souvent le déclin se fait peu-à-peu.

Dans chaque espèce de maladies, les remèdes qui sont indiqués dans une période, sont très-souvent fortement contre-indiqués dans d'autres périodes; ce n'est que dans les maladies très-grâves, lorsque les fonctions sont très-violemment lésées, & que par conséquent les indications sont très-marquées, qu'on doit, dès les premiers instans de la maladie employer, pour ainsi dire, sans préparation, les remèdes les plus actifs & les plus violens.

Dans les maladies qui ne menacent d'aucun danger imminent, & dans les-

quelles les fonctions étant très-modérément léſées, les cauſes ne ſont pas encore très-apparentes, & les indications ne ſont pas encore bien marquées; il faut dès les premiers inſtans de la maladie, défendre les alimens ſolides, ordonner une boiſſon abondante de tiſane appropriée aux léſions qui ſe manifeſtent, preſcrire des lavemens, conſeiller le repos & la tranquillité, faire éviter les intempéries de l'air, & inſiſter dans ces ſecours de la diététique, juſqu'à ce qu'on ait découvert les cauſes de la maladie, & que les indications ſoient bien marquées; dès lors il faut ordonner les remèdes énergiques indiqués, & les continuer pendant l'accroiſſement & l'état, à un degré plus haut ou moindre, & après des intervalles plus ou moins longs, relativement au degré de l'intenſité des léſions, & autant qu'il ne ſurvient pas dans la maladie des changemens qui contre-indiquent ces remèdes; obſervant que s'il y a des redoublemens & rémiſſions dans la maladie, on choiſira toujours les temps de rémiſſion, pour donner les remèdes énergiques.

Mais ces remèdes énergiques qui étoient ſi bien indiqués dans le commencement, l'accroiſſement & l'état de

de la maladie, & qui ont commencé à produire une diminution dans le nombre & la violence des léſions, doivent être employés plus modérément, dès que le déclin commence; par exemple, 1° la ſaignée eſt rarement indiquée dans le commencement du déclin, & elle eſt ſouvent contre-indiquée dans le cours du déclin par l'épuiſement des forces. 2°. Les émétiques ſont preſque toujours contre-indiqués par la foibleſſe qui eſt conſidérable dès le commencement du déclin d'une maladie, dont les trois premières périodes ont été longues. 3°. Les purgatifs qui ſont ſouvent néceſſaires dans le déclin doivent être moins forts, moins actifs que ceux qui ont été adminiſtrés dans les autres périodes, & ils doivent être réitérés moins fréquemment. 4°. Les cordiaux ſpiritueux & âcres qui dans le commencement de la maladie étoient très-indiqués dans la foibleſſe du pouls, cauſée par le grand abattement des forces, ſont très-forts contre-indiqués dans la foibleſſe du pouls cauſée, dans le déclin, par l'épuiſement des forces: (ces cauſes oppoſées de la foibleſſe du pouls ſont décrites dans le traité ſommaire de Thérapeutique,

où l'on parlera de l'indication vitale ).
5°. Les alimens étoient très-contre-indiqués dans le commencement de la maladie & dans l'accroiſſement & l'état; à la fin du déclin, ils ſont indiqués; il faut les ordonner peu-à-peu, en commençant par les alimens liquides les plus mucilagineux, & par degré, les alimens ſolides les plus faciles à digérer.
6°. Tous les remèdes énergiques qui ont été employés avec ſuccès dans les trois premières périodes de la maladie, ſont contre-indiqués dans le déclin qui eſt opéré par une criſe ſalutaire; & lorſque les humeurs vicieuſes qui dans les premières périodes étoient fixées ſur les viſcères, ſe trouvent, dans le déclin, dépoſées à l'extérieur du corps.

85 Dans le déclin des maladies il n'y a plus que les dangers que l'imprudence, & l'indocilité des malades peuvent cauſer, mais ils ſont très-grands; il n'eſt pas rare de voir périr des malades après avoir éprouvé un déclin qui promettoit une convaleſcence très-prochaine, & cela pour avoir pris des alimens ſolides avant qu'ils ne fuſſent dans le cas de les digérer, ou pour avoir refuſé des remèdes qui étoient encore néceſſaires, ou pour avoir commis d'autres

imprudences. Le Médecin ne ſauroit donc aſſez recommander aux malades, d'avoir, dans le déclin, autant de docilité, qu'ils en ont eu dans les autres périodes lorſqu'ils y étoient contraints par la peur de mourir, ou par la violence du mal.

Il y a des cauſes de maladies très- 86
grâves qui n'ont point de ſignes qui leur ſoient propres ; par exemple, des anévriſmes & des varices internes, des vaiſſeaux qui ſe rompent dans le cerveau, ou dans les cavités du bas-ventre & de la poitrine, des collections de pus, de ſanie ou de lymphe corrompue, qui ſe ſont formées dans quelques viſcères, ſans qu'il y ait eu aucun ſigne de léſions notables, des polypes, & des corps étrangers.

Il y a des maladies compliquées de tant de cauſes ſi violentes & ſi oppoſées les unes aux autres, qu'il n'y a point d'indication curatoire qui n'ait une contre-indication qui défend : dans ces cas déplorables, il y a l'indication vitale & l'indication mitigatoire à remplir ; le Médecin doit travailler à ſatisfaire à ces deux indications.

Dans les maladies dont les cauſes n'ont point de ſignes qui leur ſoient propres, le Médecin doit employer les

ſecours diététiques les plus favorables à chacune des fonctions, & ſatisfaire à l'indication vitale & curatoire ; il ne doit faire que cela, & il doit ſe reſſouvenir que s'il ne peut pas être utile, il ne doit pas s'expoſer à nuire.

*Analyſe ſuccinte des cinq parties de la Médecine.*

87 Nous avons dit qu'un Médecin qui ſuivra cette méthode avec application, aura une conduite aſſurée, qu'il ne trouvera pas dans les maladies, des ſymptômes & des circonſtances qui puiſſent l'empêcher de prendre le parti convenable, & qu'il aura la ſatisfaction de guérir dans tous les cas, où les maladies ne ſeront pas au-deſſus des reſſources de l'art.

Ces aſſertions paroîtront incroyables à ceux qui ſont dans l'opinion que la Médecine eſt conjecturale & incertaine dans toutes ſes parties. Cette opinion eſt accréditée dans une partie du Public, parce qu'elle a été répandue par des gens qui ne connoiſſoient que très-ſuperficiellement la théorie de la Médecine, & qui en ignoroient la pratique; mais qui s'étant fait une gran-

de réputation par d'autres ſciences, ont entraîné l'approbation d'un nombre de perſonnes, qui ne ſont pas aſſez inſtruites pour juger ſainement ce qu'on leur dit.

Des Docteurs en Médecine, doués 88
d'un beau génie, ayant bientôt aperçu les bornes de la théorie & l'inſuffiſance des remèdes contre beaucoup de maladies, ont préſumé qu'en ne ſuivant pas la route ordinaire, ils pourroient étendre les connoiſſances en théorie & augmenter les ſuccès dans la pratique. Les uns, par le moyen des injections, ont travaillé à découvrir les plus petits vaiſſeaux du corps humain : les autres, par le moyen d'un microſcope, ont eſpéré de découvrir les premiers élémens des fibres & les atômes, dont l'aſſemblage forme les diverſes liqueurs du corps humain : d'autres, frappés de la certitude des Mathématiques, ont tenté de calculer les forces du cœur, l'action des vaiſſeaux ſur les liqueurs, le mouvement des liqueurs dans tels ou tels organes : d'autres, par le moyen de l'attraction & de la gravitation, ont imaginé pouvoir expliquer les phénomènes les plus inconnus de l'économie animale :

d'autres, par leurs connoiſſances & expériences chimiques, ont cru pouvoir déterminer la nature des parties élémentaires qni compoſent les ſolides & les fluides du corps humain.

Ces ſcrutateurs, & pluſieurs autres qui ont employé d'autres moyens pour pénétrer dans les ſecrets de la nature, ne ſauroient être aſſez loués de leur zèle, de leurs travaux, & de leur patience ; ils ont fait des découvertes curieuſes & qui embelliſſent la théorie ; mais l'enthouſiaſme des nouvelles découvertes a fait bâtir nombre de ſyſtêmes oppoſés les uns aux autres, & dont chacun a trouvé des partiſans qui ont eſſayé des procédés nouveaux pour combattre les maladies; ces ſyſtêmes oppoſés & ces traitemens oppoſés ont étendu l'opinion de l'incertitude de la Médecine.

Cette opinion étant très-nuiſible aux malades, dont elle peut éteindre l'eſpérance, & étant très-redoutable dans les jeunes Médecins, qu'elle pourroit induire à faire les expériences que leur imagination leur ſuggéreroit, nous allons examiner dans chacune des parties de la Médecine, ce qui eſt incertain, ce qui eſt démontré, & ce qui eſt conſtaté par l'obſervation.

*Anatomie.*

L'Anatomie démontre les principaux 89
organes du corps humain, les principales liqueurs qui y circulent, qui s'y forment & qui s'y dépoſent, & qui en ſont expulſées ; mais de quelques ſecours que les Anatomiſtes ſe ſoient aidés, ſoit les injections, ſoit les microſcopes, &c. ils n'ont pu démontrer les premieres fibres, les premiers petits vaiſſeaux, dont tous les organes ſont composés ; ils n'ont pu démontrer les parties élémentaires des ſolides & des liquides ; ils ne ſont pas parvenus à connoître l'organiſation du cerveau, celle des nerfs, non plus que les vaiſſeaux excrétoires de pluſieurs glandes.

*Phyſiologie.*

La Phyſiologie enſeigne l'uſage, 90
les fonctions & les relations de tous les objets que l'Anatomie a démontrés ; elle démontre elle-même que les muſcles ſont les organes du mouvement ; que les nerfs ſont les principes du mouvement & du ſentiment ; elle démontre le méchaniſme de la circulation du

ſang, le mécaniſme de la reſpiration, le mécaniſme des excrétions ; elle démontre que le chyle eſt extrait des alimens ſolides & liquides par le mêlange des ſucs de l'eſtomac, des ſucs des inteſtins, du pancréas & du foie, & par l'action des organes digeſtifs ; elle démontre que le chyle parcourt les vaiſſeaux lactées pour ſe rendre dans la veine ſous-claviere, enſuite dans les autres organes de la circulation & de la reſpiration, où il ſe transforme en ſang; elle démontre que le ſang eſt la ſource de diverſes liqueurs qui ont des qualités oppoſées ; la ſalive eſt inſipide, l'urine eſt ſalée, le lait a une douceur très-agréable, le fiel eſt d'une amertume inſupportable ; elle connoît les organes des ſens externes ; enfin, elle connoît le concours & l'ordre de tout ce qui conſtitue l'état de ſanté, qui conſiſte dans l'exercice libre, facile & conſtant de toutes les fonctions.

Mais la Phyſiologie ne connoît pas l'uſage des principales parties du cerveau, du cervelet, de la moëlle épiniere, du tymus, des reins ſuccenturiaux, de pluſieurs glandes, &c. Elle ne connoît pas la manière dont le chyle eſt formé par la digeſtion ; elle ne

connoît pas les parties élémentaires du ſang ; elle ignore le mécaniſme par lequel des liqueurs d'une nature oppoſée émanent du ſang ; elle n'a que des ſyſtêmes ſur la génération & la nutrition ; elle ne peut concevoir les relations des ſens externes avec le ſens interne ; elle ne peut concevoir les rapports du ſens interne avec les mouvements volontaires & involontaires : ce que la Phyſiologie ignore ſeroit ſans doute curieux & peut-être utile pour le Médecin. Mais dès qu'il eſt inſtruit de tout ce qui conſtitue l'état de ſanté, il a rempli ſon objet, & il a tout ce qui lui eſt néceſſaire dans la Phyſiologie.

### *Pathologie.*

La Pathologie conſidère la maladie ; 91
ſes cauſes & ſes effets ; ce qu'elle enſeigne à l'égard de ſes objets, ſe réduit ſommairement à ce qui ſuit :

1°. La maladie eſt l'état du corps humain dans lequel une ou pluſieurs fonctions ſont léſées conſtamment & notablement, ou dans lequel l'habitude du corps eſt léſée, ou dans lequel il y a en même temps des léſions de

fonctions & des lésions de l'habitude du corps.

2°. Les causes des maladies sont tout ce qui altère l'habitude du corps & les fonctions, & en rend l'exercice difficile ou douloureux, le diminue, le supprime, ou l'augmente à l'excès.

3°. Les causes des maladies qui sont en très-grands nombre, se réduisent à trois genres principaux : 1° l'abus des six choses non-naturelles : 2° les virus : 3° les causes externes ; chacun de ces genres contient une très-grande quantité d'espèces, & chaque espèce de causes existant à des degrés différens, & plusieurs espèces de causes agissant en même temps, elles produisent divers effets, relativement à leurs divers degrés, à leur nombre & à la qualité de chacune d'elles.

4°. Toutes les causes de maladies exercent leur action ou sur les fluides, ou sur les solides du corps humain, & le plus souvent elles l'exercent sur les uns & les autres, en même temps, & elles altèrent plus ou moins les qualités naturelles des uns & des autres, & de ces altérations s'ensuivent les lésions des fonctions.

5°. Les lésions des fonctions sont les

effets de l'altération des fluides ou des solides, ou, en même temps, des uns & des autres ; elles sont les symptômes & les signes des maladies.

6°. Une seule fonction principale qui est lésée considérablement, cause le plus souvent les lésions de plusieurs autres fonctions, & par là elle devient la cause prochaine de maladies composées.

7°. La Pathologie désigne les différences des maladies, qui consistent dans la différence des causes & dans la différence des lésions ; elle décrit les lésions de chaque fonction, dont nous avons donné les signes dans les 21 articles du paragraphe 52.

La plupart des lésions des fonctions, & toutes celles de l'habitude du corps sont évidentes ; d'autres lésions de fonctions sont internes & ne sont pas évidentes ; mais chacune de ces lésions internes, a des signes que l'observation a constaté annoncer constamment ce qui se passe à l'égard des fonctions lésées dans l'intérieur.

Il est confirmé par l'observation que les trois genres de causes assignées art. 3 de ce paragraphe, contiennent toutes les espèces de causes qui produisent toutes les maladies. Les différences des maladies

ſont également conſtatées par l'obſervation.

Ce que la Pathologie enſeigne à l'égard de la maladie, de ſes cauſes & de ſes ſignes ou ſymptômes, eſt donc évident ou conſtaté par l'obſervation; par conſéquent le Médecin a des règles certaines pour acquérir la connoiſſance des maladies, pour les diſtinguer les unes des autres, & pour prononcer, dans l'eſpace de plus ou moins de temps, un diagnoſtic certain.

Mais la Pathologie ne connoît pas toutes les qualités de l'air, elle en ignore les principes élémentaires; elle ne connoît pas les principes élémentaires des alimens; elle ne connoît pas la manière d'agir du ſens interne ſur l'économie animale; non plus que la manière dont l'économie animale agit ſur le ſens interne; elle ignore la nature des virus, des poiſons, des miaſmes peſtilentiels & méphitiques; ſur ces objets & ſur la manière d'agir de ces cauſes, elle n'a que des ſyſtêmes & des conjectures; par exemple, elle dit que l'action de telle cauſe épaiſſit les humeurs, que telle autre cauſe les diſſout, que telle autre cauſe leur communique de l'acrimonie; que telle cauſe

irrite les ſolides, telle les relâche; telle engorge les vaiſſeaux, telle les réduit à l'inanition, telle diminue l'élaſticité des fibres, telle en augmente le ton à l'excès; telle déchire les vaiſſeaux dans leur intérieur, & telle produit la putréfaction des ſolides & liquides. Quand même ces conjectures ne ſeroient pas vraiſemblables & très-approchantes de la certitude phyſique; la Pathologie étant fondée dans ſes objets principaux ſur l'évidence & ſur l'obſervation qui a conſtaté que l'action de telle & telle cauſe produit dans telle & telle circonſtance, telle & telle léſion; le Médecin a dans cette partie de la théorie de la Médecine un guide aſſûré pour être conduit dans l'exercice de la Médecine pratique.

*Séméïotique.*

La ſéméïotique examine, les ſignes 92
de la ſanté & ceux de la maladie. Elle a porté ſes recherches juſqu'à vouloir pénétrer dans l'avenir, à l'égard de ces deux états. On la diviſe en ſéméïotique de la ſanté & ſéméïotique de la maladie.

La ſéméïotique de la ſanté a ob- 93
ſervé que la ſanté a des attributs propres

& particuliers à chaque âge & à chaque ſexe ; elle a obſervé que chaque individu a ſa ſanté particulière qui diffère plus ou moins de la ſanté d'un autre individu ; elle a obſervé que chaque individu a les organes plus ou moins forts, les fluides plus ou moins bien conditionnés. La connoiſſance des différens attributs de la ſanté eu égard à la différence des âges & du ſexe, & la connoiſſance de la différence de la ſanté à l'égard des divers individus, ſont indiſpenſables au Médecin ; il peut très-aiſément les acquérir ; étant inſtruit par la Phyſiologie de ce qui conſtitue l'état de ſanté en général ; il n'a beſoin que d'obſerver l'état des fonctions, la vigueur ou foibleſſe, la facilité plus grande ou moindre de chacune des fonctions, les qualités extérieures du corps, la force ou la délicateſſe de la ſtructure dans un individu, & comparer l'état de toutes les fonctions & celui de la forme & de la ſtructure du corps de tel individu, avec ces mêmes attributs dans d'autres individus qu'il a déja obſervés. Il verra, par exemple, que tel individu eſt maigre, qu'il a la poitrine étroite, que ſa reſpiration eſt précipitée, qu'il a

même un peu de toux après des exercices très-légers ; il jugera que dans cet individu la fonction de la respiration n'est pas très-facile, & que les organes de la respiration sont foibles ; il verra que tel autre individu mange habituellement très-peu, & que s'il excède tant soit peu la quantité d'alimens ordinaire, ou s'il mange des choses un peu moins faciles à digérer, il éprouve des pesanteurs d'estomac, des nausées, des vomissemens, la diarrhée ; le Médecin jugera que dans cette personne, la digestion ne se fait pas avec facilité, & que les organes & les sucs digestifs ont peu d'énergie ; il verra que tel homme a des catharres, des fluxions, pour peu qu'il s'expose à l'air froid ou humide ; il jugera que la transpiration de cet homme ne se fait pas avec vigueur, & que les vaisseaux perspiratoires sont foibles & les pores peu ouverts. S'il voit que tel est fort fatigué par un travail médiocre du cabinet, & tel autre, très-las après de légers travaux du corps, il jugera que dans le premier individu, les fonctions du sens interne ne sont pas faciles, & que dans le second, l'action musculaire n'est pas vigoureuse. Si une

femme par une légère peur, éprouve une ſuppreſſion des règles, ou une perte, ou une fauſſe-couche, il jugera que dans cette femme, les excrétions de la matrice ſe font imparfaitement; que cette femme eſt délicate & qu'elle a les vaiſſeaux de la matrice foibles, & que les fluides ne ſont pas bien conditionnés. Si tel homme a très-bon appétit, s'il mange beaucoup, ſe nourrit d'alimens ſucculens, & ne fait point d'exercice, s'il n'eſt point agité par les paſſions, & ſi cependant il eſt très-maigre; le Médecin jugera que la nutrition ne ſe fait pas parfaitement; tel homme urine beaucoup, tel autre urine peu, quoiqu'ils prennent l'un & l'autre des alimens & boiſſons en même quantité & de même qualité. Les obſervations qui ont été faites ſur la tranſpiration, prouvent que l'homme ſain qui urine beaucoup, tranſpire peu, & réciproquement. Il verra dans tel individu un corps très-bien proportionné, des muſcles très-forts, preſque toutes les fonctions de la plus grande vigueur; dans tel autre individu il verra un corps frêle, des membres délicats & foibles, preſque toutes les fonctions foibles; enfin le Médecin verra qu'il

y a très-peu, ou pour mieux dire presque point de ſanté parfaite, & que dans tous les individus qui même n'abuſent pas de leur ſanté, & qui paroiſſent les mieux conſtitués, il y a preſque toujours quelques fonctions qui ne s'exercent pas avec la même facilité & la même vigueur que les autres.

Ces ſantés individuelles ont donné lieu d'imaginer qu'il étoit poſſible de prévoir la durée de la ſanté & même de la vie, & en conſéquence des diverſes nuances qu'on obſerve ſoit dans la facilité, la force & la foibleſſe des fonctions, ſoit dans la forme du corps, ſoit dans la naiſſance de parens robuſtes, foibles, mal ſains, ſpirituels ou non, paſſionnés ou apathiques, qui ont vécu peu ou long temps; des Médecins ont oſé prédire poſitivement que tel individu ne vivra pas long-temps, que ſa vie ſera affligée de telles infirmités; que tel autre parviendra au plus grand âge, ſans maladies, que tel enfant ſera un génie, tel autre ne ſera pas propre aux ſciences, tel ſera livré aux paſſions violentes, tel ſera modéré, tel apathique. Ces prédictions de la part des Médecins n'étant fondées que ſur la connoiſſance de l'état actuel des

fonctions, qui eſt variable; le contraire qui eſt arrivé le plus ſouvent, a porté le Public à croire que la ſéméïotique eſt entiérement conjecturale & incertaine. Les raiſons pour leſquelles les pronoſtics poſitifs ſur la durée de la ſanté & de la vie, ſont peu rarement contredits par les événemens ſont, 1° qu'il exiſte ſouvent dans le corps humain, des cauſes, qui pendant long-temps, ne produiſent aucun effet ſenſible; 2°. qu'il y a des cauſes qui ſont ſouvent détruites par des changemens que produiſent les paſſions, par les différens genres de vie, les divers climats & les occupations plus ou moins pénibles, & par des maladies qui ſouvent produiſent des révolutions heureuſes dans la conſtitution. Par exemple, il y a des virus héréditaires tels que la goutte, les dartres, les rhumatiſmes qui ordinairement juſqu'à l'âge de 35, 40 ans & plus, ne font aucune impreſſion ſenſible, qui n'altèrent aucune fonction & qui n'empêchent pas que toutes les fonctions ne s'exercent avec la plus grande vigueur & la plus grande facilité; mais ces virus venant à entrer en action, lorſque la tranſpiration inſenſible commence à diminuer, ils ſe

portent tantôt à l'habitude du corps, tantôt sur diverses organes internes ; ils altèrent successivement diverses fonctions, & détruisent cette belle santé qui paroissoit devoir être si constante. Une femme qui a joui d'une santé robuste jusqu'à l'âge de 40 ou 45 ans n'a pas éprouvé pendant que les règles avoient un cours périodique, l'action des virus goutteux, dartreux, rhumatismal ou cancereux qui lui ont été transmis par ses père & mère ; mais dès que les règles se suppriment ou par l'âge ou par des accidens, & que la transpiration insensible devient moins abondante, alors les virus commencent leurs ravages & terminent souvent promptement une vie qui paroissoit devoir être très-longue. Il arrive quelquefois que des individus dont toutes lès fonctions paroissent très-foibles, sans changer de régime & de genre de vie, deviennent très-robustes ; le changement de climat, où la transpiration insensible devenue constamment plus abondante, peut produire cette heureuse révolution. Des jeunes filles très-délicates deviennent robustes dès qu'elles sont nubiles ; des jeunes garçons qui ont toujours été valétudinaires,

deviennent vigoureux dans l'âge de puberté ; des adultes parvenus à l'âge de 25 ou 30 ans, ſans paſſions, & dans un genre de vie tranquille, qui paroiſſent foibles & mal conſtitués, deviennent ſouvent très-forts lorſque les paſſions ſe développent & les portent à une vie très-active & à des exercices violens. Il arrive quelquefois que l'on voit tels & tels individus devenir beaucoup plus ſains après avoir eſſuyé ou une petite vérole, ou une fièvre putride, ou une autre maladie bien traitée.

Ces changemens que l'on voit arriver dans les ſantés individuelles, dans des temps où il ſemble qu'on ne doit pas s'y attendre, rendent les Médecins éclairés & prudens, très-circonſpects dans leurs pronoſtics ſur la durée de la ſanté & de la vie, & ils n'en donnent jamais que de conditionnels.

Il ſeroit ſans doute très-heureux qu'il pût y avoir des pronoſtics certains ſur la durée de la ſanté & de la vie ; il en réſulteroit de grands avantages pour le choix des états & pour former de grande entrepriſes ou pour les abandonner. Mais quoique le Médecin ne puiſſe pas prédire poſitivement la durée de la ſanté & de la vie, il eſt en état de donner

des conſeils de la plus grande utilité à ceux qui les conſultent pour le choix d'un état, ou pour des entrepriſes; puiſque connoiſſant la ſanté individuelle de chacun d'eux, il peut dire à l'un qu'il a une fonction très-foible, qu'il faut qu'il y veille & qu'il uſe de telles & telles précautions qui le mettront à même de ſuivre tel état qu'il déſire; à un autre que tant qu'il ſera auſſi délicat qu'il l'eſt dans le moment où il conſulte, il ne peut pas eſſuyer, ſans péril pour ſa vie, les fatigues de l'état qu'il projette; à un autre qu'il peut tout entreprendre, qu'il ne doit éviter que les grands excès, les virus & les cauſes externes.

La connoiſſance des ſantés individuelles & les prénotions des changemens qui peuvent arriver dans chaque ſanté individuelle, ſont fondées; 1° ſur la Phyſiologie qui enſeigne les relations des fonctions, & qui démontre que telle fonction eſt néceſſaire à telle autre. 2°. Sur la Pathologie qui enſeigne que le déſordre de telle fonction entraîne celui de telle autre fonction.

Ces prénotions & ces connoiſſances fondées ſur des faits certains & ſur

l'obſervation la plus conſtante, ſont ſuffiſantes pour que le Médecin ſoit en état d'ordonner l'uſage des ſix choſes non-naturelles d'une manière favorable à chaque individu, & pour ordonner les remèdés de précaution, que l'obſervation a prouvé pouvoir préſerver des maladies, dont la foibleſſe d'une ou pluſieurs fonctions menace.

94 La Séméïotique de la maladie inſtruite par la Pathologie de la connoiſſance des maladies, de leurs différences, de leurs cauſes & de leurs effets, a fait les plus grandes recherches ſur leurs ſignes, pour prévoir dans chaque maladie ſa durée, les changemens qui peuvent avoir lieu pendant ſon cours, & la manière dont elle doit ſe terminer, ſoit par la guériſon, ſoit par des maux incurables, ſoit par la mort; elle a fait ſur tous ces objets des obſervations très-utiles & très-conſtantes.

La Séméïotique a obſervé, par exemple: 1° que des maladies qui commencent avec un grand friſſon, une extrême laſſitude, un grand abattement des forces, des cardialgies, des nauſées très-déſagréables, des vomiſſemens fréquens de matières verdâtres, jaunâtres, in-

supportables au goût, des selles très-fétides, la bouche très-mauvaise, la langue très-chargée d'un sédiment jaunâtre, grisâtre, brun, le pouls très-fréquent, un très-grand mal-aise, des grandes anxiétés, des syncopes, un grand embarras dans la tête, dans la poitrine, dans le bas-ventre; deviennent des fièvres putrides ou malignes.

Elle a observé que ces maladies dénuées des secours de l'art, sont presque toujours mortelles, & que le petit nombre de malades, qui en échappent par les ressources de la nature, n'est sauvé que par des crises qui sont très-rares; elle a observé qu'on guérit le plus grand nombre des fièvres putrides qui ne sont pas compliquées avec des virus, & qui sont bien traitées dès les premiers jours & pendant tous leurs cours, dans l'espace de 14, 28, 40 & 60 jours au plus; elle a observé que les fièvres malignes qui ne sont pas compliquées & qui sont aussi très-bien traitées pendant tout leur cours, guérissent le plus souvent. Elle prévoit que dans le cours de ces maladies, il y aura des engorgemens soit dans les viscères du bas-ventre, soit dans la poitrine, soit dans le cerveau; que quelques secrétions ne

ſe feront preſque point ou point du tout; que ces engorgemens peuvent devenir inflammatoires & ſe terminer par la ſuppuration ou par la gangrène; qu'il pourra ſe former ſur les membres, ſur les glandes de la mâchoire, du col, des aiſſelles, & des aînes, des dépôts inflammatoires ou ſéreux ou lymphatiques; qu'il pourra ſurvenir des hémorragies, des ſueurs, de la diarrhée, &c. Lorſque les engorgemens ont lieu dans les viſcères du bas-ventre, de la poitrine & de la tête en même temps: la Séméïotique juge que la maladie eſt très-dangereuſe, ſur-tout ſi les engorgemens ſont accompagnés de grandes chaleurs, douleurs vives, diſtenſives & pungitives : alors elle prévoit qu'il y aura gangrène ou ſuppuration interne; qu'il ſurviendra du délire, des affections ſoporeuſes, que la poitrine s'engorgera totalement, que les forces du cœur & des artères ſuccomberont.

S'il ſe forme des inflammations ſoit dans les glandes de la mâchoire, des aiſſelles & des aînes, ſoit dans les membres; ſi dès l'apparition de ces tumeurs extérieures, on voit diminuer les léſions intérieures, ces dépôts ſont jugés critiques & ſalutaires; mais ſi depuis

puis l'apparition de ces accidens externes, les léſions internes vont toujours en augmentant, on juge que ces dépôts ſont ſymptomatiques, & qu'ils augmentent le danger de la maladie.

Si les remèdes les plus convenables à la maladie, qui ſont les évacuans, ne peuvent pas être adminiſtrés, ſoit parce qu'il y a de grandes hémorragies, ſoit parce qu'il y a des inflammations dans le bas-ventre, on déſeſpère de la vie du malade.

Tant que les remèdes évacuans ne produiſent pas des évacuations louables dans ces maladies, on craint tout pour le malade; & au contraire quelque grâves que ſoient les ſymptômes, on a de grandes eſpérances, lorſque les remèdes évacuans produiſent tout l'effet dont ils ſont capables.

La Séméïotique a obſervé 2°, qu'une 95.
maladie qui commence avec une grande chaleur & une douleur diſtenſive, l'une & l'autre fixes dans une partie quelconque, & jointes à un pouls dur & fort fréquent, devient une inflammation de cette partie; ſi l'inflammation a ſon ſiége dans les membres ou dans les parties externes, outre les ſignes ci-

deſſus, il y a tumeur, tenſion & rougeur de la partie affectée.

La Séméïotique a obſervé que l'inflammation ſe termine, ou par la réſolution, ou par la ſuppuration, ou par la gangrène, ou par l'induration.

Le Médecin prévoit de quelle manière ſe terminera l'inflammation externe, par les ſignes ſuivans. Si dès qu'il a commencé à adminiſtrer les remèdes convenables, il voit que la fréquence du pouls n'augmente pas; que la tumeur, la rougeur, la tenſion, la chaleur & la douleur ne croiſſent point, il a lieu d'eſpérer la réſolution. Mais ſi malgré les remèdes, tous ces ſymptômes de l'inflammation augmentent, la ſuppuration eſt à craindre, & ſon exiſtence eſt démontrée, lorſqu'après des douleurs très-vives, très-pungitives & des battemens ou élancemens, la fièvre diminue, & que la rougeur, la chaleur & la douleur ſont moindres, & que la tumeur augmente.

Si les douleurs dans la partie enflammée, ſans être pungitives & ſans battemens, ſont très-violentes & preſque inſoutenables, ſi la chaleur eſt brulante, ſi la fièvre & la ſoif ſont vio-

lentes, il y a menace de gangrène, & elle eſt confirmée, lorſque la tumeur devient livide, noire, dure & inſenſible.

Si la chaleur & la douleur ne ſont pas violentes; ſi la fièvre ceſſe, ſi la rougeur diminue, & s'il reſte une tumeur dure & indolente, l'inflammation s'eſt terminée par l'induration.

Les inflammations externes ſont plus ou moins dangereuſes, ſelon la diverſité des parties qu'elles affectent; les inflammations des muſcles peu profonds & celles des tégumens, ſont ordinairement ſans danger, ſi elles ne ſont compliquées avec aucun virus; les inflammations des tendons, des membranes, des aponévroſes, du périoſte, ſont, ainſi que les inflammations profondes, quelquefois mortelles; & d'autres fois elles laiſſent des impreſſions très-fâcheuſes, telles que des fiſtules, des ulcères, des caries, &c.

Il n'eſt pas ſi facile de prévoir de quelle manière ſe terminera l'inflammation interne qui eſt toujours très-dangereuſe. Les inflammations internes ne ſont pas viſibles, elles ne ſont palpables que dans le bas-ventre; on ne peut en juger les degrés divers, que par la dou-

leur, la chaleur fixes, la fièvre & la ſoif. On en reconnoît le ſiége par l'anatomie & par les fonctions qui ſont affectées. Lorſque la douleur, la chaleur, la fièvre & la ſoif vont en augmentant malgré les remèdes, la ſuppuration eſt à craindre; ſi la chaleur augmente, & ſi les douleurs deviennent pulſatives & pungitives, la ſuppuration commence; ſi les douleurs & la chaleur diminuent, & ſi la fièvre & la ſoif ſont moins violentes; ſi le malade ſe plaint d'un grand embarras dans l'organe affecté, & ſi la léſion de la fonction n'eſt pas diminuée ſenſiblement, la ſuppuration eſt faite, & le Médecin en prévoit toutes les ſuites. Il prévoit que le malade peut guérir, ſi la ſuppuration s'eſt formée dans la partie du poumon bien près des bronches & de la trachée-artère, & ſi le malade l'expectore entiérement; ſi la ſuppuration s'eſt faite dans les muſcles intercoſtaux, dans la plèvre, dans la partie externe du poumon, & que l'abcès s'ouvre dans la capacité de la poitrine, on peut l'évacuer par l'opération de l'empyème.

Si la ſuppuration s'eſt faite dans la partie interne de l'eſtomac, dans la

partie interne des inteſtins, le pus peut s'évacuer par le vomiſſement, & par les ſelles. Si l'abcès s'eſt ouvert dans l'intérieur des reins, des uretères & de la veſſie, le pus peut s'évacuer par les urines; ſi le pus s'eſt formé dans la partie convexe du foie, dans la partie externe du péritoine & de l'épiploon, & ſi l'on ſent la fluctuation à travers les tégumens & les muſcles du bas-ventre, l'on peut l'évacuer par des inciſions; ſi le pus eſt formé dans le cerveau, on peut l'évacuer par le trépan. Si la ſuppuration eſt profonde dans un viſcère quelconque, & ſi le pus ne trouve pas très-promptement une iſſue, & ſi on ne voit pas ſenſiblement que les léſions diminuent à meſure que le pus s'évacue, le malade périra d'une fièvre lente ſymptomatique. Lorſque dans les inflammations internes la chaleur & la douleur vont toujours en augmentant & que la douleur devient atroce, & la chaleur brûlante, & le pouls de la plus grande fréquence, la ſoif extrême, la gangrène menace; elle eſt confirmée dès que les douleurs & les chaleurs ceſſent preſque tout-à-coup, & que le pouls devient intermittent & irrégulier, & que les extrémités

ſe refroidiſſent ; le malade eſt perdu. Si dans l'inflammation interne, les douleurs, les chaleurs & la fièvre ne ſont pas très-vives, ſi elles durent long-temps, il eſt à craindre que la partie enflammée ne s'endurciſſe ; on ne découvre, qu'avec le temps, cette manière dont l'inflammation s'eſt terminée : ſi l'induration s'eſt formée dans quelqu'un des viſcères du bas-ventre, on y ſentira par la ſuite une rénitence plus ou moins dure & qui deviendra ſquirreuſe ; elle cauſera diverſes maladies grâves telles que des épanchemens de ſéroſités dans le bas-ventre, des ulcères carcinomateux, une fièvre lente, &c. Si l'induration ſe forme dans la ſubſtance du poumon, elle produira des épanchemens, la toux fréquente & la difficulté de reſpirer, le crachement de ſang, des ulcères, & la fièvre lente. Si l'induration s'eſt formée dans le cerveau, à meſure que la tumeur croîtra, elle cauſera des paroxiſmes d'épilepſie ou d'apoplexie & la mort.

Le Médecin qui prévoit toutes les ſuites fâcheuſes de ces trois eſpèces de terminaiſons de l'inflammation, a le plus grand intérêt à ne pas perdre un inſtant pour employer les remèdes les

plus efficaces pour opérer la réſolution : il eſt inſtruit par l'obſervation, que les inflammations qui ont lieu dans les fièvres putrides & malignes qui ne ſont pas compliquées avec des virus, doivent être traitées d'une manière différente & preſque oppoſée à celles qui ſont cauſées par la métaſtaſe des virus, ſur les viſcères, & à celles qui ſont cauſées par les violens excès & par la ſurabondance du ſang, & par des cauſes externes, ainſi que nous l'expliquerons dans les claſſes.

Les obſervations que la Séméïotique 96
a faites à l'égard des excrétions, fourniſſent au Médecin des prénotions ſur les divers événemens, dont elles ſont ſuivies.

1°. Le Médecin prévoit qu'une expectoration de ſang extrêmement abondante, accompagnée de toux, ſans fièvre, peut, ſi on n'y remédie pas, cauſer la mort dans peu d'heures. Si l'expectoration de ſang eſt peu conſidérable, jointe à la toux, ſans fièvre, le Médecin prévoit que la ſuppuration eſt à craindre, dans quelque partie du poumon. Le pus qui eſt enſuite expectoré avec toux, fait juger que ſi le pus ne s'expectore pas totalement, & ſi

la partie qui eſt en ſuppuration ne ſe cicatriſe pas, la fièvre lente ſuccédera, & le malade périra pulmonique.

2°. Les ſelles ſont connoître au Médecin l'état des organes de la digeſtion, l'ordre & le déſordre de cette fonction; les ſelles ſéreuſes dans les fièvres putrides & malignes font prévoir au Médecin, que s'il ne parvient pas à en procurer de plus louables, le malade courra les plus grands dangers. Si dans ces fièvres de mauvais caractères, le Médecin voit des ſelles jaunes en conſiſtance de purée, il donne des eſpérances malgré les violentes léſions de pluſieurs fonctions principales. Si dans ces fièvres, des ſelles d'une odeur inſupportable, ſuccèdent à des chaleurs & douleurs violentes dans le bas-ventre, le Médecin prévoit que le malade va périr de la gangrène dans le bas-ventre.

3°. Les excrétions par le vagin déſignent l'état de la matrice, ſi avec des douleurs vives & des duretés dans la matrice, le Médecin voit que les matières qui ſont ſorties par le vagin ont une fétidité inſupportable, & ſi elles ſont ſanieuſes; le Médecin prévoit que la malade ſera tourmentée par des dou-

leurs carcinomateuſes juſqu'à ſa mort.

Si les urines excèdent la quantité 97.
des boiſſons, & ſi en conſéquence on voit diminuer des œdèmes, une bouffiſſure & même une aſcite qui n'eſt pas cauſée par des ſquirres, on eſpère que la grande abondance des urines continuant, ces eſpèces d'hydropiſies ſe diſſiperont : ſi les urines excèdent la quantité des boiſſons dans des malades très-maigres, très-ſecs & très-foibles, on a lieu de craindre l'épuiſement & l'inanition. Si les urines ſont ſupprimées par le calcul de la veſſie, elles ſe rétabliront par la lythotomie. Si les urines ſont totalement ſupprimées par des calculs ou graviers dans les uretères & dans les reins ; l'inflammation, la ſuppuration & la gangrène de ces voies urinaires ſont à craindre. Si les urines ſont ſupprimées par la fièvre, on les rétablit par des remèdes appropriés à l'eſpèce de fièvre qui a empeché la ſecrétion de l'urine. Si les urines contiennent du ſang, du pus, ſans qu'il y ait aucun ſigne de virus vénérien ni d'embarras dans les teſticules, dans les glandes de Cowper, & dans la proſtate & dans l'urètre ; on prévoit des maux très-grâves, ou dans la veſſie,

ou dans les uretères, ou dans les reins; les douleurs ou autres ſymptômes qui ont précédé ou qui ſubſiſtent dans l'une de ces parties, déſignent au Médecin celle qui y eſt le ſiége du mal.

Si dans les maladies aiguës ou chroniques, les urines ſont d'une quantité très-inférieure aux boiſſons, ſans qu'il y ait des ſignes d'une tranſpiration plus abondante, & ſans qu'il y ait quelqu'autre évacuation conſidérable, le Médecin juge que toutes les ſecrétions ſe font très-imparfaitement, & que parconſéquent le danger eſt très-grand.

Si après que les urines ont été pendant long-temps ſuſpendues dans les maladies grâves, & qu'elles ont été crues ou ardentes, on les voit ſe rétablir en quantité proportionnée aux boiſſons, de bonne couleur & de bonne conſiſtance, on a lieu d'eſpérer la diminution de la maladie.

98 Il eſt conſtaté par l'obſervation que des ſueurs abondantes ont ſouvent diſſipé des maladies de la peau, des douleurs de rhumatiſme, de goutte, des fiévres humorales continues & intermittentes, des métaſtaſes cauſées par des ſuppreſſions de règles, de fleurs blanches, d'hémorroïdes. Dans toutes les

maladies le Médecin prévoit que les ſueurs ſeront ſalutaires, ſi dès leur commencement, il paroît quelque diminution dans les ſymptômes; il les regarde comme une augmentation de la maladie, ſi depuis qu'elles ſont établies, les autres ſymptômes ſe ſont accrus. Il les juge funeſtes, ſi elles ſont abondantes, viſqueuſes, froides, dans des malades très-maigres, très-affoiblis par des ſiévres lentes.

Chaque Médecin a obſervé que ſi
l'une des excrétions naturelles ou or- 99
dinaires, telles que les ſelles, les urines, les règles, les lochies, le lait, les mucoſités du nez &c; ou l'une des évacuations extraordinaires & habituelles, telles qu'un flux hémorroïdal, des ſaignemens de nez habituels, l'humeur qu'on appelle vulgairement pituite, que les uns expectorent ou crachent, ou vomiſſent, tous les matins, ou de temps en temps, des fleurs blanches, des écoulemens de fiſtules ou d'ulcère, des cautères &c; ſe ſuppriment totalement ſans être remplacées par une autre évacuation, il en réſultera une maladie aiguë ou chronique, qui ſera mortelle, ſi on ne peut rétablir l'évacuation ſupprimée, ou ſi on n'y ſupplée par une autre

évacuation. Si les évacuations, ſoit naturelles, ſoit extraordinaires ont lieu dans le cours d'une maladie avec plus ou moins d'abondance qu'à l'ordinaire, & plus ou moins périodiquement, le Médecin prévoit qu'elle ſeront ſalutaires, ſi depuis leur avénement, il voit que les léſions des fonctions diminuent; & il les annoncera pour funeſtes s'il voit les léſions augmentées.

100 Les Médecins obſervent journellement que les léſions des fonctions les plus eſſentielles, de la circulation du ſang & de la reſpiration, n'annoncent pas toujours dans les maladies chroniques, les dangers qu'elles déſignent dans les maladies aiguës : lorſque la reſpiration eſt léſée au plus haut degré dans les maladies aiguës, & que le pouls eſt extrêmement foible, le Médecin déſeſpére du malade. Dans les maladies chroniques, telles que l'aſthme, la paſſion hyſtérique & hypocondriaque, les malades ſuffoquent, la reſpiration paroît même ceſſer pendant de longs eſpaces de temps; & le lendemain de ces accidens effrayans, le malade fait paſſablement bien toutes ſes fonctions.

Lorſque dans les maladies aiguës le

pouls devient inégal, irrégulier, intermittent & extrêmement petit, le Médecin prévoit la mort très-prochaine ; il n'eſt pas rare de voir des gens au-deſſus de 50 ans qui ont habituellement le pouls irrégulier, inégal & intermittent, & qui vaquent à toutes leurs affaires, & dont toutes les autres fonctions ſont en bon état ; on voit des jeunes gens qui ont le pouls preſque inſenſible, qui ſe portent très-bien ; il eſt à propos que ces gens qui ont habituellement ces déſordres dans le pouls, en avertiſſent leur Médecin dans toutes les maladies qui peuvent leur ſurvenir.

Les gens qui ont le ſyſtême nerveux diſpoſé à des mouvemens irréguliers & ſpaſmodiques, tels que les hypocondriaques, & les hyſtériques, éprouvent quelquefois des ſyncopes qui durent fort long-temps, & pendant leſquelles les extrémités ſont froides, la pâleur extrême, le pouls & la reſpiration inſenſibles : ces accidens que le Médecin déclare mortels, dans les maladies aiguës, n'empêchent pas que les hypocondriaques, & hyſtériques, peu d'heures après les avoir eſſuyés, ne ſoient dans leur état de ſanté ordinaire.

Quoique dans plusieurs circonstances des maladies chroniques, la foiblesse du pouls & la gêne de la respiration portées au plus haut degré ne soient pas toujours d'un présage funeste, on les juge mortelles, lorsque ces mêmes maladies chroniques sont augmentées, & au point que les forces musculaires & la maigreur sont réduites à leur dernier degré.

101 Quoique les Médecins ne soient pas encore parvenus à connoître la nature & les premiers principes des virus, ils connoissent par les observations des anciens & des modernes, & par les leurs, les effets que produit chaque virus, lorsqu'il exerce son action sur l'habitude du corps; par conséquent, ils savent distinguer tel virus, de tel autre, & de tel accident, & de telle maladie; ils savent que tous les virus exercent le plus souvent leur action sur l'habitude du corps, & qu'ils produisent diverses lésions plus ou moins grâves, suivant les divers organes sur lesquels ils agissent, & selon la manière plus ou moins violente dont ils les affectent; ils savent que les virus qui se manifestent ordinairement à l'habitude du corps, se portent quelquefois

dans des parties internes, ou parce que ces parties internes ſont foibles ou viciées, ou parce que les virus ont été répercutés, ou par l'imprudence des malades, ou par l'impéritie des médicaſtres, qui eſpérent de guérir des virus, par l'application des médicamens répercuſſifs ou aſtringents ou toniques. D'après ces connoiſſances, le Médecin prévoit tout ce qui peut arriver de l'action de chaque virus, ſoit externe, ſoit interne ; & il prévoit ce qui peut arriver, après l'application de tel ou tel topique.

Dans la petite vérole diſcrète & bé- 102
nigne, le Médecin prévoit que dans 12 ou 14 jours le malade ſera guéri, s'il ne commet aucune imprudence : dans la petite vérole très-abondante, jointe à une fiévre très-vive, au délire, au dévoiement, le Médecin prévoit que l'éruption & la ſuppuration ſe feront très-difficilement, & que le malade eſt en danger de mourir dans l'une de ces périodes ; dans les petites véroles extrêmement confluentes compliquées avec quelques virus, ou dans leſquelles on voit des taches de pourpre, un délire continuel, des grandes hémorragies, une diarrhée très-conſi-

dérable, le Médecin déseſpére de guérir le malade.

103 Le Médecin prévoit qu'une rougeole diſcrète dans laquelle il n'y a preſque point de fièvre, ſera guérie dans 3 ou 4 jours : mais ſi la rougeole eſt jointe à une fièvre maligne, ou ſi l'éruption ne ſe fait pas entiérement, & qu'en conſéquence on voie des fonctions eſſentielles fortement léſées, le Médecin prévoit de grands dangers.

104 La gale, qui a été communiquée par contagion, ſera bientôt détruite par ſon ſpécifique adminiſtré avec les précautions convenables ; & un Médecin éclairé ſaura bien empêcher qu'elle ne ſe porte ſur des parties internes, où elle cauſeroit les maux les plus grâves.

105 Le virus vénérien nouvellement contracté, ſera bientôt guéri par ſon ſpécifique dans une perſonne robuſte.

106 Le virus ſcorbutique cauſé par des alimens âcres, l'air mal-ſain & l'humidité d'un vaiſſeau, ſera bientôt guéri, ſi on peut dès le commencement de ce mal, procurer au malade des végétaux & le mettre à terre. Mais ſi le virus ſcorbutique eſt invétéré, s'il affecte des conſtitutions foibles, s'il ſuccède

à des maladies longues, le Médecin prévoit qu'il ſera très-difficile à guérir.

Si le virus ſcrophuleux ſe déclare 107
dans des enfans nés de parens ſains, & qui ont ſucé un lait très-épais, & qui ont été nourris d'alimens groſſiers, on pourra parvenir en beaucoup de temps à les guérir; mais ſi ce virus eſt héréditaire, s'il attaque des enfans d'une conſtitution très-foible, on ne pourra que prolonger leur vie en combattant continuellement le virus.

Le virus dartreux, le goutteux, le 108
rhumatiſmal paroiſſent ne différer en-tr'eux que par leur ſiége, lorſqu'ils ſont à l'habitude du corps; on voit ſouvent un homme avoir tantôt des rhumatiſmes, tantôt des dartres, tantôt la goutte aux pieds ou à d'autres articulations. Quelquefois ces trois virus tourmentent en même temps le malade. Lorſque ces virus ſont répercutés, ou lorſque par une mauvaiſe diſpoſition des malades, ces virus ſe portent dans l'intérieur, ils produiſent tantôt des inflammations, tantôt l'apoplexie, tantôt des vomiſſemens, tantôt des ſuffocations, tantôt des aſphixies, des vapeurs, des ſpaſmes, des douleurs vagues; enfin, divers ac-

cidens, eu égard aux organes ſur leſquels ils ſe dépoſent. Le Médecin ne voit point de différence dans les dangers d'une métaſtaſe cauſée par des dartres répercutées, ou par une goutte remontée, ou par un rhumatiſme qui s'eſt porté dans l'intérieur; & il prévoit, dans tous ces cas, que ſi on ne ſe hâte de rappeller ces virus à leur ſiége ordinaire, le malade courra les plus grands riſques.

Les obſervations qu'on fait journellement ſur les métamorphoſes de ces trois virus & ſur tous les effets qu'on leur voit produire, ſoit à l'extérieur, ſoit à l'intérieur, mettent le Médecin à même de prévoir tout ce qui peut réſulter de leur action; mais leur action étant très-variable, il eſt impoſſible de prédire nommément l'accident qui peut arriver, ſoit au goutteux, ſoit au dartreux, ſoit au rhumatiſmal; le Médecin ne peut que pronoſtiquer aux uns & aux autres, que s'ils n'évitent pas telle ou telle choſe; ou les virus les tourmenteront plus violemment à l'intérieur, ou ces virus ſe porteront dans l'intérieur & mettront la vie dans le plus grand danger.

Le virus cancéreux qui a ſon ſiège 109
dans l'intérieur du corps, eſt toujours mortel, lorſqu'il eſt fixé dans quelques parties qui ne peuvent être extirpées par d'habiles Chirurgiens : les jeunes perſonnes bien conſtituées guériſſent quelquefois radicalement, mais les perſonnes mal conſtituées ou âgées ſurvivent peu de temps à l'opération la mieux faite.

La Séméïotique a obſervé que cha- 110
cun des ſignes que nous avons dit être ſalutaires ou mortels, ne ſont tels qu'autant qu'ils ſont joints à pluſieurs autres ſignes de la même nature ; il n'eſt aucun ſigne iſolé, ſi grâve qu'il ſoit, qui puiſſe faire pronoſtiquer la mort : on voit des malades ſans apparence de reſpiration & de pouls, recouvrer une ſanté ferme ; les plus grandes hémorragies ne ſont pas toujours mortelles ; les ſelles les plus corrompues, & de l'odeur la plus inſupportable ne ſont pas toujours un effet de la gangrène des viſcères du bas-ventre ; le pouls le plus foible & le plus irrégulier n'eſt pas toujours une preuve que la circulation du ſang va ceſſer totalement ; les urines les plus fétides & les plus chargées de ſédimens ne ſont pas toujours une mar-

que aſſurée de la corruption des organes; le crachement de pus n'eſt pas toujours funeſte; la plus grande foibleſſe & la plus grande maigreur ne ſont pas toujours irréparables; la ceſſation apparente de tout mouvement volontaire, & de l'action de tous les ſens, n'eſt pas toujours mortelle.

111 Pour qu'un pronoſtic ſoit bien fondé, il faut, 1° qu'on ait examiné bien attentivement tout ce qui a précédé, & tout ce qui accompagne tels ſignes que les auteurs jugent mortels ou ſalutaires; 2° qu'on ait recherché & découvert toutes les cauſes des phénomènes qu'on obſerve; 3° qu'on ait étudié & reconnu la conſtitution individuelle du malade, & qu'on ſache bien qu'il a tels & tels organes forts ou foibles, tel ou tel virus héréditaire ou contracté, qu'il a mené tel ou tel genre de vie; 4° qu'on ait fait la plus grande attention à toutes les relations de telles léſions, avec telles léſions, & à tout ce qui peut réſulter de chacune de ces léſions; 5°. qu'on n'ignore pas les afflictions & toutes les circonſtances qui affectent vivement le malade; 6° qu'on ait bien réfléchi, ſi on aura le temps d'administrer tous les remèdes qu'on juge

néceſſaires contre le mal ; 7° qu'on ait examiné ſi les organes ſur leſquels les remèdes doivent agir immédiatement, ſont ſuſceptibles de cette action ; 8° qu'on ſe ſoit bien aſſuré que les remèdes qui ſont indiqués par les léſions grâves d'une fonction très-intéreſſante, ne ſont pas fortement contre-indiqués & même défendus (75), par la léſion d'une autre fonction encore plus eſſentielle.

Les conditions néceſſaires pour le 112
pronoſtic, exigent des détails ſi immenſes, que quelques travaux qu'ayent employé les auteurs anciens & modernes, ils ne ſont pas encore parvenus à pouvoir raſſembler tous ces détails dans leurs écrits ; mais le Médecin, qui dès ſa jeuneſſe a bien étudié dans les auteurs, & ſous de bons maîtres, toutes les parties de la Médecine, & qui enſuite, dans le commencement de ſa pratique, eſt guidé par un Médecin expérimenté & très-éclairé, étudie dans les hommes ſains & malades, les variétés de la ſanté, & les différens effets des maladies dans divers ſujets, parvient à acquérir la ſcience des pronoſtics qui ne peut être que le fruit des obſervations des autres

Médecins & des ſiennes propres. On a tous les jours des preuves de cette ſcience dans des Médecins conſommés, qui ayant toujours préſentes à leur eſprit, les conditions néceſſaires aux pronoſtics (111), ne donnent jamais le leur, qu'en s'y conformant. En conſéquence, ils ont la prudence de ne le donner que lorſque la maladie a tous ſes caractères; alors s'ils ont reconnu que c'eſt une maladie aiguë, ils annoncent qu'elle durera environ tel eſpace de temps, & qu'elle ſe terminera par la guériſon; 1° ſi les remèdes opèrent leur effet ordinaire; 2° s'il ne ſurvient pas telles circonſtances qui empêcheroient les effets de tels & tels remèdes qui ſont les ſeuls capables de détruire la cauſe de la maladie; 3° s'il ne ſurvient pas telles & telles léſions qui menacent & qui ſe joignent ſouvent à celles qui exiſtent; 4° s'il ſurvient telle ou telle criſe qui peut diminuer telle cauſe; 5° ſi le malade n'eſt pas atteint de quelque virus qui pourroit ſe fixer dans l'intérieur, & y cauſer les plus grands déſordres; 6° s'il n'y a pas dans tel individu, des cauſes qui exiſtent quelquefois pendant longtemps, ſans aucun ſigne apparent (68).

Ils annoncent qu'elle ſe terminera par la mort, environ, dans tel eſpace de temps, ſi les organes deſtinés à ſubir l'action des remèdes, n'en ſont pas ſuſceptibles; s'il ne ſurvient pas telles ou telles criſes qui peuvent diminuer la cauſe de la maladie, & permettre l'action des remèdes; ſi telles ou telles léſions qui ſont très-menaçantes ſurviennent.

Si les Médecins ont reconnu que c'eſt une maladie chronique dans ſon premier degré, ils annoncent qu'elle durera long-temps; ſi les organes leur paroiſſent robuſtes & peu affectés, s'il n'y a point de complication, ſi les malades promettent de la docilité & une exactitude ſcrupuleuſe à obſerver tout ce qui ſera ordonné, & ſi de nouveaux accidens qu'ils déſignent & qu'ils prévoient pouvoir ſurvenir dans tel eſpace de temps, n'ont pas lieu, ils pronoſtiquent la guériſon.

Si les organes ſont très-viciés, ſi la conſtitution eſt très-foible, s'il y a des maux compliqués qui contre-indiquent réciproquement les remèdes convenables à chacun d'eux, le Médecin habile juge qu'il n'y a nulle criſe qui puiſſe diminuer la violence des cau-

ſes de la maladie ; il annonce qu'elle ſera mortelle.

Les Médecins éclairés en annonçant la guériſon ou la mort, ne ſauroient fixer poſitivement le temps de ces événemens, qui ont lieu plutôt ou plus tard, ſuivant la force ou foibleſſe des conſtitutions individuelles, qui ne ſont ni calculables ni meſurables.

C'eſt dans le plus grand, & dans le très-grand nombre des maladies que les Médecins très-éclairés, très-expérimentés & très-prudens, donnent ainſi leurs pronoſtics, qui, à la vérité, ſont toujours conditionnels ; mais quoiqu'ils ſoient conditionnels, ils ſont la preuve d'une ſcience très-certaine, puiſqu'on voit tous les jours qu'ils ſe vérifient & s'accompliſſent, en conſéquence des mêmes conditions que le Médecin a jugées néceſſaires, pour que tel ou tel événement ait lieu.

113 Il y a des maladies compliquées dans leſquelles pluſieurs cauſes diverſes agiſſent en même-temps, & dont les effets ſont défigurés, & pour ainſi dire, maſqués les uns par les autres ; il y a d'autres maladies dans leſquelles les léſions ſont augmentées par un mauvais régime, par des mauvais traitemens

mens qui ont précédé la viſite du Médecin habile ; il y a d'autres maladies dans leſquelles le malade & les aſſiſtans ne ſont pas en état, de rendre au Médecin un compte exact de tout ce qui a précédé la maladie, de tout ce qui a eu lieu depuis qu'elle eſt déclarée, & de toutes les conditions (111) que nous avons dit être néceſſaires au pronoſtic ; dans tous ces cas le Médecin déclare prudemment qu'il lui faut du temps pour étudier le malade, & pour faire ſon pronoſtic ; ſouvent il s'en paſſe beaucoup avant qu'il puiſſe y parvenir ; quelquefois même la maladie ſe termine avant que le Médecin le plus habile ait pu prévoir l'événement. Ces derniers cas ne ſont pas à beaucoup près auſſi communs que quelques détracteurs de la Médecine l'annoncent dans le public ; ils ſont même très-rares en comparaiſon du nombre de ceux dans leſquels le Médecin prévoit & pronoſtique les événemens. Les cas très-rares ſont ceux que nous avons déſignés (68), & que nous avons dit être les bornes de l'art.

Les jeunes Médecins, quelque inſ- 114
truits qu'ils ſoient dans toutes les parties de la Médecine, doivent s'abſtenir de

donner des pronoſtics poſitifs, ſoit pour la guériſon, ſoit pour la mort: la ſcience de prévoir ces événemens n'étant que le réſultat de l'enſemble des obſervations des Auteurs anciens & modernes, & des obſervations propres à chaque Médecin; ils ne peuvent poſſéder cette ſcience qu'après avoir traité eux-mêmes pluſieurs eſpèces de chaque genre de maladie, & qu'après avoir comparé pendant long-temps leurs propres obſervations avec celles des Médecins, leurs prédéceſſeurs & leurs contemporains. Ainſi les jeunes Médecins doivent ſe borner à déclarer que dans tel malade ils ne voient pas un aſſemblage de ſymptômes, que les Auteurs aient déclarés incurables ou mortels; mais que dans tel autre malade, ils obſervent que les accidens qui ſont réunis, ſont regardés comme très-funeſtes, par les meilleurs Auteurs.

115 L'objet de la Médecine n'eſt pas de prédire la guériſon ou la mort; ſon objet eſt de conſerver la ſanté, & de guérir.

116 Quoique le jeune Médecin n'ait pas aſſez vu & aſſez obſervé les maladies, pour pouvoir pronoſtiquer dans telles & telles maladies la guériſon ou la mort; il eſt capable de gouverner les

hommes ſains, pour la conſervation de leur ſanté, & de traiter toutes les maladies, dès qu'il eſt inſtruit 1° de tout ce qui conſtitue l'état, ſain & de tout ce qui peut le conſerver, ou l'altérer dans divers individus. 2° Dès qu'il a appris dans de bons Auteurs l'hiſtoire des maladies, & que par conſéquent il ſait tout ce qui conſtitue chaque eſpèce de maladie, & tout ce qui peut réſulter de chaque eſpèce de cauſe, & quels ſont les accidens nouveaux, & les changemens qui peuvent ſurvenir dans chaque maladie. 3° Dès qu'il a appris dans ces mêmes Auteurs les diverſes eſpèces de remèdes que l'obſervation a conſtaté les plus convenables dans chaque eſpèce de maladie; & qu'il a appris à diſtinguer les circonſtances dans leſquelles tels & tels remèdes qui ſont indiqués, doivent être employés avec telles précautions, ſoit pour prévenir les nouveaux accidens qu'on prévoit & qui menacent, ſoit pour combattre ceux qui exiſtent; 4° & qu'enfin il connoît les cauſes & les ſymptômes qui contre-indiquent tels & tels remèdes, & qui doivent les faire ſuſpendre ou différer, ou rejeter.

*Hygiène.*

117 L'Hygiène eſt la partie de la Médecine, qui enſeigne les moyens de conſerver la ſanté, de préſerver de la maladie, & de prolonger la vie.

Ces trois objets ſe rempliſſent autant & auſſi ſouvent que la nature humaine le comporte, par le bon uſage des ſix choſes non-naturelles, qui ſont 1° l'air, 2° les alimens & les boiſſons, 3° le mouvement & le repos, 4° le ſommeil & la veille, 5° les matières qui doivent être expulſées du corps, & celles qui doivent y être conſervées, 6° les paſſions.

118 L'Hygiène eſt inſtruite par la Phyſiologie (90), de ce en quoi conſiſte l'état de la ſanté; elle eſt inſtruite par la Séméïotique (92) des variétés de la ſanté, qui a divers attributs dans les âges différens dans les deux ſexes, & dans les divers individu. Elle eſt inſtruite par la Pathologie (91), de ce qui peut cauſer les maladies; elle ſait par les connoiſſances qu'elle a puiſées dans ces trois parties de la Médecine, que l'exercice libre, facile & conſtant de toutes les fonctions, ne peut

être durable, qu'autant que les parties ſolides & fluides du corps humain, qui s'uſent & ſe diſſipent continuellement par l'action & le mouvement de la vie, ſont réparées proportionnellement aux déperditions qui s'en font; elle fait que dans l'enfance, dans l'adoleſcence, outre les matières néceſſaires pour réparer les déperditions, il en faut pour l'accroiſſement, & qu'à cet âge la réparation eſt très-facile; elle fait que plus les adultes avancent en âge, plus la réparation devient difficile, & qu'enfin dans l'extrême vieilleſſe, la réparation des ſolides n'eſt plus poſſible, & que la déperdition eſt continuelle; elle fait que dans le temps des règles, aux époques de leur établiſſement & de leur ſuppreſſion, dans les temps de groſſeſſe, de ſuites de couches & de lait; le ſexe eſt plus ſuſceptible des cauſes de maladies, que dans tout autre temps.

Relativement aux différences de la 119
ſanté dans les âges divers, & aux attributs de la ſanté particuliers au ſexe, l'Hygiène a fait des ordonnances générales de l'uſage des ſix choſes non-naturelles, différentes pour les différents âges & pour le ſexe & pour les individus de conſtitutions différentes.

120 Pour les nouveaux nés, point d'autres alimens que le lait de la mere, ou à ſon défaut le lait d'une nourrice ſaine, accouchée depuis peu; laiſſer dormir les nouveaux nés autant qu'il eſt poſſible; leurs préſenter le téton toutes les fois qu'ils s'éveillent : Que la chaleur de la chambre ſoit tempérée, qu'on y renouvelle l'air cinq à ſix fois par jour; que l'enfant ſoit enveloppé de manière à être à l'abrl du froid, mais qu'il ne ſoit pas emmailloté & qu'il ait la liberté de mouvoir ſes membres; qu'on change l'enfant de langes très-promptement après chaque excrétion des urines ou de ſelles, & qu'on ne laiſſe pas dans ſa chambre, les langes ſales : pendant qu'on change l'enfant de langes, il faut le mettre ſur un oreiller, que la remueuſe ne le tienne jamais long-temps entre ſes bras, qu'il ſoit toujours dans ſon lit ou ſur des matelas ou oreillers. A meſure que l'enfant prend des forces, & qu'il approche du temps du ſevrage, & que le lait de la mere ou de la nourrice eſt peu abondant, il faut donner à l'enfant, deux ou trois fois par jour, des panades très-peu conſiſtantes faites avec du pain bouilli dans de l'eau, avec très-peu de beurre

& de ſel, ou faites avec un bouillon gras très-leger & très-peu ſalé.

Si le lait de la mere ou de la nourrice manque, ou ſi à cauſe de maladies, elles ne doivent plus allaiter, quand même l'enfant n'auroit que ſix à ſept mois & même moins, s'il n'eſt pas très-maigre & très-délicat, s'il peut manger des panades ou ſoupes, il ne faut pas lui donner une autre nourrice; il faut le nourrir de ſoupes & des panades ci-deſſus, & ne lui donner ni bouillie ni laitage.

Il faut faire grande attention aux excrétions des enfans en nourrice; les urines doivent être abondantes, & pour ainſi dire ne pas tacher le linge; ſi les ſueurs ſont abondantes, les urines le ſont moins; alors elles tachent les langes d'une couleur de paille; les ſelles doivent être molles & tirant ſur le jaune; elle ne doivent pas être très-fréquentes.

Les maladies des enfans en nourrice ſe manifeſtent le plus ſouvent par les ſelles qui ſont très-rares ou très-fréquentes, ſéreuſes, glaireuſes, verdâtres, ou blanchâtres, le gonflement du bas-ventre, la maigreur, la bouffiſſure de tout le corps ou de quelques parties,

des éruptions à la peau ; des aphtes à la bouche, la bouche chaude, la langue chargée, l'insomnie, des toux, des cris fréquens & pendant long temps. Dès que ces maladies paroissent, il faut sur le champ les rapporter à leurs classes, qui indiqueront si elles sont produites par le lait de la nourrice, ou par son imprudence, ou par la mauvaise disposition de l'enfant, alors on remédiera à la cause.

Il faut baigner les enfans en nourrice presque tous les jours, mais il ne faut les tenir dans le bain tiède que pendant environ un quart-d'heure.

Dans le cours des deux années après le sévrage, point d'autre nourriture que les panades ci-dessus ou de petites soupes faites avec un bouillon gras très-léger & très-peu salé & du pain. Depuis sept à huit heures du matin quatre de ces potages à quatre heures d'intervalles : on donnera dans ces intervalles à l'enfant de petits morceaux de pain, & on lui donnera de l'eau à boire à sa soif. Les soupes & panades doivent être la principale nourriture ; le pain qu'on donnera dans les intervalles doit être moindre en quantité, que celui qui sera employé dans les soupes & panades ;

on donnera tous les jours les panades & ſoupes aux mêmes heures ; pour cela on éveillera l'enfant avant l'heure de ſon repas. On ſera attention à l'avidité avec laquelle l'enfant mange les ſoupes, panades, & le pain ; on réglera la quantité de ces alimens ſur ſon avidité, c'eſt-à-dire, qu'on les augmentera peu-à peu ſi l'on voit beaucoup d'avidité ſoutenue ; mais ſi l'enfant montre moins d'avidité à manger une ſoupe ou panade, qu'il n'en a montré pour la précédente, on le deſſervira de cette ſeconde ſoupe ; & la ſoupe ou panade ſuivante ſera moindre qu'à l'ordinaire, & on ne lui donnera ſes doſes ordinaires, que lorſque l'avidité reparoîtra. On ne preſſera jamais les enfans pour manger ; dès qu'ils montreront peu d'appétit dans un repas, ſoit ſoupe ou pain ou panade, on les leur ôtera, & on attendra l'heure de la panade ou ſoupe ſuivante, ſans faire attention à leurs cris. On ne donnera jamais aucun aliment à l'enfant depuis ſept à huit heures du ſoir, juſqu'au lendemain matin ſept à huit heures ; il paſſera tout ce temps au lit ; s'il s'eſt ſali pendant la nuit, on le changera promptement de la manière ci-deſſus preſcrite

pour le nouveau né; chaque fois qu'il s'éveillera on lui préſentera à boire de l'eau ſans la faire chauffer; mais on la conſervera pour cet uſage dans ſa chambre; s'il ne veut pas boire on n'inſiſtera pas. Après qu'on aura changé les langes de l'enfant, on le mettra au lit; s'il crie dans ſon lit, ſans qu'on ait aperçu des ſignes de maladie, on ne fera nulle attention à ſes cris, on ſe gardera même bien de le bercer, de lui parler ou de l'amuſer pour le faire taire; on continuera à voir de temps en temps s'il s'eſt ſali, ſans témoigner qu'on s'aperçoit de ſes cris. On doit coucher l'enfant de cet âge, deux fois par jour & le laiſſer au lit, deux heures chaque fois. Lorſque l'enfant commence à marcher, il ne faut pas permettre qu'il ſoit long-temps ſur ſes jambes, il faut de temps en temps le coucher ſur le parquet, & ſouvent en plein air, dans un temps doux, ſur un terrein ſec, le laiſſer ſe rouler, marcher à quatre pieds & ſe mouvoir à ſa fantaiſie; qu'il ne ſoit pas gêné dans ſes habillemens & qu'il n'ait point de corps.

Les dents commencent à percer aux enfans vers la fin de leur premiere année

ou au plutard au commencement de la ſeconde : cette éruption cauſe ſouvent des maladies dont les plus communes ſont le dévoiement, le dégoût, la douleur marquée par des cris fréquens, l'inſomnie, la maigreur, la diarrhée, des convulſions : dès que les premiers accidens cauſés par la dentition ſe manifeſtent, il faut diminuer la nourriture des enfans & même ſupprimer les alimens ſolides ; ſi la diarrhée exiſte ou s'il y a de la fièvre, on ne leur donnera que du bouillon aux heures des ſoupes, & dans les intervalles on leur fera boire ſouvent de la tiſane de capillaire, & un peu d'eau de rhubarbe ; ſi ces ſecours ne ſuffiſent pas, il faut employer des remédes curatifs plus efficaces preſcrits dans les claſſes de ces léſions. Les maladies les plus communes à cet âge, ſont 1° les mêmes que nous avons dit avoir lieu dans les enfans en nourrice ; 2° celles cauſées par la dentition ; 3° la chartre ou le rachitis & les écrouelles qui ſe déclarent le plus ſouvent dans le cours de la ſeconde ou troiſième année. Depuis l'âge de trois à quatre ans juſqu'à ſept, les enfans doivent etre nourris avec les alimens ci-deſſus qu'on augmentera toujours en proportion de

l'appétit. On pourra de plus leur donner dans ces commencemens quelquefois, mais rarement, un œuf frais à la mouillette, à dîner, quelquefois des fruits bien mûrs cuits ou cruds,. à goûter, en très-petite quantité & rarement; jamais des confitures, ni ſucreries, ni pâtiſſeries, ni laitage. Le fond de la nourriture ſera quatre ſoupes à quatre heures d'intervalle, un morceau de pain dans chacun de ces intervalles; on réitérera le morceau de pain dans ces intervalles ſi l'appétit paroît fort vif: l'enfant boira à ſa ſoif de l'eau qui ne ſoit jamais très-fraîche. S'il arrive qu'en l'un de ſes repas l'enfant refuſe ſa ſoupe, & qu'il demande un œuf ou un fruit, ou des légumes, les jours & aux repas, où il ne doit pas en avoir, on les lui refuſera; & s'il ne veut pas manger ſa ſoupe ou ſon pain, on ne l'engagera point à manger; on les lui ôtera même ſi on voit qu'il n'a pas de l'appétit. Au repas ſuivant on ne lui donnera que de la ſoupe ou du pain; on lui fera entendre que s'il n'eut pas demandé dans le repas précedent un œuf, ou des fruits, ou des légumes, on lui en auroit donné à ce repas où il devoit en avoir; d'après la règle établie dans

ſon régime, on obſervera à ce repas s'il mange avec appétit; ſi on ne lui voit point d'appétit, on le deſſervira; & au repas ſuivant on ne lui donnera qu'un bouillon : ſi après ce bouillon il témoigne de l'appétit, s'il demande à manger, on attendra l'heure du repas ſuivant, ſans faire attention à ſes cris, pour lui donner de la ſoupe ou du pain en quantité moindre qu'à l'ordinaire, & on ne le remettra à ſes doſes ordinaires d'aliments, qu'à meſure qu'on lui verra plus d'appétit & d'avidité.

Dès l'âge de quatre à cinq ans, on ne couchera les enfans qu'une fois dans le milieu de la journée; on les laiſſera au lit pendant environ deux heures, on les recouchera à ſept à huit heures du ſoir, & ils reſteront au lit juſqu'au lendemain matin ſept ou huit heures. On exigera qu'ils ſoient aſſis pendant qu'ils prendront leurs quatre repas principaux; le reſte du jour on leur permettra de marcher, s'aſſeoir, ſe coucher, ſe rouler par terre, ſe traîner, marcher à quatre pieds, faire du bruit, parler haut, crier avec leurs camarades, briſer, déchirer leurs joujoux, à leur fantaiſie. On n'aura d'autre ſoin que de veiller à ce qu'ils ne montent pas ſur des

chofes d'où ils pourroient tomber, à ce qu'ils ne fe heurtent pas rudement contre les murs & les meubles ou contre leurs camarades, à ce qu'ils ne tiennent pas des chofes qui pourroient les bleffer ou bleffer leurs camarades; s'il leur arrive de tomber fans qu'ils aient pu fe bleffer confidérablement, il ne faut y faire d'autre attention que pour leur reprocher leur maladreffe ou leur imprudence & les laiffer fe relever; s'ils fe font bleffés, il faut les panfer, fans paroître les plaindre, en leur reprochant leur étourderie.

On les menera fouvent en plein air, on ne leur fera éviter que le grand froid & la pluie; on ne les portera entre fes bras que dans les endroits où ils pourroient fe mouiller les pieds. Dès que les enfans commenceront à fentir ce qu'ils font & ce qu'on leur dit, & qu'ils manifefteront des volontés il faut commencer à prendre de l'empire & à leur en infpirer fur leurs paffions. On ne leur permettra que de toucher leurs joujoux, & ce qui eft à leur ufage; on leur refufera abfolument toute autre chofe, on leur défendra de temps en temps quelqu'une des chofes qui leur font permifes, pour les punir de ce qu'ils ont mal traité

leurs camarades, qu'ils leur ont tenu des propos durs, qu'ils leur ont pris leurs joujoux, qu'ils n'ont pas voulu venir où on vouloit les mener, qu'ils ne ſont pas venus auſſitôt qu on les a appelés, qu'ils n'ont pas ceſſé de faire du bruit, quand on le leur a ordonné, qu'ils ont demandé à manger avant l'heure ordinaire, qu'ils ont accompagné leurs demandes de cris qu'ils n'ont pas ceſſés dès qu'on le leur a ordonné; on leur ordonnera de ſe tenir aſſis, tranquilles, de ne pas parler, de ne pas s'amuſer de leurs joujoux; on ne les laiſſera pas long-temps dans ces pénitences, & lorſqu'on leur donnera la permiſſion de ſe lever, de s'amuſer, on les avertira ſérieuſement que ſi dorénavant ils déſobéiſſent, on les tiendra plus long-temps en pénitence. Une autre fois on leur dira que le jour qu'ils devroient avoir un œuf ou des légumes ou des fruits, ils n'en auront point; une autre fois, qu'on leur ôtera leurs joujoux, qu'on ne leur permettra pas les jeux qu'ils aiment, qu'on ne les conduira pas dans les endroits qui leur plaiſent, qu'on ne laiſſera pas venir auprès d'eux les petits camarades qui les amuſent; on leur tiendra irrévocablement parole. Lorſqu'on levera

la punition, on leur demandera pourquoi ils ont été en pénitence, & privés de telle & telle choſe, & s'ils ſont fâchés d'avoir fait telle faute; & on les avertira que ſi dorénavant ils commettent pareille faute, la punition ſera plus forte; quelquefois on ordonnera la punition pour long-temps & enſuite on accordera la grace à quelqu'un qui la demandera pour eux; mais on avertira que ſi dorénavant ils déſobéiſſent, on n'accordera plus aucune grace, à qui que ce ſoit qui la demande.

Quelque légères que ſoient les indiſpoſitions que pourront avoir les enfans, dès qu'ils commencent à avoir l'intelligence & à comprendre ce qu'on leur dit, il faut en profiter pour leur apprendre à ne pas refuſer les remèdes qui leur ſeroient néceſſaires dans de grandes maladies; pour cela il faut leur faire boire les tiſanes & les potions les plus déſagréables de celles qui conviennent à leurs indiſpoſitions; il faut les priver d'alimens ſolides, quand même leurs indiſpoſitions ne l'exigeroient pas abſolument, & leur dire qu'ils ſont malades, que des malades ne prennent que cela, que s'ils le prennent bien, & s'ils le continuent pendant tel temps, on leur

donnera, tel jour, telle chofe à manger & tels joujoux; s'ils refufent les remèdes, il ne faut pas craindre de les tenir pendant deux ou trois jours au bouillon pour toute nourriture : quand même cette diète ne leur feroit pas néceffaire, elle ne fçauroit leur nuire; il faut enlever d'autour d'eux tout ce qui pourroit les amufer, éloigner les perfonnes qui leur plaifent, les tenir emmaillotés dans leur lit, leur répéter fouvent que s'ils continuent à-refufer les remèdes qu'on leur offre, on les laiffera toujours emmaillotés dans leur lit; on ne les démaillotera que pour leurs befoins, on ne leur parlera qu'avec un ton ferme & de mépris, on leur dira qu'on ne leur donnera rien à manger tant qu'ils n'obéiront pas; il ne faut pas leur témoigner qu'on entend leurs cris, & il ne faut pas les appréhender, ils ne peuvent ni les bleffer ni leur caufer des hernies tant qu'ils feront couchés; d'ailleurs les enfans ceffent de crier dès qu'ils en font las, & ils ceffent fouvent plutôt, lorfqu'ils voient qu'on ne dit & qu'on ne fait rien pour eux pendant qu'ils crient; il n'y a point d'enfans élevés à la docilité & à l'obéiffance qui réfiftent à

ces démonſtrations de rigueur, ſoutenues par tous ceux qui les environnent, & qui ne finiſſent, d'après ces punitions & des promeſſes, par prendre tous les remèdes qui leur ſont néceſſaires ; au lieu que les enfans qui ont éprouvé qu'on obéit à leurs larmes & à leurs cris, s'ils ſont accoutumés à être prévenus & ſatisfaits dans tout ce qu'ils deſirent, ils refuſent obſtinément tous les remèdes, & demandent impérieuſement tout ce qui eſt contraire au régime. Par cette obſtination & cette inflexibilité un très-grand nombre d'enfans gâtés, périſſent par des cauſes de maladies qui ne ſont nullement dangereuſes dans leur principe, & dont les enfans dociles guériſſent toujours. Plus les enfans avancent en âge, plus on doit redoubler de vigilance pour les maintenir dans la docilité, pour modérer leurs paſſions ; on ne doit employer d'autres moyens pour les conduire, que des promeſſes de récompenſe, & des menaces de punition ; & les peines qu'on leur fait ſubir ne doivent jamais être que la privation de ce qui leur fait plaiſir, la privation des mets qu'ils aiment le plus ; & de leur faire faire ce qui leur déplaît.

A l'âge de quatre ou cinq ans on doit commencer à inſtruire les enfans ſoit à lire & écrire, ou aux ouvrages auxquels on les deſtine; mais il ne faut pas exiger d'eux de l'application dans les commencemens qu'on les inſtruit; il faut leur permettre pendant la leçon, tous leurs ſauts, leurs jeux, leurs ris, leurs queſtions déplacées, & toutes leurs diſtractions : ce n'eſt qu'à meſure qu'on leur voit du plaiſir à s'inſtruire qu'on peut les engager, ſans l'exiger, à un peu plus d'attention; & on doit les renvoyer à leurs jeux & à leurs exercices, dès qu'on s'apperçoit qu'ils s'ennuient dans la gêne de l'inſtruction. La tranſpiration eſt très-abondante dans l'enfance, il faut éviter qu'elle ſe ſupprime ou ſe diminue tout-à-coup. Lorſque les enfans ſont fatigués par leurs courſes ou leurs ſauts, il ne faut pas permettre qu'ils ſe repoſent dans des lieux frais, non plus qu'en plein air, s'il eſt froid; il faut en hiver qu'ils ſoient bien couverts dans leur lit, & qu'ils ſoient vêtus chaudement; mais que leurs couvertures & leurs vêtemens ſoient moins chauds que ceux des adultes; que leurs habillemens ſoient amples & qu'ils n'empêchent pas

la liberté des mouvemens. Il faut baigner les enfans de quatre à cinq ans deux ou trois fois par femaine ; & chaque fois ils refteront dans le bain tiède pendant environ demi-heure. Depuis l'âge de cinq ans jufqu'à fept on ne les baignera qu'une ou deux fois par femaine , & ils refteront trois quarts-d'heure dans le bain tiède.

Il faut examiner les évacuations par les urines & par les felles ; fi les enfans urinent beaucoup plus qu'à l'ordinaire, fans avoir bu davantage, c'eft une preuve que leur tranfpiration eft diminuée ; il faut les tenir plus chaudement. Lorfque les urines font beaucoup moindres qu'à l'ordinaire & plus colorées , leurs exercices & leur manière de vivre étant à l'ordinaire, il faut les obferver, il y a menace d'indifpofition ; fi les felles font plus fréquentes & plus liquides qu'à l'ordinaire , ce peut être parce que les enfans ont mangé trop ; ou des chofes indigeftes. Alors il faut diminuer les alimens & même fupprimer les folides , & défendre par la fuite les mets qui ont produit des felles plus fréquentes & plus liquides ; mais fi la diarrhée a lieu fans que l'enfant fe foit éloigné de fon régime or-

dinaire, il eſt menacé de maladie; il faut commencer à le mettre au bouillon & à la tiſane; & ſi la diarrhée continue il faut employer les médicamens convenables, preſcrits dans la claſſe des léſions des excrétions. Si le ventre eſt pareſſeux, ſi les excrémens ſont plus durs & les ſelles plus rares qu'à l'ordinaire, ſans que l'enfant ſe ſoit écarté de ſa manière de vivre & d'exercer ordinaire, il faut lui donner des alimens plus liquides & relâchans, tels que les légumes au bouillon, & le faire boire plus qu'à l'ordinaire : ſi la conſtipation eſt au point d'incommoder beaucoup l'enfant, il faut lui donner des lavemens, ou employer des ſuppoſitoires; ſi ces moyens ne rétabliſſent pas les ſelles dans leur état ordinaire, il faut adminiſtrer les remèdes qui conviennent à cette eſpèce de léſion, preſcrits dans la claſſe des léſions des excrérions. Si les enfans bavent beaucoup plus qu'à l'ordinaire, s'ils crachent plus ſouvent dans les temps où on eſt aſſuré que ce n'eſt pas la dentition qui produit ces effets, il faut examiner s'il ont des aphtes ou ſi les digeſtions ſont altérées, ou ſi l'enfant ſue moins qu'à l'ordinaire, s'il a

été exposé dans des lieux froids & humides; ensuite il faut remédier à celle de ces causes qu'on aura reconnu avoir lieu.

121 A l'âge de sept ans il faut commencer à changer la nourriture des enfans, & peu-à-peu les accoutumer aux alimens dont ils doivent user toute la vie; ils ne feront que quatre repas à quatre heures de distance l'un de l'autre; à déjeûner, goûter, ils n'auront que du pain dont ils mangeront à leur appétit; on les avertira que s'ils en mangeoient trop, ils n'auroient plus d'appétit pour le dîner ou le souper, où ils doivent avoir des mets plus agréables, qu'on ne leur permettra pas de manger sans pain, & que même on les leur ôteroit, si on voyoit qu'ils n'eussent pas de l'appétit; ils boiront à leur quatre repas de l'eau avec un huitième de vin; dans le cours de la journée ils boiront de l'eau à leur soif; à dîner ils mangeront de la soupe ou du riz ou autres farineux au bouillon, & un très-petit morceau de viande, bouilli ou rôti, avec du pain; au dessert une poire, ou une pêche, ou une pomme cuite, ou une poignée de cerises, ou un raisin, ou un biscuit, ou

un très-petit morceau de fromage. Ils mangeront leur deſſert avec du pain; on variera autant qu'on pourra ces deſſerts, & chaque jour il n'y aura qu'un ſeul de ces plats de deſſert : à ſouper, une ſoupe, un œuf frais à la mouillette ou au bouillon, ou des légumes au bouillon ou au maigre; le deſſert ſera l'un de ceux ci-deſſus. Autant qu'il ſera poſſible, on ne donnera pas plus de deux ou trois jours de ſuite le même mets; on ne préſentera pas à l'enfant les mets pour leſquels il a de la répugnance; mais on obſervera les mets qui lui ſont les plus agréables, & s'il arrive que par la ſuite il ait de la répugnance pour ces mets, ou pour d'autres qui ordinairement ne lui déplaiſent pas, on ne les changera pas & on ne lui donnera jamais d'autres mets que ceux qui lui auront été deſtinés pour chaque repas, & on fera deſſervir dès qu'on verra qu'il mange ſans goût & ſans plaiſir. Le repas ſuivant ſera moindre qu'à l'ordinaire; ſi on ne voit point d'appétit à ce ſecond repas, on deſſervira; & au repas ſuivant on ne donnera qu'un bouillon; quand même l'appétit ſe feroit ſentir à ce troiſième repas, on attendra juſqu'à l'heure du

quatrième, pour donner des alimens ſolides en petite quantité ; ſi on voit qu'il n'y ait nul appétit, on ne donnera d'autre nourriture qu'un bouillon léger toutes les quatre heures, & on fera boire abondamment la tiſane de gramen ou de capillaire ou de chicorée ſauvage; ſi pendant le cours de cette diète, il paroît quelqu'un des ſignes des léſions décrites dans les vingt-un articles (52), on aura recours aux moyens preſcrits dans la claſſe des léſions de la fonction ſouffrante.

Si on obſerve que conſtamment après que l'enfant aura fait ſon repas avec l'un des mets ci-deſſus, il eſt moins gai, moins actif, & que ſon ſommeil & ſes ſelles ſoient moins bien que lorſqu'il a fait ſon repas avec un autre mets, on ſupprimera par la ſuite ce mets qui a été ſuivi de mal-être : ſi ces indiſpoſitions arrivent après un repas fait avec des mets qui n'ont jamais incommodé, & ſi on a vu que l'enfant a mangé plus qu'à l'ordinaire, le repas ſuivant ne ſera qu'un bouillon, & on veillera par la ſuite à ce que l'enfant ne mange pas trop. On ne donnera ni ſucrerie ni pâtiſſerie, ni ſalure ni ragoût. On ne donnera point à manger entre

entre les quatre repas prefcrits ; fi l'enfant a foif entre fes repas, il boira de l'eau.

Dès l'âge de fix ans, on ne couchera pas l'enfant dans le cours de la journée ; on le couchera le foir entre huit & neuf heures, & on le levera entre fept & huit du matin. A fept ans on exigera un peu plus d'attention & d'application pour l'inftruction ; mais le temps de la leçon n'excédera jamais une heure chaque fois ; on pourra donner deux ou trois leçons par jour ; dans le cours de la journée on parlera à l'enfant de chofes qui l'amufent, & rarement de chofes un peu férieufes ; on s'en fera écouter, & on fera des queftions ; fi l'enfant ne répond pas jufte, on ne le défapprouvera pas ; on ne le reprendra pas avec le ton ferme qu'on emploie pendant la leçon, mais on l'avertira d'un ton amical, prefque d'égalité, qu'il n'a pas bien répondu : on l'engagera à réfléchir pour dire quelque chofe de mieux ; s'il n'y réuffit pas, on lui dira les raifons pour lefquelles il auroit dû répondre de telle & telle manière ; ces converfations inftructives ne feront jamais longues. Tout le refte de la journée, on lui donnera

entière liberté de s'amuſer, courir, ſauter, jouer, ſe repoſer tant qu'il lui plaira; on étudiera ce qui plaît le plus à l'enfant, ſoit jeu, ſoit promenade, ſoit la compagnie de certains camarades, ſoit des beaux habits, ſoit des mets; & lorſqu'il aura fait des fautes, on le privera d'une ou de pluſieurs des choſes qui lui plaiſent le plus; on ſera inexorable pour l'exécution de la punition, & on l'ordonnera pour plus ou moins de temps, ſuivant la qualité de la faute, ou l'habitude à telle faute.

122 Depuis l'âge de huit ou neuf ans, juſqu'à l'âge de puberté, les enfans reſteront au lit, huit ou neuf heures; ils continueront à prendre un bain tiède par ſemaine, ils feront quatre repas; ils mangeront quelquefois des fruits à déjeuner & goûter, ils mangeront à dìner de la ſoupe, un petit morceau de bouilli & un petit morceau de rôti; quelquefois à la place de l'un ou l'autre de ces mets, ils mangeront un petit morceau de ragoût peu aſſaiſonné, & deux ſortes des fruits ou mets de deſſert ci-deſſus. A ſouper, une ſoupe & un petit morceau de rôti, ou à la place de la ſoupe, des légumes

accommodés comme ci-dessus, ou un peu de salade, & deux des mets de dessert ci-dessus; on ne leur donnera point les mets pour lesquels ils ont eu de la répugnance dans leur première enfance, non plus que les mets qui ont paru les indisposer. A cet âge on exigera de plus en plus de l'application à l'instruction, & aux ouvrages dont on les occupera; on peut exiger une heure & demie de travail ou d'attention à l'instruction, dans chaque intervalle des trois premiers repas, & une heure & demie avant déjeuner. Après souper ils auront environ une heure de récréation, après laquelle ils iront se coucher. Dans tout le temps qui ne sera pas employé à l'instruction & aux repas, les enfans pourront s'amuser à ce qui leur plaira; mais s'ils avoient trop de goût pour les amusemens qui n'exigent point d'exercice, il faut les engager à courir, à sauter, danser, & à s'exercer dans des jeux qui demandent de l'activité & de l'adresse; il faut leur promettre récompense, s'ils passent leurs camarades à la course, & s'ils l'emportent dans des jeux d'adresse; à mesure que les enfans se fortifieront,

on les engagera à des exercices plus forts.

On veillera comme dans les autres âges, à l'état des fonctions ; dès qu'il paroîtra que l'une ou l'autre se fait moins facilement, on emploira les moyens prescrits dans nos classes, pour préserver de maladie. On fera la plus grande attention, à cet âge, à la disposition aux passions ; on travaillera à les modérer, en exigeant souvent avec douceur des sacrifices de la part de l'enfant ; en raisonnant avec lui, & en lui imposant les punitions ci-dessus, toutes les fois qu'il ne se sera pas conformé aux ordres qui lui auront été donnés. A cet âge, les punitions dureront plus long-temps que dans le précédent, & on annoncera qu'elles seront de plus en plus longues & rigoureuses, si on ne lui voit pas de la résolution à ne plus se livrer à ses mauvais penchants.

123 Depuis l'âge de puberté, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, les jeunes gens doivent faire leur principale nourriture des alimens prescrits pour l'âge précédent ; mais ils peuvent varier davantage, & commencer peu à peu à manger tous

les mets d'uſage; ils mangeront très-rarement & en très-petite quantité, des pâtiſſeries, des viandes fourrées, très-ſalées & très-aſſaiſonnées, des truffes & des champignons; leurs repas ſeront ordinairement compoſés de deux mets & de deux plats de deſſert; ils boiront du vin avec les trois quarts d'eau; ils ne feront que goûter les vins purs, d'entremets & de deſſert; ils s'abſtiendront de liqueurs ſpiritueuſes, de tout ce qui eſt échauffant, & excite le mouvement inteſtin du ſang qui augmente les ſenſations & les deſirs dominans à leur âge. Il ne faut point d'autre repos aux jeunes gens, que le temps de leurs quatre repas, & celui du ſommeil: ils ne doivent reſter que ſept heures au lit, & doivent ſe lever dès qu'ils s'éveillent, quand même leur ſommeil n'auroit pas été de ſix heures; il faut les occuper beaucoup, & on ne doit pas les laiſſer ſeuls, lorſqu'ils ne ſont pas occupés de leur travail; par ces moyens on peut éviter les abus qu'ils pourroient commettre ſur eux-mêmes, & qui détruiſent leur ſanté. Il faut varier les occupations des jeunes gens, exciter leur émulation pour l'étude & les ouvrages de leur état par des ré-

compenſes ; il faut les louer beaucoup ſur leur érudition, leur politeſſe & leur ſageſſe ; il faut flatter leur vanité en admirant leur adreſſe, leur agilité dans les jeux & exercices qui en demandent, leur fineſſe dans les jeux qui demandent de l'attention ; par les récompenſes & les louanges, on attache les jeunes gens à des objets très-utiles au moral, & on les détourne de l'amour dont les excès & les débauches qui l'accompagnent, cauſent l'épuiſement, & une foule de maladies qui précipitent au tombeau une grande partie des jeunes gens.

124 Depuis l'âge de vingt-cinq ans, juſqu'à quarante, l'action & la réaction réciproque des vaiſſeaux & des liqueurs ſont dans toute leur vigueur, les vaiſſeaux ſont très-libres, les liqueurs qui ſont bien travaillées circulent aiſément, les pores ſont très ouverts, la tranſpiration eſt très-abondante, toutes les ſecrétions & excrétions ſe font facilement ; à cet âge il ſe fait une grande déperdition, ſoit par l'action de la vie qui eſt alors très-forte, ſoit par les travaux, les grands exercices, les jouiſſances de l'amour & du mariage, il faut beaucoup d'alimens pour la répa-

ration ; mais comme il n'y a plus d'accroiſſement, il faut éviter la ſurabondance des ſucs, il faut ſuivre l'appétit, & ne point l'exciter par des mets de haut-goût, des liqueurs ſtomachiques, & ſpiritueuſes, dont il ne faut uſer que très-rarement & très-ſobrement, & ſeulement dans les cas où ils peuvent tenir lieu de reſtaurant, dans les fatigues & les travaux, ſoit pour ſoutenir l'activité des digeſtions, ſoit pour exciter la tranſpiration, ſoit pour ranimer les forces. Les gens de cet âge doivent faire trois repas, le déjeuné, le dîné & le ſoupé, avec les mets preſcrits pour les jeunes gens.

Les gens qui ſont de très-grands exercices, qui ſont livrés aux travaux du corps, doivent faire quatre repas pour éviter une trop grande quantité d'alimens, tout-à-coup, qui cauſeroit l'indigeſtion ; le temps que l'on paſſe au lit, doit être d'environ ſept heures, le repos de la nuit & celui du temps des repas ſuffiſent à cet âge. Tout le reſte de la journée doit être employé aux travaux de l'état qu'on a embraſſé, à la promenade, aux exercices, à la converſation & aux jeux qui ſont diverſion aux paſſions & aux peines de la

vie; les paſſions à cet âge ſont d'autant plus redoutables, qu'on ne peut plus les contenir par l'eſpoir des récompenſes, ni les détourner & les tromper par des flatteries & des louanges ſur d'autres objets. Si les adultes n'ont pas aſſez de raiſon & de force pour prendre de l'empire ſur eux-mêmes, & modérer leurs paſſions, il faut que le Médecin travaille à remédier à leurs excès, & à en prévenir les ſuites fâcheuſes. Il faut ordonner aux gens livrés à l'amour, aux ambitieux, aux cupides, qui ſont continuellement tourmentés par leurs deſirs, & qui ſe refuſent au ſommeil, un fréquent uſage des bains tièdes, les alimens les plus doux, les plus ſimples, les boiſſons les plus rafraîchiſſantes, les exercices les moins fatigans, leur défendre les mets de haut goût, les liqueurs ſpiritueuſes & ſtomachiques; leur ordonner les jeux d'attention & les occupations ſérieuſes. Aux gens de cabinet, dont l'état exige de grandes contentions d'eſprit; il faut interdire les jeux d'attention, les converſations trop ſérieuſes qui ne ſont point relatives à leurs affaires, il faut leur ordonner des alimens délicats & faciles à digérer; qu'ils dé-

jeunent avec du pain & des fruits, qu'ils boivent de la limonade, qu'ils dînent avec des potages ſimples, de la volaille bouillie ou rôtie; à ſouper qu'ils mangent des légumes au bouillon, qu'ils s'abſtiennent de vin pur, de ragoûts, de café & de liqueurs, qu'ils montent ſouvent à cheval & qu'ils ſuſpendent de temps en temps leurs travaux, pour aller ſe promener dans la campagne.

Les gourmands qui mangent beaucoup & qui font bonne-chère, doivent manger des fruits, ſalades & légumes, faire uſage de boiſſons acidules, telles que la limonade, le ſirop de groſeilles & de vinaigre; ils doivent faire beaucoup d'exercice, & ſe purger de temps en temps. Les gens qui font excès de liqueurs ſpiritueuſes, doivent faire un grand uſage des bains tiédes, reſter long-temps au lit, ne point faire d'exercices violens, prendre tous les matins de l'orgeat ou du petit lait, ou de l'eau de veau; ils doivent manger les mets les plus doux & les moins aſſaiſonnés. Aux indolens, pareſſeux, aux apathiques, il faut ordonner des mets de haut goût, des liqueurs ſpiritueuſes & ſtomachiques, des exercices très-actifs, l'équitation, la chaſſe, les ſpectacles, les jeux

applicants & l'uſage des Eaux minérales dans la belle ſaiſon.

125 Il eſt conſtaté par l'obſervation, que plus on avance dans l'âge de quarante-cinq à cinquante-cinq ans, plus la tranſpiration inſenſible diminue, plus la digeſtion ſe fait moins facilement & moins promptement, plus la nutrition & réparation ſe font imparfaitement ; cependant il n'eſt pas rare qu'à cet âge, des gens conſervent beaucoup d'appétit & mangent autant qu'ils mangeoient dans l'âge où toutes les fonctions ſe faiſoient conſtamment avec facilité ; le moindre mal qui puiſſe leur arriver eſt de prendre beaucoup d'embonpoint, qui ne fait que les incommoder, ou d'avoir des indigeſtions qui ſe terminent par des dévoiemens ou vomiſſemens, ou d'être ſujets à un flux hémorroïdal ou à des évacuations de pituite ; les maux grâves auxquels ils s'expoſent par cette intempérance ſont l'apoplexie, la paralyſie, les obſtructions, les fièvres de diverſes eſpèces, &c. Pour éviter ces maux, plus on avance dans l'âge où la tranſpiration, la digeſtion & la nutrition ſe font difficilement, plus on doit diminuer les alimens ; on doit choiſir

les plus ſimples & les plus doux; il faut toujours faire trois repas pour ne pas s'expoſer à un appétit vorace, qui conduit à l'ingurgitation ſuivie d'indigeſtion; que ces trois repas ſe terminent toujours avant que l'appétit ſoit ſatisfait, qu'on varie très peu les mets; qu'on s'abſtienne abſolument des mets de haut goût, de café, de liqueurs ſpiritueuſes, qui ne font qu'exciter un appétit dangereux à cet âge; qu'on faſſe autant d'exercice qu'il eſt poſſible; qu'on retranche une partie des travaux qui cauſent la contention d'eſprit, qu'on abandonne l'amour; qu'on renonce à l'ambition & à la cupidité, qu'on évite le ſerein, le froid & l'humidité, qu'on faſſe un uſage fréquent des bains tiédes, & qu'on boive des Eaux minérales en été.

De l'âge de ſoixante-cinq ans à celui 126
de ſoixante-dix, la tranſpiration, la digeſtion, & la nutrition deviennent de plus en plus difficiles; les pores ſe ferment, les fibres ſe deſſéchent, perdent leur élaſticité & deviennent roides; les liqueurs s'épaiſſiſſent & circulent difficilement, les petits vaiſſeaux ſe bouchent; plus on avance dans cet âge, plus on doit ſe modérer dans les tra-

vaux, dans les paſſions, & à table; à cet âge on doit ſe nourrir d'alimens doux, ſimples, faciles à digérer; s'abſtenir totalement de mets de haut goût, de liqueurs ſpiritueuſes, reſter longtemps au lit, faire beaucoup d'exercice & éviter les fatigues & les intempéries de l'air.

A l'âge de ſoixante-dix ans, la décadence va toujours en augmentant; les ſecrétions ne ſe font que très-difficilement, les ſucs de l'eſtomac ont peu de fluidité & ſont peu propres à pénétrer les alimens; l'eſtomac n'eſt plus en état de ſe contracter & d'agir avec force & ſoupleſſe, il n'y a preſque plus de tranſpiration, les autres excrétions augmentent & ſe font avec difficulté, l'expectoration eſt abondante & fatigante, on retient plus difficilement les urines, elles ſont plus âcres, plus fétides, plus chargées des particules des vaiſſeaux qui ſe détruiſent, les excrémens ſe rendent avec peine, les forces dépériſſent, le corps s'appétiſſe, ſe deſſéche & s'exténue; plus on avance dans cette décrépitude, plus on doit diminuer les alimens ſolides, & plus on doit ſe rapprocher de la maniere de vivre des enfans; il

faut ſe nourrir de ſoupes, de panades,
de bouillons très-mucilagineux & très-
doux, de légumes, d'œufs frais, de
poiſſons légers, faire quatre repas &
prendre très-peu d'alimens chaque fois;
s'abſtenir totalement du vin, des li-
queurs ſpiritueuſes & ſtomachiques, &
de tout ce qui irrite, échauffe & deſſé-
che. Se coucher comme les enfans deux
fois par jour, faire les exercices dont
on eſt capable, ſe promener ſouvent en
voiture, boire beaucoup d'eau de veau
ou de poulet, prendre un bain tiéde
tous les jours, & faire uſage de lave-
mens d'eau tiéde.

Les ordonnances ci deſſus ſont com- 127
munes aux deux ſexes, pour leurs diffé-
rens âges; mais le ſexe a des précau-
tions particulières à prendre pour la
conſervation de ſa ſanté. Lorſque les jeu-
nes filles approchent de l'âge nubile, qui
varie ſuivant les différens climats, les
différentes occupations & les diverſes
conſtitutions; elles ſont ſujettes à des
mal-aiſes, des laſſitudes, des douleurs
de tête, des douleurs d'entrailles, des
maux de reins, des dérangemens d'ap-
pétit, de la géne dans la reſpiration;
elles eſſuient ſouvent toutes ces in-
commodités, ſans avoir changé leur

manière de vivre ordinaire, il se fait un travail pour l'éruption des règles ; elles doivent alors observer le régime le plus favorable à la digestion, faire usage des alimens qui donnent le plus de fluidité au sang, & le plus de souplesse aux vaisseaux ; elles doivent se nourrir de soupes, de mets les plus faciles à digérer, tels que le poulet, des œufs frais, des poissons légers, des légumes au bouillon ; elles doivent boire beaucoup d'eau avec très-peu de vin ou de biére, s'abstenir de fromage, de laitage, de salades, de fruits cruds, de boissons aigrelettes, telles que la limonade, le sirop de vinaigre ; elles doivent faire un usage journalier du bain des jambes ou du demi-bain tiéde ; elles doivent beaucoup marcher & danser ; dans ces circonstances, on ne doit pas les occuper à leurs ouvrages, il faut les égayer, les amuser. Les infusions légères de safran oriental, ou de petite absynthe, ou de petite sauge, en guise de thé, aident souvent beaucoup à l'éruption des règles.

Si ces précautions ne suffisent pas pour produire les règles, & que la santé soit altérée par leur défaut, il

faut avoir recours aux remèdes prescrits dans la classe des lésions des excrétions, section des lésions des règles.

La première année que les règles s'établissent, elles ne sont pas toujours très-régulières; ainsi il faut continuer pendant cette année, les précautions ci-dessus; les filles réglées doivent faire peu d'usage des bains tiédes entiers, & seulement quelquefois, peu de jours après que les règles ont eu lieu; le reste du mois elles doivent prendre, de temps en temps, des demi-bains tiédes, & le bain des jambes, si les règles ne sont pas régulières, & si elles sont peu abondantes; mais si les règles sont très-abondantes, elles doivent cesser l'usage du demi-bain tiéde & du bain des jambes: aux approches du temps des règles, & pendant leur durée, il faut éviter le froid & l'humidité, les fruits aigres, les boissons fraîches & aigrelettes, les glaces, ainsi que les sujets qui peuvent causer de la tristesse, de la terreur & de la colère; il faut faire beaucoup d'exercice, & s'amuser. Si les règles se suppriment avant le temps de leur durée ordinaire, il faut promptement mettre les jambes dans l'eau chaude, ou prendre

un demi-bain tiéde ; ſi elles ne ſe rétabliſſent pas promptement, & s'il y a quelques ſignes notables de léſions de quelques fonctions, il faut promptement employer la ſaignée du pied. Lorſqu'une fille eſt malade pendant le temps des règles, ſi elle a beſoin d'être ſaignée, il faut que la ſaignée ſe faſſe au pied.

128 Si une jeune femme nouvellement mariée, éprouve une ſuppreſſion de règles, & en même temps des incommodités très-marquées, telles qu'un grand dégoût, des maux de cœur, des vomiſſemens, de la laſſitude, des deſirs de manger des choſes extraordinaires & inuſitées, on doit préſumer qu'elle eſt groſſe, & ne faire d'autres remèdes qu'un bon régime ; elle doit reſter longtemps au lit & ſur la chaiſe longue; elle doit s'abſtenir de l'équitation & de la voiture ; ſi la fièvre ſe joint à ces accidens, & s'ils augmentent à un point conſidérable, il faut avoir recours aux remèdes ; mais on ne doit employer ceux qui peuvent procurer les règles, que dans les cas où ils ſeroient jugés indiſpenſables pour la conſervation de la vie. Dans le cours d'une groſſeſſe confirmée, il y a ſou-

vent beaucoup d'incommodités conſidérables ; mais tant que la fièvre n'y eſt pas jointe, on doit s'abſtenir autant qu'il eſt poſſible de médicamens ; on ne doit employer que les ſecours diététiques, & de temps en temps la ſaignée du bras, quand le pouls eſt plein & dur.

Il eſt très-avantageux pour la ſanté 129
d'une mere de nourrir ſon enfant ; & il eſt très-avantageux pour un enfant d'être allaité par ſa mere. Si une femme ne peut ou ne veut pas allaiter ſon enfant, elle eſt expoſée à beaucoup de maladies, qui peuvent être cauſées par ſon lait. Pour l'en préſerver autant qu'il eſt poſſible, il faut que la femme accouchée reſte au lit, qu'elle ne prenne d'autre nourriture que du bouillon, qu'elle boive abondamment de la tiſane de cerfeuil ; qu'on veille à ce que les lochies ou vidanges aient leur cours, qu'elles durent plus long-temps, & qu'elles ſoient plus abondantes que celles des femmes qui nourriſſent ; qu'on entretienne les moiteurs & les ſueurs, par le moyen deſquelles une partie du lait ſe diſſipe. Après huit à dix jours de ce régime, on donnera tous les matins un gros de ſel de duobus, dans

un verre de tiſane de cerfeuil. Après quelques jours d'uſage de ſel de duobus, on purgera deux fois avec la potion purgative, n° 98 ; on laiſſera un jour d'intervalle entre deux purgations. Après la ſeconde purgation, ſi les ſeins ſont totalement dégonflés, s'il y a très-peu de vidanges, ſi les ſueurs & moiteurs ſont peu conſidérables, ce ſera une preuve que le lait eſt évacué en grande partie ; ſi en même temps l'appétit eſt vif, & toutes les fonctions en bon état, on commencera à donner des alimens ſolides, faciles à digérer ; on les augmentera peu à peu, de manière que la femme ſoit environ quinze jours pour parvenir à la moitié des alimens ordinaires. Après que l'accouchée aura pris les alimens ſolides, pendant quinze jours, elle ſera encore purgée deux fois avec la potion n° 98. Pendant cette premiere quinzaine des alimens ſolides, l'accouchée prendra, tous les deux ou trois jours, un gros de ſel de duobus, & elle continuera la tiſane de cerfeuil. Après les dernières purgations, la malade augmentera auſſi peu à peu les alimens ſolides, de manière qu'elle ſoit auſſi environ quinze jours pour parvenir à

ſa nourriture ordinaire. Pendant cette ſeconde quinzaine, l'accouchée prendra, tous les quatre ou cinq jours, le ſel de duobus, & continuera à boire de temps en temps de la tiſane. Dès que l'accouchée aura commencé les alimens ſolides, elle pourra quitter ſon lit pour paſſer une partie de la journée ſur la chaiſe longue : on aura ſoin de renouveller l'air au moins deux fois, par jour, dans ſa chambre, obſervant que l'accouchée ſoit bien couverte dans ſon lit & enfermée dans ſes rideaux, lorſqu'on ouvrira les portes ou fenêtres, ſi l'air eſt frais. Après environ ſix ſemaines de ces précautions, s'il n'y a aucun ſigne de l'exiſtence du lait, ſoit par l'état des ſeins, ſoit par un reſte de vidange, ſoit par des ſueurs ou moiteurs qui ne ſont pas ordinaires à l'accouchée, dans d'autres temps de ſa vie, elle pourra ſe remettre peu à peu à ſa manière de vivre & à ſes occupations ordinaires ; mais comme on ne peut pas être aſſuré que le lait ſoit totalement évacué, l'accouchée aura ſoin pendant pluſieurs mois d'être vêtue chaudement, d'éviter le froid, le ſerein & l'humidité, & de s'obſerver ſur la quantité & la qualité des alimens & boiſſons.

Lorſqu'une femme aura allaité ſon enfant, ſi par quelqu'accident arrivé à l'enfant, elle eſt obligée de ſevrer, ayant beaucoup de lait, il faut qu'elle uſe à peu-près des mêmes précautions que l'accouchée qui n'a pas allaité; mais ſi la mere nourrice a peu de lait lorſqu'elle ſevrera l'enfant, elle prendra d'autant moins de précautions qu'elle aura moins de lait, & elle n'en prendra aucune ſi elle devient groſſe dans les commencemens du ſevrage. Quelque légère que ſoit une maladie qui ſurvient à une femme accouchée depuis peu, ou à une femme qui vient de ſévrer, il faut ſe hâter d'y remédier, ces maladies devenant de très-grande conſéquence pour peu qu'on les néglige.

130 Entre quarante & quarante-cinq ans, quelquefois plutôt, quelquefois plus tard, les femmes ceſſent d'avoir leurs règles. Plus les femmes ont mené une vie molle & ſédentaire, plus elles ont fait d'excès, ſoit des mets de haut-goût, de liqueurs ſpiritueuſes, de veilles & autres abus, plus elles ont d'embonpoint, plus leurs règles étoient abondantes, plus cette ſuppreſſion entraîne d'incommodités & de maux qui deviennent très-grâves ſi on les néglige.

Dès que les règles ſont ſupprimées par l'âge, quand même dans les premiers mois de la ſuppreſſion la femme ne s'appercevroit d'aucune altération de ſa ſanté, elle doit travailler à ſe préſerver des maladies qui la menacent. Les remèdes préſervatifs les plus convenables pour cet objet, ſont de faire beaucoup plus d'exercice qu'à l'ordinaire, de manger beaucoup moins, de ſe nourrir de mets les plus ſimples & les plus doux, de boire beaucoup d'eau & très-peu de vin ou de biére, s'abſtenir totalement de café, de chocolat à la vanille ou autres aromates, de vin pur, de liqueurs ſpiritueuſes, & faire un uſage journalier de bains tièdes; ſe faire ſaigner du bras quand elle a le pouls plein & dur, & quand elle ſe trouve la téte embarraſſée, les reins douloureux & le corps lourd; il faut qu'elle ait le ventre libre, qu'elle faſſe uſage de lavemens fréquens, ſi elle eſt conſtipée; qu'elle ait ſoin d'éviter le froid, le ſerein & l'humidité, qu'elle ſoit vêtue chaudement, qu'elle ait grande attention à entrerenir lés ſueurs & moiteurs qui ont ſouvent lieu dans cet état. Beaucoup de femmes ſont ſujettes, en ces circonſtances, à ce qu'elles

nomment des feux qui montent à la tête & à toute la peau, & qui font fuivis de fueurs fubites & abondantes; il faut que les femmes fe gardent bien de chercher le frais, dans ces momens où elles éprouvent ces feux & ces fueurs; cette évacuation les préferve de beaucoup d'autres incommodités & maladies, dont la plupart font très-grâves. S'il arrive à celles qui ont été fujettes à ces chaleurs & fueurs; de ne plus les éprouver, il faut qu'au plutôt elles confultent le Médecin, quand même elles ne s'appercevroient d'aucun autre changement dans leur fanté.

131 Il eft conftaté par l'obfervation que ces ordonnances générales depuis 118 jufqu'à 130, relativement aux différens âges, & aux différens états du fexe, font les moyens les plus propres pour conferver la fanté & préferver de maladies, les individus qui font d'une affez bonne conftitution.

L'obfervation nous apprend auffi qu'il faut des règles particulières pour l'ufage des fix chofes non-naturelles, relativement aux différences qui exiftent dans les fantés individuelles; par exemple, 1°. L'individu qui a la refpiration

foible ne doit pas s'expoſer aux mêmes intempéries de l'air, ni faire les exercices forts auxquels ſe livre impunément celui dont la reſpiration s'exerce conſtamment avec vigueur. 2°. L'individu qui a la digeſtion foible, ne doit pas ſe nourrir d'alimens d'une quantité & qualité pareilles, à ceux dont peut uſer celui qui digère facilement & promptement. 3°. L'individu dont la nutrition ſe fait avec grande peine, qui a le teint blême, les membres très-frêles & très-foibles, dont le ſommeil eſt ordinairement interrompu & peu durable, doit ſe nourrir d'alimens plus mucilagineux, plus doux; il ne doit pas ſe livrer à des occupations autant pénibles, ni autant contentieuſes; il doit prendre plus de repos pendant le jour, & reſter au lit plus longtemps que l'homme, qui a un bon teint, des muſcles gros & bien marqués, qui exerce toutes ſes fonctions avec vigueur, qui dort tranquillement pendant ſix à ſept heures, & qui à ſon réveil eſt très-diſpos. 4°. L'individu qui a éprouvé qu'il eſt incommodé lorſqu'il fait uſage de tel aliment, de telle boiſſon, lorſqu'il fait tel exercice, lorſqu'il habite tel lieu, lorſqu'il eſt expoſé à la chaleur

ou au froid, lorſqu'il ſe livre à tel travail du corps, à tel travail de l'eſprit; doit s'abſtenir de toutes ces choſes qui l'incommodent, quoiqu'il voie que ces mêmes choſes ne nuiſent qu'à lui ſeul. 5°. Que les gens vifs, prompts, impatiens, ſoient très-vigilans & très-attentifs à modérer leurs paſſions, qui ſont très-ſuſceptibles de tous les excès préjudiciables à la ſanté. Que les gens de ce caractère ne s'obſtinent pas aux exercices violens, & qu'ils ne ſe livrent pas conſtamment aux travaux très-contentieux. Que les gens indolens, flegmatiques, faſſent les exercices les plus forts; que leurs parents & leurs amis travaillent à exciter dans eux des paſſions, & à les déterminer à l'attention & à l'application. 6°. L'individu qui a éprouvé un mieux être à tous égards, après avoir fait uſage de café, de chocolat aromatiſé, de mets de haut goût, de liqueurs ſpiritueuſes, ou après des excès de quelque ſorte qu'ils ſoient, ſe croit autoriſé par ces ſuccès à continuer un uſage qu'il voit être nuiſible à beaucoup d'autres individus; cependant comme l'on voit tous les jours que des gens qui ne ſont pas inſtruits des propriétés des ſix choſes non-naturelles

relles, ſe trompent très-communément. Dans les jugemens qu'ils en portent, & qu'ils attribuent ſouvent à une cauſe, ce qui eſt produit par une autre cauſe, & que par exemple, ils attribuent ſouvent aux alimens, ce qui eſt produit par l'air; à l'air ce qui eſt cauſé par le moral; ou aux travaux ce qui eſt cauſé par les paſſions; ou aux paſſions ce qui eſt produit par des excrétions. Il eſt prudent que ceux qui ſe trouvent incommodés, après une choſe qui n'incommode qu'eux ſeuls, & que ceux qui éprouvent un mieux être après avoir uſé, ou abuſé, ou fait des excès qui nuiſent au plus grand nombre, conſultent des Médecins qui, d'après les obſervations faites en médecine, ſont ſeuls en état de juger, ſi c'eſt telle choſe qui a incommodé tel individu, & ſi c'eſt telle autre choſe qui a amélioré la ſanté de tel autre individu; & en conſéquence il pourra interdire telle choſe, & conſeiller telle autre choſe avec telle précaution. 7°. Les individus ſujets à la goutte, aux rhumatiſmes, aux dartres, aux hémorroïdes, à d'autres excrétions périodiques ou erratiques; quelque vigoureux qu'ils ſoient, dans les temps où ils ne reſſentent pas

les effets de ces virus, ni ceux de leurs incommodités, ils ne doivent ni vivre ni agir comme ceux qui n'ont nul virus & nulle incommodité (93).

132 Il y a tant d'espèces de santés individuelles, & il y a tant de variétés dans ces espèces, qu'il ne paroît pas possible que l'Hygiène fasse autant d'ordonnances particulières de l'usage des six choses non-naturelles, qu'il en faudroit pour ces diverses santés, & pour toutes ces variétés; mais comme ces santés individuelles ne diffèrent entre-elles, 1° que par telles ou telles fonctions, qui sont plus ou moins fortes dans tel individu; 2° par le nombre des fonctions qui sont fortes ou foibles dans tel individu; 3° par les virus erratiques qui ont lieu de temps en temps dans tel individu; le Médecin qui aura bien étudié la santé de tel individu, & qui aura bien observé dans cet individu, les effets des six choses non-naturelles, parviendra aisément à prescrire à cet individu, l'usage des six choses non-naturelles, de la manière qui lui est la plus convenable; par exemple, si les fonctions sont peu foibles, il y a peu à changer dans les ordonnances générales, pour chaque âge &

pour le ſexe. Plus les ſantés individuelles ſeront altérées, de temps en temps, par un virus erratique, plus il faudra que l'individu ſe conforme au régime preſcrit contre ce virus. Plus telle fonction ſera foible, plus elle approchera de l'état de léſion ; plus il faudra employer contre cette fonction foible, une partie du régime & des remèdes preſcrits dans nos claſſes contre les léſions de cette fonction.

### *Thérapeutique.*

La Thérapeutique eſt l'art de traiter 133
les maladies. Il y a quatre objets dans le traitement de chaque maladie, 1° conſerver la vie du malade ; 2° éloigner toutes les cauſes nouvelles qui pourroient ſurvenir, & corriger l'influence de celles qu'on ne peut éviter ; 3° détruire les effets produits par les cauſes de maladies, & rétablir la ſanté dans ſon état ordinaire ; 4° pallier & adoucir les maux qui ne ſont pas ſuſceptibles de guériſon, & en empêcher les progrès. Pour atteindre à ces quatre objets, la Thérapeutique a des procédés certains & aſſurés, fondés ſur les connoiſſances & les obſervations de

la Phyſiologie, de la Pathologie, de la Séméïotique, & ſur des obſervations & des connoiſſances qui lui ſont propres. Elle a obſervé dans le corps humain, les maladies & le cours des effets produits par les cauſes de maladies; elle a reconnu que pour remédier aux maladies & détruire les effets produits par les cauſes de maladies, il faut employer des moyens qui opèrent, dans le corps du malade, des effets totalement oppoſés & contraires, à ceux qui ſont produits par les cauſes de maladies; elle a découvert ces moyens qu'on nomme ſources de remèdes ou de ſecours, & qui conſtituent les trois premières parties de cet art, ſavoir, la Diététique, la Pharmacie & la Chirurgie.

134 La Diététique règle l'uſage des ſix choſes non-naturelles; elle ordonne relativement aux diverſes cauſes, aux diverſes circonſtances, aux diverſes conſtitutions, que l'air de l'appartement ſoit chaud, frais ou tempéré, qu'on le renouvelle ſouvent, qu'on habite des lieux ſecs, dont l'air ſoit pur, léger, ou un peu peſant, ſec ou un peu humide; qu'on ſe nourriſſe de tels & tels alimens, qu'on s'abſtienne de tels autres, qu'on faſſe uſage de telle ou

telle boiſſon, qu'on augmente ou qu'on diminue les alimens & les boiſſons, qu'on s'abſtienne de tous les alimens ſolides; qu'on faſſe beaucoup, peu ou point d'exercice, qu'on garde le lit, qu'on permette le ſommeil, qu'on l'interrompe, qu'on l'empêche ou qu'on le procure; qu'on ſe livre aux travaux du corps & de l'eſprit, qu'on les augmente, qu'on les diminue & qu'on les ſupprime; qu'on excite les excrétions, qu'on les augmente ou les diminue; qu'on faſſe effort pour éteindre ou faire diverſion aux paſſions fortes; qu'on éloigne de ſa préſence & de ſa penſée tout ce qui peut agiter ou tourmenter l'eſprit; qu'on s'occupe de ce qui peut exciter & entretenir des paſſions douces & modérées qui donnent l'émulation, l'activité, la tranquillité & l'eſpérance.

La Pharmacie choiſit ſes médica- 135
mens dans le regne animal, dans le regne végétal & dans le regne minéral. Par ſes infuſions, décoctions, triturations, expreſſions, clarifications, mélanges & autres préparations, & ſurtout par ſes opérations chimiques, elle augmente les vertus des remèdes qu'elle a reçus des trois regnes de la nature.

Quoique les parties intégrantes & les premiers principes de ces médicamens ne ſoient pas connus, quoique la manière d'agir de la plupart des cauſes des maladies ſoit ignorée, les obſervations Thérapeutiques ont appris que le corps humain, étant dans telles diſpoſitions que l'obſervation a déſignées; tels médicamens opèrent le vomiſſement, tels produiſent la purgation, tels excitent les ſueurs, tels augmentent les urines, tels provoquent les règles, tels procurent le ſommeil; tels diminuent ou diſſipent les ſouffrances, tels cauſent des douleurs; d'autres diviſent les liqueurs, d'autres les épaiſſiſſent, d'autres les adouciſſent, d'autres excitent & augmentent l'action des vaiſſeaux & des humeurs; d'autres calment & modèrent ces mouvemens; les uns augmentent le ton des fibres, les autres les diminuent; les uns débouchent & dilatent les vaiſſeaux, les autres les bouchent & les reſſerrent, &c.

136 La Chirurgie, par la ſaignée, évacue la ſurabondance du ſang, le détourne d'une partie qu'il ſurcharge, le détermine ſur les organes où ſa plus grande quantité eſt néceſſaire, ſoit pour déterminer les règles, ou les vidanges, ou

le flux hémorroïdal, soit pour attirer sur les membres, la goutte ou le rhumatisme, ou les dartres. Par les cautères, les sétons, les vésicatoires & les ventouses, elle évacue par la peau, des liqueurs surabondantes & des humeurs acrimonieuses, qui affectoient des organes internes. Par des incisions, des scarifications & ponctions, elle donne issue au pus contenu dans des abcès, elle évacue des humeurs qui croupissoient dans le tissu cellulaire, elle vide des sérosités qui remplissoient le bas-ventre, le scrotum, la tunique vaginale. Par des opérations qui exigent encore une plus grande dextérité & la prudence la plus éclairée; elle fait l'extraction du calcul de la vessie, l'opération du bubonocele, des fistules, l'extirpation du cancer; elle donne issue au pus contenu dans le crâne, & au sang extravasé dans le cerveau, par le trépan; elle fait des incisions qui pénètrent dans la poitrine & dans le bas-ventre, pour évacuer le pus qui s'y est formé & le sang qui y est extravasé; elle réduit les hernies & les contient; elle replace les os qui ont été déplacés; elle réunit les ligamens rompus, les os fracturés; elle tire les

esquilles, détruit la carie, elle cicatrise les plaies après en avoir tiré les corps étrangers ; par ses amputations elle retranche les parties nuisibles, & délivre du fardeau de parties corrompues qui corromproient les parties saines. Par sa main seule ou par le moyen de ses instrumens, ou par l'opération de la symphise, elle surmonte tous les obstacles que le défaut de conformation de la mere, ou la mauvaise position de l'enfant apporte à l'accouchement, &c.

137 La quatrième partie de la Thérapeutique, est la méthode d'employer les trois autres parties de manière à opérer dans le corps du malade des effets totalement opposés, & contraires à ceux qui sont produits par les causes de maladies. Cette quatrième partie de la Thérapeutique a pour guide dans ses procédés 1°, les connoissances & les observations de la Physiologie, qui apprennent ce en quoi consistent la vie & la santé. 2°. Celles de la Pathologie qui décrivent toutes les causes & tous les symptômes de maladies & les différences qui existent entre les maladies. 3°. Celles de la Séméïotique, qui prévoient tous les changemens qui peu-

vent arriver dans les maladies. 4°. L'hiſtoire des maladies, avec les obſervations qui ont été faites par la Thérapeutique, ſur les divers effets que produiſent dans le corps humain, les diverſes cauſes de maladies, & ſur les divers effets qu'opèrent dans le corps du malade, les diverſes eſpèces de remèdes de la Diététique, de la Pharmacie & de la Chirurgie.

De toutes ces connoiſſances & ob- 138
ſervations, réſultent les indications, qui preſcrivent les diverſes manières d'adminiſtrer tels où tels ſecours diététiques, les temps & les circonſtances dans leſquelles on doit donner tels ou tels médicamens de la Pharmacie à telles ou telles doſes, & les différens cas dans leſquels la Chirurgie doit employer ſes ſecours divers.

Toutes les indications ſe rapportent aux ſuivantes; 1°, l'indication vitale ou conſervatoire de la vie; 2°, l'indication préſervatoire ou prophylactique; 3°, l'indication curatoire ou thérapeutique; 4°, l'indication mitigatoire ou palliative; 5°, les contre-indications.

L'indication vitale exige que les re- 139
mèdes & ſecours thérapeutiques ſoient adminiſtrés de manière que les forces

du cœur & des artères ſoient conſervées, autant qu'il eſt néceſſaire pour l'action de la vie, qui conſiſte dans le mouvement réciproque des ſolides & des fluides. Dans le cours d'un très-grand nombre de maladies, les forces du cœur & des artères, ſont ou abattues, ou épuiſées; il eſt très-eſſentiel de bien diſtinguer ces deux états des forces vitales.

Dans les fièvres putrides & malignes, dans les maladies aiguës cauſées par la ſuppreſſion des règles, des lochies, des hémorroïdes; par le reflux de l'humeur laiteuſe dans le ſang; par la métaſtaſe d'une humeur de goutte, de dartres ou de rhumatiſme &c, il n'eſt pas rare de voir que dans les premiers jours de ces maladies, les malades paroiſſent extrêmement foibles; ils ne peuvent preſque pas ſe mouvoir dans leur lit; pour peu qu'ils veuillent parler, il ſemble qu'ils vont ſuffoquer; le pouls eſt très-foible & à peine ſenſible, il ſurvient des ſyncopes, des lypothimies & des aſphyxies, dans leſquelles on ne ſent plus le pouls. Dans tous ces cas, les forces vitales ſont empêchées & pour ainſi dire enchaînées. C'eſt cet état que nous nommons

abattement des forces. Lorſque dans les commencemens ou dans le cours de ces maladies, le mouvement du cœur & des artères eſt ſi foible, que le pouls eſt preſqu'inſenſible ; lorſque la reſpiration eſt ſi foible que le malade ne peut parler, & qu'il eſt preſque évanoui, & qu'il eſt très-pâle ; l'indication vitale exige qu'on ſe hâte de donner des cordiaux aromatiques & des liqueurs ſpiritueuſes, capables d'exciter le mouvement du cœur & des artères, & d'augmenter l'action, & la réaction réciproque des vaiſſeaux & des liqueurs, dans leſquelles conſiſte la vie animale. Dès que le pouls eſt devenu ſenſible, quoique le malade ſoit d'une foibleſſe ſi grande qu'il ne peut ſe remuer ni parler, & qu'il appréhende de tomber en défaillance ; quoique les aſſiſtans ſoient effrayés de cette foibleſſe apparente, & qu'ils ſollicitent le Médecin pour qu'il n'emploie pas des remèdes, qui fatiguent & affoibliſſent, tels que l'émétique, les purgatifs & la ſaignée ; le Médecin qui eſt aſsûré par les obſervations, que dans peu de temps les forces vitales n'ont pu être épuiſées, & qu'elles ne ſont qu'empêchées par la cauſe de la maladie, ne doit pas ſe

laiſſer ébranler par les clameurs des aſſiſtans & les terreurs du malade ; il doit examiner la cauſe qui abat les forces.

140 Dans ces maladies aiguës où les forces ſont abattues c'eſt toujours par l'une de ces cauſes, 1°, la ſurabondance du ſang ; 2°, la grande quantité de mauvais ſucs réſultans des léſions de la digeſtion ; 3°, la métaſtaſe d'une humeur vicieuſe telle que celle de la goutte, de dartres, de rhumatiſme, de gale, de rougeole, & de petite vérole, &c. 4°, la ſuppreſſion de quelques excrétions ; 5°, une paſſion violente ; 6°, des venins tels que celui de la vipère ; 7°, des exhalaiſons méphitiques ou vénéneuſes. Lorſque les forces ſont abattues par la ſurabondance du ſang, l'artère eſt pleine, ferme ; mais la pulſation eſt lente, foible & ſouvent à peine ſenſible ; dans ces cas il faut promptement avoir recours à la ſaignée. Lorſque les forces ſont abattues par une grande quantité de mauvais ſucs réſultans de mauvaiſes digeſtions, cette cauſe ſe manifeſte par la bouche mauvaiſe, la langue chargée, des nauſées, des envies de vomir, des vomiſſemens, des cardialgies & des défaillances. Le

pouls eſt petit, foible & fréquent; dans ces cas il faut promptement avoir recours à l'émétique. Lorſque les forces ſont abattues dans les premiers jours d'une maladie qui a commencé par une ſuppreſſion de règles, de lochies, d'hémorroïdes; ſi l'artère eſt pleine & la pulſation lente & foible, il faut au plutôt ſaigner du pied, donner des lavemens irritans, faire uſage des bains des jambes ou des demi-bains.

Lorſque l'abattement des forces ſe manifeſte dans les premiers jours d'une maladie qui eſt cauſée par la métaſtaſe d'une des humeurs vicieuſes ci-deſſus; ſi l'artère eſt pleine & la pulſation lente & foible; il faut ſaigner au pied, ſi c'eſt la tête qui ſouffre le plus; & au bras, ſi c'eſt le bas-ventre ou la poitrine qui ſont affectés, & il faut au plutôt appliquer les véſicatoires aux membres où la ſaignée aura été faite. Si dans ces cas de métaſtaſe, le pouls eſt foible & fréquent, & ſi l'artère n'eſt pas pleine, s'il y a des cardialgies & des ſignes de mauvais ſucs dans les premières voies, il faut avoir recours, en même temps, à l'émétique & aux véſicatoires qu'on appliquera ſur les membres que l'humeur vicieuſe de goutte

ou de rhumatiſme ; &c. affecte le plus ſouvent ; enſuite on emploira les purgatifs & les diaphorétiques. Lorſque l'abattement des forces ſuccède ſubitement à des paſſions violentes, & qu'il s'enſuit des irritations du genre nerveux, des mouvemens involontaires, des ſpaſmes, des ſyncopes, il faut employer les odeurs ſpiritueuſes, les alkalis volatils pendant la ſyncope. Lorſque la ſyncope eſt ceſſée, ſi l'artère eſt pleine, la pulſation lente & foible, il faut ſaigner au bras, faire uſage des bains, des boiſſons délayantes & antiſpaſmodiques. Lorſque l'abattement des forces eſt cauſé par des venins tels que celui de la vipère, il faut faire des ſcarifications à la partie mordue ; il faut donner de l'eau de Luce intérieurement, & en appliquer ſur les ſcarifications ; lorſque l'abattement des forces eſt cauſé par des exhalaiſons méphitiques & véneneuſes, il faut employer les ſpécifiques appropriés à ces exhalaiſons & poiſons.

Dans tous ces cas d'abattement des forces, il faut priver le malade d'alimens ſolides, juſqu'à ce que les cauſes de l'abattement ſoient détruites. Le plus ſouvent après ces remèdes qui ſont

très-fort contre-indiqués lorſque les forces ſont épuiſées, on a la ſatisfaction de voir que les forces qui n'étoient qu'abattues & empêchées par la cauſe morbifique, reprennent de la vigueur, ſans qu'on ait donné des alimens, & qu'au contraire, on a employé des remèdes dont l'uſage ſoutenu épuiſe les forces. Il eſt vrai que ſi par la ſuite on eſt obligé de continuer pendant long-temps ces remèdes pour détruire la cauſe de la maladie, les forces diminuent peu-à-peu & s'épuiſent. Mais l'obſervation nous apprend que lorſque les malades ſont d'une bonne conſtitution, à quelque âge qu ils ſoient, excepté la tendre enfance, & l'extrême vieilleſſe, ils ont aſſez de forces vitales pour ſupporter dans les maladies aiguës ci-deſſus, les remèdes qui leur ſont néceſſaires, & pour être privés des alimens ſolides pendant deux ou trois mois & même plus long-temps. L'obſervation nous apprend auſſi que les gens qui périſſent dans ces maladies aiguës, y ſuccombent, avant d'être parvenus au terme auquel les forces vitales peuvent être épuiſées, & que par conſéquent c'eſt la violence de la cauſe de la maladie, ou les vices d'une

mauvaiſe conſtitution qui ſont les cauſes de la mort.

141 Dans les grandes hémorragies, dans les évacuations exceſſives par les ſelles, par les vomiſſemens, & par les ſueurs, les liqueurs du corps humain ſe perdent en peu de temps. Dans les maladies chroniques qui ſubſiſtent depuis long-temps, dans leſquelles la digeſtion ſe faiſant très-imparfaitement, peu-à-peu il ne ſe fait plus de nutrition, les déperditions ne ſont plus réparées, la quantité des fluides ſe réduit au degré le plus bas; ils n'oppoſent preſque plus de réſiſtance à l'action des vaiſſeaux; ils ne peuvent plus réagir ſur les vaiſſeaux; l'artère paroît preſque vide, la pulſation eſt à peine ſenſible, la maigreur & la pâleur ſont extrêmes, les forces muſculaires, celles de la reſpiration, qui ont décliné peu-à-peu, ſont réduites à leur dernier degré. Cet état eſt le véritable épuiſement des forces.

Autant les remèdes énergiques, tels que les cordiaux aromatiques & ſpiritueux, les alkalis, les contre-poiſons, les émétiques, les purgatifs ſont fortement indiqués pour relever les forces abattues; autant ces remèdes énergi-

ques ſont fortement contre-indiqués & défendus lorſque les forces ſont épuiſées.

Dans l'état d'épuiſement des forces, il faut bien ſe garder d'entreprendre de les exciter & de les relever, par des remèdes qui puiſſent précipiter le mouvement des ſolides & des fluides.

On ne peut remédier à l'épuiſement des forces, qu'en travaillant peu-à-peu à remplacer les liqueurs qui manquent, & en employant des remèdes incapables de cauſer des ſecouſſes aux vaiſſeaux, & de l'agitation dans les fluides. Les remèdes contre les diverſes cauſes d'épuiſement & d'abattement, ſont preſcrits dans la claſſe des léſions de la circulation.

L'indication vitale eſt très-urgente dans les maladies dans leſquelles il y a, ſoit très-grand abattement, ſoit épuiſement de forces; mais ce n'eſt pas uniquement dans ces cas qu'elle exige toute l'attention du Médecin; il ne doit jamais la perdre de vue, même dans les maladies les plus légères; à plus forte raiſon dans toutes les maladies que la Séméïotique déclare dangereuſes; il doit avoir la plus grande vigilance ſur cette indication, & travailler con-

tinuellement à empêcher tout ce qui peut causer l'abattement, & veiller à ce que l'épuisement qui doit souvent être porté à un certain degré, ne soit pas porté trop loin.

142 L'indication préservatoire exige que dans une maladie commençante, on éloigne toutes les causes de maladies, qui pourroient survenir; qu'on corrige l'influence de celles qui sont inévitables; & qu'on empêche le progrès des maux qui existent : cette indication a lieu dans toutes les maladies, quelque légères qu'elles soient, puisque l'observation apprend qu'elles deviennent souvent mortelles, lorsqu'on néglige d'y remédier dès leur commencement. Par exemple, 1°. la diminution de l'appétit & le dégoût pour les alimens ordinaires, existent souvent sans qu'aucune autre fonction soit lésée : les malades conservent souvent pendant long-temps, dans cet état, leurs forces, leur agilité, leur sommeil, & continuent leurs occupations & travaux ordinaires avec facilité; mais si ces malades continuent à prendre des alimens qu'ils n'appétent pas, s'ils s'excitent à manger, par des alimens plus délicats & de plus haut goût, la fonction de la

digestion s'altère de plus en plus ; il se forme un amas de mauvais sucs, dont la quantité & la qualité causent des maladies toujours dangereuses, & mortelles pour plusieurs. 2°. Un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans est atteint d'une petite toux, il expectore quelquefois des crachats légèrement teints de filets de sang ; d'ailleurs il a bon appétit, bon sommeil, de l'embonpoint, il est vigoureux, fait bien toutes ses fonctions, s'occupe avec aisance de ses travaux ordinaires ; si au lieu de travailler à se préserver des suites que la Séméïotique prévoit, par cette petite toux & ces crachats légèrement teints de sang, il se livre aux plaisirs de la jeunesse, il deviendra, dans peu de temps, pulmonique. Souvent on satisfait à l'indication préservatoire, par le seul éloignement de la cause qui a affecté, & par la cessation ou suspension de l'abus qui a produit le mal ; dans ce cas il ne faut pas d'autre remède.

L'indication curatoire exige que les 143
fonctions qui sont lésées, & l'habitude du corps qui est altérée & viciée, soient rétablies dans l'état de santé ordinaire à chaque individu. Pour remplir cette

indication il faut travailler à détruire les causes de maladies qui sont encore en action & qui offensent les fonctions & altèrent l'habitude du corps ; & il faut détruire les effets qui ont été produits par des causes qui n'agissent plus.

Les causes qui sont encore agissantes sont ordinairement les plus dangereuses ; elles peuvent d'un moment à l'autre augmenter les lésions, & en produire de nouvelles. Par exemple, 1°, l'air trop chaud raréfie continuellement les liqueurs, gonfle les vaisseaux, en diminue de plus en plus le ton & la force ; l'air froid resserre continuellement les vaisseaux, condense & épaissit les liqueurs, diminue leurs mouvemens, retient la transpiration insensible ; d'où résultent des engorgemens d'organes qui seront plus ou moins considérables, selon que ces causes agiront plus ou moins de temps & avec plus ou moins de force.

2°. La mauvaise qualité & la trop grande quantité d'alimens & de boissons dont on fera usage journellement, altéreront de plus en plus la digestion, rempliront de plus en plus les vaisseaux, les irriteront ou les relâcheront ; ils augmenteront de plus en plus le vo-

lume & la mauvaiſe qualité des humeurs.

3°. La vie ſédentaire & oiſeuſe, l'excès de ſommeil diminueront de plus en plus, le mouvement inteſtin & progreſſif des liqueurs, l'élaſticité & le ton des vaiſſeaux, l'agilité du corps & l'activité des fonctions intellectuelles.

4°. L'excès de travaux, de veilles, fatigueront de plus en plus les vaiſſeaux, les feront rompre, précipiteront le mouvement des liqueurs, les rendront acrimonieuſes & de plus en plus incapables de ſervir à la nutrition.

5°. La triſteſſe continuelle diminuera de plus en plus l'action & réaction réciproques des ſolides & des fluides, & altérera de plus en plus les premiers principes de la vie.

6°. Les deſirs ardens de l'amour, de la vengeance, des honneurs & des richeſſes, augmenteront de plus en plus l'agitation des liqueurs, l'irritation des nerfs & les maladies de l'eſprit.

7°. Les excrétions inſuffiſantes augmenteront de plus en plus l'engorgement des organes; & les excrétions exceſſives feront de plus en plus ſuivies de

la maigreur & de l'épuifement des forces.

8°. Les virus agiffent prefque tous continuellement; la petite vérole & la rougeole portent ordinairement leur principale action à la peau; elle doit y être toujours continuelle; mais d'un moment à l'autre, foit par des terreurs ou autres paffions fortes, foit par l'impreffion de l'air froid, foit par un mauvais régime, ou par des médicamens contraires, ces virus caufent des engorgemens dans le cerveau, dans la poitrine, dans le bas-ventre; produifent des inflammations, des hémorragies, le délire, des fuppurations internes, la gangrène & la fuffocation. Plus le virus vénérien s'invétère, plus il augmente la gonorrhée, les bubons, les chancres, les ulcères, les tumeurs à la peau, les exoftofes & la carie. Plus le virus fcorbutique eft ancien, plus la pâleur du vifage, la bouffiffure du corps augmentent; plus les gencives fe tuméfient & noirciffent, plus les taches livides fe multiplient & s'étendent, la laffitude, le malaife augmentent, les ulcères fongueux & livides s'accroiffent; les hémorragies deviennent plus fréquentes. Le virus

ſcrophuleux commence d'abord par l'engorgement des glandes cutanées; dans la ſuite ces tumeurs augmentent, durciſſent, s'ulcèrent, il s'en forme de pareilles dans l'intérieur, la fièvre lente ſe déclare. Plus la gale dure, plus elle cauſe l'inſomnie & la maigreur; ſi elle eſt répercutée par des topiques, elle produit, dans l'intérieur, les plus grands ravages. Si on n'a pu empêcher l'ulcération du cancer, il ſera des progrès indomptables, il rongera, s'étendra, cauſera l'inſomnie, l'inappétence, le maraſme & la mort. Les virus goutteux, dartreux, & rhumatiſmal n'exercent pas continuellement leur action ſur les membres & ſur la peau; ils ſont quelquefois long-temps ſans montrer leur exiſtence; mais ils ne ſont pas détruits, & quelquefois dans les temps que l'on paroit ſe mieux porter, ils ſe manifeſtent; ces virus ne ſont jamais dans l'inaction lorſque d'autres cauſes de maladies agiſſent, & ils ſe portent ordinairement ſur l'organe de la fonction qui a commencé à être léſée par quelqu'autre cauſe.

9°. Excepté les exhalaiſons méphitiques, contagieuſes & peſtilentielles, les bleſſures venimeuſes & les poiſons;

toutes les caufes externes, telles que celles qui produifent les plaies, les fractures, luxations, contufions, ont une action qui n'eft que momentanée; mais quoique ces caufes n'agiffent plus; les effets qu'elles ont produits, font fouvent très-durables & très-grâves.

10°. L'extrême maigreur, l'extrême foibleffe de tous les organes & de toutes les fonctions, qui ont lieu dans le commencement de la convalefcence qui fuccède aux maladies aiguës qui ont duré long-temps, font les effets de la fièvre, des douleurs, de l'infomnie, des remèdes les plus actifs, de la diète la plus ténue, & d'autres caufes qui n'agiffent plus & qui font détruites; mais elles exigent les fecours de la Diététique.

Soit que les caufes qui produifent les léfions des fonctions agiffent pendant long-temps, foit qu'elles n'aient agi qu'un moment, la plupart des fonctions qui ont été léfées, reftent encore léfées après que les caufes font éloignées & détruites; ainfi l'indication curatoire exige que dans toutes les maladies on rempliffe les objets fuivans, 1°, d'éloigner du malade toutes les nouvelles caufes de maladies

ladies qui pourroient ſurvenir ; 2°, d'employer des remèdes dont l'action continuelle opère des effets totalement oppoſés & contraires à ceux qui ſont produits par les cauſes de la maladie, qui agiſſent encore, juſqu'à ce que ces cauſes ſoient expulſées ou détruites ; 3°, d'employer des remèdes qui opèrent continuellement des effets oppoſés & contraires à ceux qui ſont-produits par les fonctions & par l'habitude du corps, qui ont été léſées par des cauſes qui n'agiſſent plus, juſqu'à ce que les fonctions & l'habitude du corps ſoient rétablies dans leur état ſain.

Il eſt conſtaté par l'obſervation, qu'on
guérit le plus grand nombre de toutes 145
les eſpèces de maladies aiguës, dès qu'on les traite, dès leur commencement, dans des ſujets dociles, & qu'on en guérit même beaucoup, quoiqu'elles n'ayent pas été traitées, ou quoiqu'elles ayent été maltraitées dans leurs commencemens; ainſi dans toutes les maladies aiguës, dès que l'indication vitale le permet, & qu'il n'y a pas des ſymptômes menaçans d'un danger très-imminent, qui indiquent fortement des remèdes oppoſés à ceux que la cauſe exige, on doit intrépidement & con-

tinuellement employer les remèdes appropriés contre les causes de la maladie, jusqu'à ce qu'elle soit détruite. On ne doit pas se laisser ébranler par les douleurs & privations pénibles qu'éprouve le malade, tant qu'on voit qu'on ne peut adoucir ses peines & ses privations, sans déroger à la diminution de la maladie. Par exemple, vers la fin de la cure d'une fièvre putride, le malade qui a été beaucoup évacué par les émétiques & purgatifs, qui n'a pris aucun aliment solide pendant trente ou quarante jours, quelquefois pendant plus de deux mois, est tourmenté par une faim qu'il dit insupportable; il se plaint d'une maigreur & d'une foiblesse extrême, il en est alarmé, il craint d'y succomber; mais la fièvre subsiste encore, le malade a encore la langue chargée; les embarras dans le poumon & le bas-ventre, causés par de mauvais sucs, ne sont pas totalement détruits; si le malade prenoit dans ces circonstances des alimens solides, il les digéreroit imparfaitement, d'où résulteroient de nouveaux mauvais sucs qui augmenteroient les embarras des viscères, causés par les anciens; la fièvre redoubleroit, les accidens se

renouvelleroient avec d'autant plus de danger, que le malade eſt très-affoibli & preſqu'épuiſé. Le Médecin doit défendre abſolument les alimens ſolides, & tâcher de perſuader au malade & aux aſſiſtans, que la maigreur & la très-grande foibleſſe de l'action muſculaire ne ſont pas dangéreuſes, lorſque la cauſe de la maladie & ſes ſymptômes vont en diminuant, & lorſque le pouls eſt bien ſenſible & bien réglé; & le Médecin doit aſſurer que lorſque les embarras des viſcères seront détruits, les mauvais ſucs évacués, la fièvre ceſſée, on parviendra facilement & promptement, par le moyen des alimens prudemment adminiſtrés, à reſtaurer l'embonpoint, & à rétablir les forces muſculaires dans toute leur vigueur. Dans le cours des maladies aiguës, les malades ſe plaignent ſouvent de douleurs qu'ils diſent ne pouvoir ſupporter; ſi ces douleurs ſont produites par la cauſe de la maladie, le Médecin ne doit point travailler à les ſoulager, s'il ne peut le faire ſans affoiblir l'action des remèdes qu'il emploie directement contre la cauſe. Par exemple, dans le cours d'une pleuréſie ou péripneumonie cauſée par des mau-

vais ſucs épais, groſſiers & corrompus réſultans des léſions de la digeſtion, le malade ſe plaint d'une douleur très-vive au côté, & d'une toux très-fatigante & très-douloureuſe, qui ne lui permet, ni le ſommeil, ni le repos; la ſaignée pourroit diminuer la douleur & la toux fréquente; mais l'obſervation prouve que la ſaignée eſt nuiſible dans les pleuréſies & péripneumonies cauſées par de mauvais ſucs épais & groſſiers, & qu'elle ne peut tout au plus être employée que dans les commencemens de la maladie, lorſqu'elle eſt abſolument indiſpenſable pour diminuer l'extrême plénitude des vaiſſeaux, & pour favoriſer l'action des émétiques & purgatifs. Dans les redoublemens de fièvres putrides, dans les violens accès de fièvres intermittentes, les malades ſe plaignent d'une chaleur brûlante, inſupportable, d'une ſoif inextinguible, d'une grande douleur de tête; le malade & les aſſiſtans ignorants demandent la ſaignée pour calmer ces accidens; mais le Médecin qui ſait que tous ces accidens diminueront à meſure que ce redoublement ou l'accès déclinera, & à meſure qu'il évacuera les mauvais ſucs; & qui ſait que la ſai-

gnée eſt nuiſible dans le cours des maladies cauſées par des ſucs épais, groſſiers & corrompus, la défendra abſolument dans le cours de ces eſpèces de maladies. Dans les fièvres cauſées par des ſucs épais & groſſiers, les malades ſe plaignent ſouvent du défaut de ſommeil ; les narcotiques leur en procureroient, mais les narcotiques ne ſauroient détruire les mauvais ſucs ; d'ailleurs pendant que le malade dormiroit, il ne boiroit pas abondamment: les tiſanes ſont abſolument néceſſaires, ſoit pour diviſer & délayer ces mauvais ſucs, & les empêcher de s'arrêter dans les petits vaiſſeaux, ſoit pour entretenir les évacuations continuelles par les ſelles, les urines & la tranſpiration, ſoit pour diſpoſer les humeurs à être évacuées par les émétiques purgatifs, ſudorifiques & diurétiques ; ainſi le Médecin doit défendre les narcotiques, & il doit perſuader au malade, qu'il a bien moins beſoin de dormir que de boire de la tiſane, & de prendre des médicamens.

Il eſt conſtaté par l'obſervation, qu'on 146
guérit beaucoup de maladies chroniques de toutes les eſpèces, lorſqu'on les traite, dès leur commencement, dans

les ſujets qui ont de la docilité & de la confiance ; ainſi l'indication curatoire a lieu dans les commencemens de chaque eſpèce de maladies chroniques, & le Médecin doit travailler à y ſatisfaire, en employant conſtamment contre les cauſes de maladies, les remèdes appropriés, preſcrits dans les claſſes des léſions ; mais le Médecin ne doit pas, comme nous venons de le dire, pour le traitement des maladies aiguës, employer avec intrépidité les remèdes appropriés contre les cauſes, juſqu'à ce que l'indication vitale les défende abſolument ; il doit dans le traitement des maladies chroniques, ceſſer les remèdes curatoires, dès qu'il voit que la maladie chronique eſt au point que la Séméiotique a jugé incurable ; par exemple, le Médecin ne doit pas employer les remèdes appéritifs contre des obſtructions très-invétérées dans des vieillards ; il doit ceſſer les appéritifs très-actifs contre des obſtructions qui ſont très-dures, dans des jeunes gens qui ſont très-foibles & très-maigres ; il doit ceſſer l'uſage du lait contre des pulmonies qui ſont au troiſième degré, dans des malades qui ont le dévoiement. Il doit s'abſtenir de faire

faire l'extirpation d'un cancer, dans une malade qui a plusieurs tumeurs dures, accompagnées d'élancemens, &c. Dans tous les cas que l'observation a déclaré incurables, le Médecin ne doit s'occuper qu'à satisfaire à l'indication mitigatoire.

L'indication palliative ou mitigatoire 147
a deux objets, 1° d'adoucir des maux qu'on ne peut pas guérir, & dont on connoît la cause, & d'en empêcher les progrès; 2° d'adoucir & empêcher les progrès des symptômes, dans les maladies dont on ne connoît pas la cause. Pour satisfaire au premier objet, il faut employer des remèdes qui opèrent des effets opposés & contraires à ceux que produisent les fonctions lésées; par exemple, un malade a un cancer ulcéré très-étendu; la Séméïotique apprend que ce cancer ne doit pas être extirpé, & qu'il est inguérissable; il cause des douleurs presque continuelles, qui empêchent le sommeil, & nuisent à la digestion & à la nutrition; pour diminuer les douleurs & l'insomnie, il faut employer les narcotiques. Pour empêcher les progrès de la difficulté des digestions & de la maigreur, il faut employer les alimens

les plus faciles à digérer, qui produisent les sucs les plus doux & les plus mucilagineux. Un autre malade d'un âge très-avancé, a des obstructions très-dures, très-volumineuses, très-rénitentes & schirreuses; elles sont reconnues inguérissables; il faut ordonner en petite quantité, & plusieurs fois dans le jour, des alimens très-faciles à digérer, qui fournissent des sucs très-fins & très-fluides; exciter doucement & entretenir les excrétions. On ne peut pas guérir radicalement la goutte, ses accès reviennent après des intervalles plus ou moins longs; dans ces accès le malade se plaint de douleurs vives aux articulations qui sont rouges & très-tuméfiées; il faut calmer les douleurs par des cataplasmes adoucissans appliqués sur l'articulation, diminuer les alimens, pour que l'engorgement des vaisseaux qui a lieu dans l'articulation, n'augmente pas; il faut boire abondamment des tisanes très-légèrement incisives, pour délayer, diviser les liqueurs, favoriser la transpiration & l'excrétion des urines. Dans les intervalles de goutte, il faut que le goutteux se nourrisse d'alimens les plus adoucissans, & les plus faciles à digérer; qu'il mange

les trois quarts moins qu'à ſon ordinaire, qu'il s'abſtienne de vin, de liqueurs ſpiritueuſes, & aromatiques, qu'il évite les travaux contentieux, & les ſujets capables d'exciter ſes paſſions ; qu'il faſſe un exercice modéré, qu'il évite le froid & l'humidité.

Le ſecond objet de l'indication mitigatoire ou palliative, eſt de diminuer & adoucir les ſymptômes dans les maladies dont on ne connoît pas la cauſe. Il y a peu d'eſpèces de maladies dont, avec de l'attention & du temps, on ne parvienne à connoître les cauſes ; mais il y a beaucoup de maladies, dont, dès les commencemens, on ne peut pas découvrir les cauſes; & même dans le plus grand nombre des maladies, ce n'eſt pas dès la première viſite que le Médecin voit la cauſe ; cependant dans un très-grand nombre de maladies, il eſt de la plus grande néceſſité de travailler à diminuer le mal dès ſon commencement. Il eſt donc bien eſſentiel que le Médecin ait des règles de procédés qui le mettent à même d'affoiblir, ou du moins d'empêcher les progrès ultérieurs du mal, même avant d'en connoître le principe. L'indication mitigatoire preſcrit

ces règles, dont la premiere eſt d'éloigner du malade, tout ce que l'obſervation a appris pouvoir nuire au malade ; de le mettre à l'abri du froid, de l'humidité, de la grande chaleur ; de le retirer de ſon travail, de ſes occupations & de ſes réfléxions contentieuſes ou triſtes, en l'engageant à ſe prêter aux ſoins qu'on lui donne, & à l'intérêt qu'on prend en ſa faveur ; de lui interdire les alimens que l'obſervation a appris exiger un concours d'actions de pluſieurs organes, qui ne ſont pas capables, dans un temps de ſouffrances, de faire leurs fonctions, au défaut deſquelles les alimens ne peuvent que nuire.

La ſeconde règle eſt de preſcrire au malade tout ce que l'obſervation a appris pouvoir être utile dans des circonſtances analogues à celles où on le voit ; lui ordonner le repos, de ſe mettre au lit, d'employer des moyens qui entretiennent la fluidité des liqueurs, la ſoupleſſe des vaiſſeaux, les ſecrétions & excrétions ; en conſéquence, lui ordonner une copieuſe boiſſon de tiſane délayante, & des lavemens ſimples ; preſcrire aux aſſiſtans de le détourner de la contem-

plation ſur l'objet de ſes paſſions, de flatter ſes deſirs & ſes eſpérances, & de faire diverſion à ce qui l'occupe trop ſérieuſement, en l'entretenant de propos amuſans & étrangers à ſes méditations habituelles.

La troiſième règle eſt de conſulter les connoiſſances ſéméïotiques fondées ſur l'obſervation, par leſquelles on peut prévoir dans les circonſtances où eſt le malade, ſi les ſecours diététiques ſuffiront ou ne ſuffiront pas, pour mitiger, ou du moins pour empêcher que les ſymptômes ne parviennent à un point grave, avant qu'on ait pu découvrir la cauſe de la maladie.

Si, après l'examen du degré des léſions, le Médecin voit qu'elles ne ſauroient parvenir à une violence redoutable juſqu'au temps de ſa prochaine viſite, il doit s'en tenir aux ſecours diététiques; mais ſi malgré ces premiers ſecours, le Médecin éclairé par l'obſervation, prévoit que dans très-peu de temps, les ſymptômes peuvent s'accroître d'une manière dangereuſe, ou peuvent en cauſer de nouveaux qui ſeroient très-graves; il doit adminiſtrer les ſecours chirurgicaux, ou les pharmaceutiques, ou les uns & les autres

concurremment avec les diététiques, de la manière que l'obſervation a appris être la plus convenable, pour diminuer ou du moins empêcher le progrès de ceux des ſymptômes qu'il voit être les plus capables de faire empirer promptement la maladie ; & il doit bien obſerver que ce n'eſt pas toujours contre le ſymptôme le plus douloureux & le plus inſupportable au malade, qu'il doit agir ; & que s'il juge qu'un ſymptôme, quelque douloureux qu'il ſoit, ne peut avoir des ſuites fâcheuſes, il doit ſurſeoir à travailler à le ſoulager, juſqu'à ce qu'il ait pourvu à tel autre ſymptôme, qui, quoique très-ſupportable, menace de danger grave.

Pour ſatisfaire à cette troiſième règle, il faut donc que le Médecin travaille à adoucir le ſymptôme qui menace du danger le plus imminent & le plus prochain, après avoir examiné ſi le remède qu'il emploira contre ce ſymptôme, ne nuira pas à un autre ſymptôme, qui pourroit devenir auſſi grave que le premier.

Les exemples ſuivans donneront des éclairciſſemens ſur ces trois règles : 1° une maladie commence par un friſ-

ſon, auquel ſuccède la laſſitude, le mal de tête, une douleur dans les reins, des envies de vomir; enſuite le malade a un grand chaud, il eſt agité, il a une grande ſoif, depuis pluſieurs heures il n'y a eu ni ſelles ni urines: le Médecin ne peut pas connoître ſi cette maladie eſt le commencement d'une fiévre éphémère, ou d'une fiévre intermittente, ou d'une fiévre putride, ou d'une fluxion de poitrine, ou de la rougeole, ou de la petite vérole; mais il voit que la fiévre n'eſt pas forte, que la reſpiration n'eſt pas très-gênée, que le ventre eſt ſouple, que la compreſſion n'y cauſe aucune douleur conſidérable, que les fonctions intellectuelles ne ſont point en déſordre, que la bouche n'eſt ni fort sèche, ni fort mauvaiſe, que la langue n'eſt pas chargée; il s'informe du genre de vie du malade, & de tout ce qui a précédé & peut avoir rapport à la maladie. De tout cela le Médecin juge d'après les obſervations ſéméïotiques & pratiques: 1° qu'il n'y a aucun ſymptôme qui menace d'un danger prochain: 2° qu'il connoîtra bientôt la cauſe de la maladie: 3° qu'il a le temps d'attendre ſa pro-

chaine viſite pour voir ſi les ſecours chirurgicaux & pharmaceutiques ſeront néceſſaires : 4° que dans les circonſtances actuelles les ſecours diététiques ſont les ſeuls indiqués pour le moment, & il les preſcrit. A la ſeconde viſite, douze ou quinze heures après la première, il apprend que depuis ſon départ, le malade a eu très-chaud, que ſon mal de tête, la douleur des reins, & la ſoif ont beaucoup augmenté ; mais que depuis peu il y a de la ſueur, & que tous les accidens vont en diminuant ; il voit que la langue n'eſt pas plus chargée, la bouche n'eſt pas plus sèche, ni plus mauvaiſe, que la fiévre eſt diminuée, que les urines ſont en petite quantité & rouges, que le ventre, l'eſtomac & la tête ſont en auſſi bon état que lors de la première viſite ; il juge que la maladie ſera ou une fiévre éphémère, ou une fiévre intermittente, ou une fiévre continue. Dans cette ſeconde viſite, il voit que les ſecours diététiques ont ſuffi ; il en ordonne la continuation.

A la troiſième viſite, environ douze heures après la ſeconde, il voit qu'il n'y a point de fiévre, qu'il ne reſte aucun ſymptôme ; il juge que c'étoit

une fiévre éphémère, ou que ce ſera une fiévre intermittente. Il pourroit apprendre à cette troiſième viſite que le malade a été quelques heures ſans reſſentir aucun mal, & qu'on ne lui trouvoit point de fiévre ; mais que depuis environ deux heures, il a eu un friſſon ſuivi de chaleurs & de mal de tête qui vont toujours en augmentant ; le Médecin trouve plus de fiévre qu'il n'y en avoit à la ſeconde viſite ; il ne peut pas ſe fier aſſez au rapport du malade & des aſſiſtans, pour être aſſuré que le malade a été quelques heures ſans fiévre. Mais dès-lors, il voit que la maladie ſera une fiévre intermittente, double tierce, ou une fiévre continue avec redoublemens ; dans quinze ou vingt heures il pourra ſavoir par lui-même, quelle ſera celle de ces deux maladies qui aura lieu ; en attendant rien ne périclite, il ordonne la continuation des premiers ſecours. A la quatrième viſite, il eſt aſſuré que c'eſt une fiévre double tierce, ou une fiévre continue avec redoublemens ; le genre de vie du malade, tout ce qui a précédé la maladie, les ſignes qui exiſtent, font connoître la cauſe ; dès-lors, il ordonne les remèdes.

Si à la troisième visite, il n'a point trouvé de fiévre, il ne peut savoir si ce n'est qu'une fiévre éphémère, ou si ce sera une fiévre tierce ou quarte; il ne voit nul inconvénient à continuer les secours diététiques, pendant deux jours, quand même ce ne seroit qu'une fiévre éphémère, & il voit de grands avantages à les continuer, si ce doit être une fiévre tierce ou quarte; il ordonne la continuation de ces secours, & après deux jours, il voit s'il y a fiévre tierce ou quarte; il en connoît la cause par le moyen de nos classes, il ordonne les remèdes. Si le malade a passé deux fois vingt-quatre heures sans aucun ressentiment de fiévre & sans aucun signe de lésions, le Médecin ordonne de reprendre les alimens peu à peu.

Mais si à la seconde visite, le malade a une douleur fixe au côté, si sa respiration est fort gênée, s'il a une toux fort fréquente, si ses crachats sont teints de sang, si la bouche est très-mauvaise & la langue fort chargée, s'il y a des vomissemens de matières jaunâtres, verdâtres que le malade dit insupportables au goût, la maladie est connue; c'est une fluxion de poitrine, causée par des sucs épais & grossiers, dont

partie exiſte dans l'eſtomac & les inteſtins, & partie eſt paſſée dans le ſang; l'émétique & les purgatifs ſont indiqués par la cauſe de la maladie.

Mais ſi à la ſeconde viſite la chaleur n'a pas diminué, ſi la fréquence du pouls eſt plus conſidérable, ſi le pouls eſt gros & dur, ſi la douleur de tête & celle des reins ſont plus violentes, ſi la reſpiration eſt plus gênée, ſi la bouche & la langue ſont dans le même état que lors de la première viſite, s'il n'y a point de ſelles, s'il n'y a que très-peu d'urines rougeâtres & chargées; le Médecin ne ſait ſi cette maladie ſera une inflammation ou la petite vérole, il voit que les premiers ſecours n'ont pas empêché l'augmentation des accidens, il faut des remèdes plus énergiques; le pouls eſt plein & dur, la ſaignée eſt indiquée; aucun ſymptôme ne la contre-indique, il ordonne la ſaignée du bras; la maladie paroît grave; il viendra viſiter le malade quatre heures après la ſaignée. A cette viſite, le malade dit que la douleur de tête eſt encore augmentée; il y a des momens de délire, le pouls eſt auſſi plein, auſſi dur qu'il l'étoit avant la ſaignée du bras, la peau eſt sèche & brûlante, la ſoif eſt ardente, la douleur

des reins eſt moindre; l'augmentation de la douleur de tête, des momens de délire ne déſignent pas encore l'eſpèce de maladie qui aura lieu, mais l'état de la tête & le pouls plein & dur exigent la ſaignée du pied. Cet état violent détermine le Médecin à venir viſiter le malade quatre heures après la ſaignée du pied. A cette viſite le malade a beaucoup moins mal à la tête, il a de la diſpoſition au ſommeil, le pouls eſt moins plein & plus ſouple, la peau n'eſt pas brûlante, il y a un peu de moiteur; le Médecin examine la peau, il n'aperçoit aucune éruption; dans cette diminution d'accidens, le Médecin ne voit aucune indication pour les remèdes énergiques; mais le penchant au ſommeil après une violente douleur de tête & du délire, eſt ſuſpect; quoique le pouls ſoit moins plein & plus ſouple, le Médecin juge qu'il eſt néceſſaire de revenir viſiter le malade dans quatre à cinq heures. A cette viſite, le malade dort, le pouls eſt dans le même état, la moiteur eſt augmentée, il paroît à la peau des taches ſemblables à des morſures de puces, le Médecin juge que c'eſt la petite vérole ou la rougeole,

mais il ne peut décider qu'elle eſt celle de ces deux maladies qui commence ; à la viſite ſuivante, il trouve beaucoup de nouvelles taches, & en preſſant du bout du doigt, les premieres qui ont paru, il ſentira dans leur centre une très-petite réſiſtance ; dès-lors, la maladie eſt connue, c'eſt la petite vérole, pour laquelle il emploira le traitement preſcrit, *ſection de la petite vérole, claſſe des virus.*

2°. Un malade dit que depuis long-temps, il ſent un mal-aiſe continuel, qu'il a conſervé pendant quelque temps ſon appétit & ſes forces, mais que depuis peu il a moins d'appétit, moins de forces, moins de ſommeil, & qu'il a maigri beaucoup ; que cependant il vaque à toutes ſes affaires, qu'il prend ſes repas aux heures ordinaires, qu'il mange moins & avec moins de plaiſir, mais qu'il ne digère pas mal, il eſt pâle, il a une très-legère nuance de jaune au viſage ; le Médecin lui trouve de la fièvre, il examine le bas-ventre, il n'y découvre aucune obſtruction, ni aucune douleur en palpant les diverſes régions, excepté dans l'hypocondre droit, où le malade dit que les preſſions, ſans lui cauſer une vraie douleur, lui

ſont plus déſagréables que dans les autres régions ; la reſpiration n'eſt point gênée notablement, les fonctions intellectuelles ſont en bon état, la bouche eſt bonne, la langue eſt humectée, les urines ne péchent ni en couleur, ni en conſiſtance ni en quantité, ces ſelles ſont formées, elles n'annoncent aucun vice dans les fonctions du bas-ventre, le malade dit qu'il eſt triſte & qu'il n'a aucun ſujet de chagrin ; il n'eſt point mélancolique, & ne s'effraie point ; il eſt né de parens ſains, il n'a jamais eu aucune atteinte de virus, il a conſtamment joui d'une bonne ſanté juſqu'à l'époque ci-deſſus, il a près de quarante ans, il ſe nourriſſoit d'alimens très-aſſaiſonnés, il a fait des excès de table, de veilles, de liqueurs ſpiritueuſes, de Vénus, il faiſoit beaucoup d'exercices violens, il travailloit dans le cabinet avec beaucoup d'activité, & grande application.

Le Médecin voit que ce ſujet eſt atteint d'une maladie chronique, qu'il a une fièvre lente qui ſubſiſte depuis long-temps ; il ne connoît pas la cauſe de cette fièvre, il ne ſait ſi elle eſt cauſée par des obſtructions ou une ſuppuration dans quelques viſcères, ou

par quelque virus qui eſt en déliteſcence, & qui agit dans l'intérieur, ou par l'acrimonie que le malade a contractée par ſes excès, qui a altéré peu-à-peu la qualité du ſang & toutes les ſecrétions, qui détruit les ſucs nourriciers, & affecte le genre nerveux; le Médecin prévoit qu'il ſera très-difficile de découvrir la cauſe de cette fièvre lente, & que peut-être il ne pourra la connoître que lorſque la maladie ſera près de ſa fin.

Quoique le Médecin ne connoiſſe pas la cauſe de cette fièvre, il ſera très-utile au malade, & peut-être il le guérira en ſuivant exactement les règles de l'indication mitigatoire; il ſait que le malade a fait excès d'alimens âcres, de liqueurs ſpiritueuſes, de veilles, &c. il voit que le malade eſt très-maigre, très-foible, qu'il ne dort preſque point; ce genre de vie & ces ſymptômes exigent qu'on travaille à diminuer l'âcreté du ſang, que le genre de vie a cauſé, & dont la maigreur, l'inſomnie & la foibleſſe annoncent l'augmentation; en conſéquence le Médecin défend tous les aſſaiſonnemens, les liqueurs ſpiritueuſes, les veilles, les contentions d'eſprit, & autres excès

& abus. Il ordonne que le malade ſe nourriſſe de farineux, d'œufs frais, de poiſſons cuits à l'eau, de légumes au bouillon; il le diſpoſe à prendre du lait, il ordonne la diſſipation, l'amuſement, l'exercice modéré; enſuite il obſerve & étudie le malade pendant quelque jours. Après quelques jours d'uſage des ſecours diététiques, le malade qui avoit peu d'appétit à l'époque de la première viſite, n'en a preſque plus; il mange avec dégoût, il a la bouche pâteuſe & la langue un peu chargée; ces ſignes annoncent un déſordre dans la digeſtion, d'où réſulte un chŷle épais & groſſier; ce vice de la digeſtion indique des remèdes évacuans, ſoit vomitifs, ſoit purgatifs; mais ces remèdes ſont contre-indiqués par la fièvre lente, par la maigreur, par l'inſomnie & par la foibleſſe; le Médecin ſait que lorſqu'il y a peu de ſucs groſſiers & épais dans les premières voies & dans le ſang, ils peuvent être détruits par la diète ténue, par une copieuſe boiſſon délayante & par l'action des vaiſſeaux; mais malgré l'uſage des délayans & la privation des alimens ſolides, le Médecin voit que la langue ſe charge de plus en plus d'un

fédiment épais, la bouche devient plus mauvaife; non-feulement le malade ne defire pas les alimens folides dont il eft privé, mais il dit qu'ils lui répugnent; alors le Médecin juge qu'il y a beaucoup de mauvais fucs, que les fecours diététiques ne fuffifent pas, ou que du moins il faudroit les continuer très-long-temps pour avoir du fuccès; mais que le malade étant très-maigre & très-foible, feroit épuifé par une longue diète, en conféquence il juge qu'il faut évacuer; il fait qu'en évacuant il ne guérira pas le malade, qu'il ne fera que diminuer un des effets de la maladie; il fait que les remèdes évacuans font contraires à la foibleffe, à la maigreur, à l'infomnie, à la fièvre lente, & à l'état du fang du malade; mais il fait en même temps que ces mauvais fucs peuvent caufer des accidens très-prompts & très-graves, & que les dangers dont menacent la maigreur & la foibleffe, l'infomnie & la fièvre lente, étant éloignés, & ayant l'efpérance de pouvoir préferver de ces dangers, il doit travailler contre le danger le plus prochain; en conféquence il ordonne la purgation, mais il choifit les purgatifs les moins irritans & qui

peuvent le moins nuire à l'acrimonie du ſang, & il en tempère l'action par des délayans très-onctueux & très-adouciſſans, tels que le petit lait & l'eau de veau; il réitère ces purgatifs doux, auſſi ſouvent que les ſignes des mauvais ſucs l'exigent, & tant qu'il voit que les forces ne s'épuiſent pas & que ſur-tout la foibleſſe du pouls ne les défend pas; enfin il n'y a plus de ſignes de mauvais ſucs, l'appétit ſe manifeſte avec vivacité, le Médecin ordonne peu-à-peu les alimens qui ſont les plus faciles à digérer & les plus adouciſſans; il ne permet d'abord que les farineux, enſuite il tente ſucceſſivement le lait d'âneſſe, de chèvre, de vache; aucun ne réuſſit; il ſupprime le lait, & il eſt toujours incertain de la cauſe de la maladie; mais voyant des ſignes de l'acrimonie des liqueurs, de ſéchereſſe & de tenſion dans les fibres, & la digeſtion étant en bon état, il ordonne les bains tièdes & la continuation des farineux pour toute nourriture. Après quelque temps d'uſage des bains & des farineux, le malade a un peu plus de ſommeil, la peau n'eſt plus aride, elle eſt ſouple; quoique ce moins mal ne ſoit pas bien conſidérable, le Médecin

decin juge que l'acrimonie du ſang commence à diminuer & que les fibres ſont moins irritées, il ordonne la continuation des bains & des farineux. Peu-à-peu il voit que la maigreur & la foibleſſe ſont moindres & que le ſommeil devient meilleur; il ſait que lorſqu'à la ſuite des remèdes continués depuis quelque temps, on voit un mieux qui ſe ſoutient & qui accroît, ils ſont indiqués; en conſéquence il inſiſte ſur la continuation des farineux, des bains & des tiſanes adouciſſantes: les forces renaiſſent ſenſiblement, le malade n'eſt plus maigre, il a un très-bon ſommeil, l'appétit eſt vif, le pouls eſt beaucoup moins fréquent; dès ce moment le Médecin juge que la maladie étoit cauſée par l'acrimonie des liqueurs, qui étoit l'effet des excès auxquels s'étoit livré ce malade; il preſcrit la continuation des remèdes qui ont opéré ce changement ſi favorable; enfin la fièvre ceſſe totalement, l'embonpoint reparoît, le ſommeil, l'appétit, les forces & toutes les fonctions ſont en bon état; la ſanté eſt entiérement rétablie.

3°. Le Médecin eſt conſulté pour un autre malade, qui a fait les mêmes

excès que le précédent ; il eſt auſſi bien conſtitué, auſſi robuſte, & né de parens très-ſains ; il n'a jamais eu aucun ſigne de virus, il n'a aucun ſujet de chagrin, il n'eſt pas mélancolique, il eſt du même âge que le précédent ; ce malade ſe plaint d'un malaiſe continuel ; il dort peu, ſon ſommeil eſt très-agité, il eſt moins diſpos qu'à ſon ordinaire ; cependant il ne manque pas d'appétit. Le Médecin obſerve ce malade pendant quelques jours ; il voit qu'il a conſtamment une petite fièvre ; cependant le malade n'a pas le teint mauvais, il n'eſt pas maigre, il n'eſt pas foible, il n'a aucun ſigne des léſions de la digeſtion ; il n'éprouve que ce qu'éprouvoit le malade précédent, dans le commencement de la maladie. Le Médecin juge que ce ſecond malade à une fèvre lente qui eſt cauſée ou par des obſtructious, ou par une ſuppuration interne, ou par un virus qui agit dans l'intérieur, ou par l'âcreté du ſang qui a réſulté des excès auxquels s'eſt livré ce malade ; le Médecin voit qu'il ne peut y avoir que l'une de ces cauſes ; mais il n'eſt pas poſſible de déterminer celle qui exiſte ; il preſcrit le même régime qu'au malade précédent, de

plus un cautère ou l'uſage du ſain-bois, ou un autre remède exutoire, & les bains tièdes. Il n'a pas ordonné au précédent malade un exutoire, parce qu'il étoit trop maigre & trop foible; & il n'avoit pas ordonné au précédent malade, les bains, dès le commencement du traitement, parce qu'alors la digeſtion n'étoit pas en bon état.

Après quelque temps de ce régime, il paroît une éruption dartreuſe ſur le membre où eſt établi le cautère; ou la goutte ſe manifeſte à l'articulation, dès lors la maladie eſt connue; ſi c'eſt une dartre, le Médecin ordonne la continuation des bains & du régime; ſi c'eſt la goutte, il fait continuer le régime, ſupprime les bains entiers, leur ſubſtitue le bain de la partie affectée de la goutte, & il ordonne les cataplaſmes émolliens qui feront renouvellés toutes les trois ou quatre heures ſur la partie affectée. A meſure que les virus ſe ſont portés au dehors, les accidens qui accompagnoient la fièvre lente, diminuent peu-à-peu, enfin ils ſe diſſipent totalement.

4°. Un troiſième malade qui a vécu comme les précédens, & qui leur eſt ſemblable en conſtitution, & qui a tous

les ſymptômes ſemblables à ceux des deux précédens malades, conſulte comme le ſecond, dès le commencement de cette maladie ; le Médecin eſt incertain ſur la cauſe de la maladie, comme il l'étoit ſur les précédentes ; il preſcrit le régime & les remèdes indiqués par les ſymptômes, & par ce qui a précédé la maladie : tous les divers ſecours qui ſont ſucceſſivement employés, quoique parfaitement indiqués, n'arrêtent point le progrès de la maladie ; la fièvre va en augmentant, les forces s'anéantiſſent, le malade ſuccombe au maraſme & à un dévoiement colliquatif. L'ouverture du cadavre fait voir un ulcère au foie, ou dans le méſentère, ou dans un autre viſcère.

Le Médecin a traité les Maladies aiguës ci-deſſus, pendant les deux ou trois premiers jours, ſans en connoître la cauſe ; il a traité les trois maladies chroniques ci-deſſus, pendant longtemps, ſans en connoître les cauſes ; il n'a fait aucune faute, parce qu'il n'a pas pris pour guide ſes conjectures ; il a ſuivi les règles de l'indication mitigatoire ; il n'a preſcrit que des remèdes qui étoient indiqués, qui ne pouvoient pas nuire & qui pouvoient être utiles.

Il a réussi pour les maladies aiguës & pour les deux premières maladies chroniques ; la troisième étoit de celles que nous avons dit devoir être regardées comme les bornes de l'art (68), & qui sont au-dessus de toutes ses ressources.

Les contre-indications sont des indications, qui exigent qu'on mitige, ou qu'on suspende, ou qu'on diffère, ou qu'on n'emploie pas des remèdes qui sont exigés par d'autres indications. 148

Ce que nous venons de dire des indications depuis (138) jusqu'à ce paragraphe, & ce que nous avons dit des contre-indications (74, 75, 76 & 77), explique ce en quoi consistent les contre-indications & les égards qu'on doit y avoir.

La Thérapeutique administrant ses secours (134, 135 & 136) dans les temps, dans les circonstances & avec les précautions que la connoissance des faits & l'observation ont prouvé être les plus convenables, elle remplit ses quatre objets (133) aussi souvent que la condition de la nature humaine peut le comporter. 149

## CONCLUSION.

150 De l'analyſe ſuccinte que nous venons de faire des cinq parties de la Médecine, il s'enſuit, 1°, que la Médecine ignore beaucoup de ſujets qui ont rapport à la ſanté & à la maladie. 2°. Qu'elle n'a que des connoiſſances conjecturales ſur beaucoup d'autres ſujets, qui ont les mêmes rapports. 3°. Qu'elle a des connoiſſances certaines & évidentes fondées ſur des faits & ſur l'obſervation. 4°. Que les règles de ſes procédés ſont fondées ſur des connoiſſances de faits & ſur l'obſervation.

151 Parmi les ſujets ignorés en Médecine 1°, la Phyſiologie (90) ignore les principes des relations entre l'ame & le corps; l'uſage des principales parties du cerveau, du cervelet, de la moëlle allongée, de la moëlle épinière, du thymus, des reins ſuccenturiaux, de pluſieurs glandes, &c. Elle ignore les parties élémentaires des ſolides & des fluides; elle ne connoît pas les rapports des ſens externes, avec le ſens interne. Elle ne peut concevoir l'empire du ſens interne, ſur les mou-

vemens volontaires. 2°. La Pathologie (91) ignore la manière dont les léſions des organes & des fonctions corporelles altèrent la volonté, le jugement & la mémoire. Elle ne connoît ni les premiers principes phyſiques des cauſes de maladies, ni leurs manières d'agir. 4°. La Séméïotique (92) ignore le temps que peuvent durer la vie & la ſanté de chaque individu; lorſqu'une maladie commence, elle ne ſait pas combien elle durera, & de quelle manière elle ſe terminera; elle ne peut prédire ces événemens que conditionnellement. 4°. L'Hygiène ignore les premiers principes phyſiques de l'air & des alimens. 5°. La Thérapeutique ignore les parties élémentaires de ſes médicamens, ainſi que leur manière d'agir.

Les connoiſſances conjecturales de 152
la Médecine ſont 1°, ce que la Phyſiologie enſeigne à l'égard des ſecrétions, de la digeſtion, de la formation du chyle, du ſang, de la lymphe, à l'égard de la nutrition, de l'accroiſſement, & de la génération. 2°. Les explications que donne la Pathologie ſur les principes élémentaires, ſur les premières cauſes des maladies,

& ſur leur manière d'agir. 3°. Les pronoſtics non-conditionnels mais poſitifs que fait la Séméïotique ſur la durée de la ſanté & de la vie, & ſur la manière dont ſe terminera une maladie qui commence. 4°. Les explications que la Thérapeutique donne ſur les premiers principes des médicamens & ſur leurs manières d'agir. 5°. Les explications que l'Hygiène donne ſur les parties élémentaires de l'air, de l'eau, & des alimens.

153 Parmi les connoiſſances certaines fondées ſur des faits évidens, 1°, La Phyſiologie apprend que la vie conſiſte dans l'action & réaction réciproques des ſolides & des fluides ; que la ſanté qui eſt l'état le plus parfait de la vie, conſiſte dans l'exercice libre, facile & conſtant de toutes les fonctions. Elle démontre les principaux organes de toutes les fonctions ; elle démontre le mécaniſme de la circulation du ſang, de la reſpiration & des excrétions ; elle démontre tous les organes & les ſucs qui concourent à la digeſtion ; elle démontre le chyle qui en eſt le réſultat ; elle démontre que dans tels & tels organes il ſe ſépare telles & telles liqueurs qui émanent du ſang & qui ſont

très-différentes ; elle démontre la différence qui existe entre ces liqueurs ; elle démontre que les muscles sont les organes du mouvement, & que les nerfs sont le principe du mouvement & du sentiment ; elle démontre les relations que plusieurs fonctions ont entr'elles, & la nécessité dont telle & telle fonction est à telle & telle autre fonction, &c. 2°. La Pathologie démontre que la maladie est un état opposé à la santé, dans lequel l'exercice des fonctions est plus ou moins empêché, plus ou moins douloureux & plus ou moins destructeur du mouvement réciproque des solides & des fluides ; elle fait la description de l'état de lésion de chaque fonction, dans lequel son exercice est plus ou moins géné, plus ou moins douloureux & plus ou moins contraire aux principes de la vie ; elle démontre les diverses lésions de l'habitude du corps ; elle démontre les différences qui existent entre les maladies de diverses espèces, & les différences qui existent dans les maladies de la même espèce, eu égard à leurs divers degrés d'intensité ; elle démontre que les diverses causes de maladies affectent tantôt les solides,

tantôt les fluides, & tantôt les uns & les autres en même temps; elle démontre que telle fonction lésée entraîne la lésion de telle & telle autre fonction.

154 Parmi les connoissancess fondées sur l'observation,

1°. La Pathologie a observé que toutes les causes de maladies se rapportent à trois genres qui sont 1°, les mauvaises qualités ou les divers abus des six choses non-naturelles; 2°, les virus; 3°, les causes externes. Elle a observé les effets & désordres qui sont produits dans le corps humain par chaque espèce de causes, & les effets qui sont produits par le concours de plusieurs causes; par ses observations elle est parvenue à distinguer les divers effets produits par les diverses causes.

2°. La Séméïotique a observé que la santé a divers degrés; qu'en général elle est plus robuste & plus parfaite dans les gens qui cultivent la terre, qu'elle ne l'est dans les gens qui habitent les villes. Outre les attributs de santé particuliers à chaque âge & à chaque sexe, la Séméïotique a observé qu'il y a des degrés de santé, très-sensiblement différens dans beaucoup d'indi-

vidus; qu'elle eſt très-vigoureuſe dans pluſieurs individus; médiocre & moins conſtante dans d'autres; très-foible & très-fragile dans d'autres; la Séméïotique a obſervé que telle cauſe produit la léſion de telle fonction dans un individu, & telle autre léſion de telle autre fonction dans un autre individu; & que cette même cauſe ne produit aucune léſion dans un troiſième individu; & elle a obſervé que, quelle que ſoit la cauſe de maladie qui agit, c'eſt ordinairement la fonction la plus foible dans chaque individu qui eſt la première léſée; la Séméïotique par ſes obſervations eſt parvenue à prévoir tous les changemens qui peuvent arriver dans les maladies, toutes les nouvelles léſions qui peuvent ſurvenir & s'accroître; elle eſt parvenue à connoître la manière dont les léſions doivent diminuer, pour que la guériſon ait lieu; elle eſt parvenue à prévoir que l'augmentation des léſions, juſqu'à tel degré, ſera ſuivie de l'incurabilité ou de la mort. Les connoiſſances que la Séméïotique a acquiſes par ſes obſervations ſont ſi parfaites qu'elle eſt à même de prédire par ſes pronoſtics conditionnels (111 & 112), que telle & telle

maladie ne durera que tel & tel temps, ſi tels & tels remèdes opèrent leur effet ordinaire, & s'il ne ſurvient pas tel ou tel accident qu'elle déſigne & qu'elle nomme; elle eſt parvenue à prévoir que telle maladie guérira, ſi les conditions qu'elle annonce néceſſaires pour cela, ont lieu. Enfin elle prévoit que telle maladie ſera terminée par la mort ſi les léſions augmentent juſqu'à tel degré, & s'il ſurvient tels & tels nouveaux accidens qu'elle déſigne & qu'elle nomme; & ſi les nouveaux accidens qu'elle prévoit, ont lieu.

3°. L'Hygiène ſait par l'obſervation & par l'expérience, que le bon uſage des ſix choſes non-naturelles, & leurs bonnes qualités conſervent la ſanté & préſervent des maladies dont menace la foibleſſe de la conſtitution; elle a obſervé les effets de l'air peſant, de l'air léger, de l'air chaud & froid, les effets des climats humides & ſecs, les effets des alimens & des boiſſons, du ſommeil, de la veille, du travail, de l'exercice, du repos, & des excrétions, ainſi que les effets des paſſions dans les âges divers, dans les deux ſexes, & dans les ſantés individuelles. En conſéquence elle preſcrit des ré-

gimes divers pour chaque âge, pour chaque ſexe, & chaque individu.

4°. La Thérapeutique a obſervé tous les effets des cauſes de maladies; tout le cours des effets des fonctions léſées; elle a obſervé que pour guérir ou pallier les maladies, il faut employer des moyens qui opèrent des effets oppoſés à ceux qui ſont produits par les cauſes de maladies & par les fonctions léſées; elle a obſervé les effets qui ſont produits par les médicamens & les autres ſecours qu'elle emploie; elle a obſervé que dans telle & telle diſpoſition, telle & telle circonſtance, tel & tel médicament produit tel & tel effet. Par exemple, elle a obſervé que tel ou tel remède produit tel ou tel effet conſidérable contre telle ou telle cauſe de maladie dans un individu foible & délicat, & que le même remède ne produit que peu, & même quelquefois point, d'effet ſenſible, contre la même cauſe de maladie, dans un individu robuſte & vigoureux; & qu'en conſéquence, contre la même cauſe de maladie, on doit employer les remèdes les plus actifs à haute doſe dans les gens vigoureux, & que dans les gens délicats, on doit employer les mêmes remèdes

à doſe moindre ; qu'on doit choiſir pour les délicats, des remèdes qui ſoient toujours oppoſés à la cauſe ; mais qui agiſſent avec moins de violence que les remèdes qu'on emploie contre la même cauſe, pour les gens robuſtes.

155 Les règles des procédés de la pratique de Médecine ſont fondées ſur les connoiſſances évidentes des faits d'Anatomie, de Phyſiologie, & de Pathologie, & ſur les obſervations conſtantes & certaines de la Séméïotique, de l'Hygiène & de la Thérapeutique.

Si on pouvoit acquérir des connoiſſances certaines ſur les ſujets que les diverſes parties de la Médecine ignorent, la théorie ſeroit parfaite & admirable, & peut-être qu'avec ces connoiſſances, la pratique pourroit réuſſir à guérir les maladies qui ſont jugées incurables juſqu'à préſent; mais la plupart des ſujets ignorés en Médecine, ſont au-deſſus de la portée des connoiſſances humaines, & il eſt prouvé que dans les maladies qui ſont ſuſceptibles de guériſon, la Médecine n'a pas beſoin de faire de nouvelles découvertes, pour acquérir des procédés de traitemens plus aſſûrés & plus capables de guérir, que ceux qu'elle emploie.

Les résultats des procédés de la pratique éclairée ne laissent aucun doute sur la certitude de cet art. Dans les grandes villes où les Médecins sont à portée de s'instruire promptement & parfaitement dans la pratique, par les lumières qu'ils se communiquent les uns aux autres dans leurs conversations, dans leurs consultations; & sur-tout lorsque, comme dans la Faculté de Paris, ils se rendent compte réciproquement, deux fois par mois, des maladies qu'ils ont observées dans le cours du mois, & des traitemens qu'ils ont employés. Dans cette Capitale, on voit beaucoup de Médecins habiles qui, avant l'âge de 40 ans, ont déja guéri des maladies aiguës de toutes les espèces; ils ont déja guéri un grand nombre de maladies chroniques, qu'ils ont traitées dès leur commencement; ils ont guéri des pulmonies dans leur premier degré, quelquefois même dans le second degré; diverses espèces d'hydropisies commençantes, des obstructions récentes dans les viscères du bas-ventre, des paralysies non-invétérées, des engorgemens de glandes qui menaçoient du cancer; ils ont fait extirper, avec succès, des cancers ulcérés; ils ont conduit

à une bonne cicatrice des ulcères ſcrophuleux ; ils ont guéri des paſſions hypocondriaques , des hyſtériques , & des vapeurs ; ils ont guéri radicalement beaucoup de vérolés ; ils ont guéri pluſieurs malades qui étoient ſcorbutiques depuis peu de temps ; ils ont guéri des gens qui étoient dans le plus grand danger par des métaſtaſes de goutte , de dartres , & de rhumatiſmes qui s'étoient portées tantôt ſur le cerveau , tantôt ſur la poitrine, tantôt ſur les viſcères du bas-ventre ; ils ont diminué & pallié les effets de la goutte, des dartres & du rhumatiſme ; ils ont fait faire des opérations qui ont guéri de la pierre, de la fiſtule, du bubonocèle, de dépôts de pus ou de ſang, ou de ſéroſités dans les cavités. Dans toutes ces cures , ils ont annoncé les remèdes qui étoient les plus convenables & qu'ils emploiroient; ils ont annoncé les conditions qui étoient néceſſaires à la guériſon ; & l'événement a prouvé que les procédés des Médecins habiles , ſont dirigés par des règles aſſurées.

Si les ſuccès que d'habiles Médecins ont dans les grandes villes , contre les maladies de toutes les eſpèces, prou-

vent la sûreté des règles de leur conduite ; ce qui ſe paſſe dans les villages, à l'égard des malades pauvres, ne prouve pas moins l'utilité & la certitude de la pratique médicinale. Les fiévres putrides, les pleuréſies & péripneumonies, les dyſſenteries, les ſuppreſſions de règles & de lochies, les métaſtaſes, l'humeur laiteuſe, ſont guéries le plus ſouvent dans les villes, quoique la plupart des malades, dans les grandes villes, ſoient affectés de quelques virus, quoiqu'ils ſoient uſés par l'excès des paſſions, par les excès de liqueurs ſpiritueuſes, de ragoûts les plus compoſés, & par les débauches. Dans les villages où ces mêmes maladies ſont le plus ſouvent abandonnées à la nature, quelquefois à l'empiriſme, elles ſont preſque toujours mortelles, quoique la plupart des malades ſoient d'une conſtitution robuſte & vigoureuſe, quoique leur manière de vivre ordinaire ſoit très-frugale & ſalubre, quoique leurs humeurs ne ſoient pas viciées par les liqueurs ſpiritueuſes & âcres, & par les ragoûts ; quoique leurs vaiſſeaux & leurs nerfs ne ſoient pas irrités par les contentions d'eſprit & par les paſſions, & quoique les virus ſoient moins com-

muns dans les villages, que dans les villes. Ce ſont ces maladies qui privent les campagnes des bras néceſſaires à l'agriculture, & qui diminuent la population des villages, dans leſquels, proportion gardée, il naît beaucoup plus d'enfans, que dans les villes.

Nous avons entrepris de prouver l'utilité & la certitude de la pratique de la Médecine, pour que les malades voient qu'elle mérite entièrement leur confiance, & pour engager les jeunes Médecins à ne pas perdre leur temps, ſoit à étudier, ſoit à ſe faire des ſyſtêmes; & pour les exciter à travailler ſans relâche à acquérir les connoiſſances de faits dans les diverſes parties de la Médecine, à s'inſtruire dans les bons Auteurs, de ce que l'obſervation a appris, & à obſerver eux-mêmes les divers effets produits par les diverſes cauſes de maladies; à diſtinguer leurs différences, à ſavoir complettement ce que l'obſervation a appris à l'égard des effets qu'opèrent dans les malades les divers médicamens de la Pharmacie, & les diverſes eſpèces des ſecours de la Diététique, & de la Chirurgie; & enſuite à conſulter ſouvent, dans les commencemens de leur

pratique, des Médecins éclairés, & à avoir recours continuellement aux Auteurs qui ont écrit ſur la Pratique. D'après l'obſervation & l'expérience. Par ces études, les jeunes Médecins acquerront la connoiſſance des règles qui les guideront avec ſûreté dans le traitement des maladies, & étant eux-mêmes très-perſuadés de l'utilité & de la certitude de leur Art, ils auront aſſez d'éloquence pour inſpirer aux malades la confiance, la docilité & l'eſpérance qui ſont néceſſaires pour le ſuccès du traitement.

*Fin du Tome premier.*

# TABLE

Des Matières contenues dans le premier Tome.

## A.



## C.

D.



E.



F.



G.



H.

## I.



## L



## M.

## O.



## P.

S.



T.



Fin de la Table du Tome I.

*Fautes à corriger dans le Tome premier.*

*Page* 15, *ligne* 9, ſe ſubdiviſent; *liſez* : ſe ſubdiviſe.
*Page* 28, *ligne* 25, par la digeſtion; *liſez* : la digeſtion.
*Page* 63, *ligne* 72, l'augmentatiou; *liſez* : l'augmentation.
*Page* 72, *ligne* 25, (23); *liſez* : (23 & 24.)
*Page* 75, *ligne* 5, (36); *liſez* : 37.
*Page* 94, *ligne* 22, cauſées; *liſez* causée.
*Page* 95, *ligne* 12, mala ie; *liſez* : maladie.
*Page* 100, *ligne* 7, ſcroplucleux; *liſez* : ſcrophuleux.
*Page* 102, *ligne* 28, le uns; *liſez* : les uns.
*Page* 119, *ligne* 13, ſeignée; *liſez* : ſaignée.
*Page* 133, *ligne* 13, anciennent; *liſez* : anciennes.
*Page* 155, *ligne* 6, cauſe le le plus; *liſez* : cauſe le plus.







